REVUE

DE

LITTÉRATURE COMPARÉE

Fondateurs : F. BALDENSPERGER, P. HAZARD
ET J.-M. CARRÉ

Directeur : M. BATAILLON

PUBLIÉE AVEC LE CONCOURS
DU CENTRE NATIONAL DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE.

La nature des choses est bien plus aisée à concevoir lorsqu'on les voit naître peu à peu en cette sorte, que lorsqu'on ne les considère que toutes faites.

DESCARTES.

Producers of great literature do not live in isolation, but catch light and heat from each other's thought.

WALTER PATER.

32e ANNÉE — 1958

PARIS
LIBRAIRIE MARCEL DIDIER
4-6, RUE DE LA SORBONNE (Ve)

Tous droits de traductions et de reproductions
réservés pour tous pays.
(Imprimé en France).

JEAN-MARIE CARRÉ

1887-1958

Notre revue a perdu celui dont elle fut longtemps la constante pensée. Il l'a servie en homme qui vivait pour la littérature comparée : ces deux mots ont désigné pour lui, non quelque froide discipline ambitieusement scientifique, mais la littérature même, honneur, plaisir ou tourment des hommes civilisés, entendue comme leur dialogue au-dessus des frontières, par le truchement des écrivains.

Carré était un homme de nos frontières, et de celle-là même qui eut de son temps le triste privilège de subir en un peu plus d'un quart de siècle deux invasions, préludes de deux guerres mondiales. Sa maison natale, au village ardennais de Maubert-Fontaine, fut ainsi deux fois détruite. Sa génération d'universitaires apprit le métier d'officier avant de pratiquer le métier professoral. Revenu de sa première guerre, Carré devait publier, en même temps que ses thèses de doctorat (1920), l'*Histoire d'une division de couverture (1914)*. Son entrée dans l'enseignement ne fut pas une insertion sans problèmes dans un ordre établi. Il participa, avec d'autres démobilisés de bonne volonté, à la fondation du mouvement des « Compagnons » de l'*Université nouvelle.*

Son patriotisme réfléchi, civique, le remobilisa vingt ans plus tard, dans Paris occupé, comme engagé volontaire de la résistance morale contre un ordre négateur des plus hautes valeurs spirituelles. Dans ses deux guerres, il ne sentit jamais son devoir national en conflit avec sa vocation de citoyen du monde. Il écrivait en 1920, dans la préface de *Goethe en Angleterre*, ouvrage retardé par les combats : « Il est bon que nous sachions ce que l'Allemagne a perdu par sa faute, que nous explorions ce vaste terrain d'entente, où traînent à présent, parmi les ruines et les tombes, les débris des statues pacifiques. » Et, protestant contre les simplifications chauvines qui mettaient alors dans le même sac du pangermanisme maudit « la pensée sereine » de Goethe

et « une philosophie frénétique », il aurait pu faire sienne la formule de Gide : « Quoi ! nous avions un Goethe en otage, et vous le leur rendez ! »

Jean-Marie Carré cite ce mot dans *Les écrivains français et le mirage allemand* (1947), quand il cherche à ressaisir, au long du XIX^e^ siècle et des quarante premières années du XX^e^, les images successives de l'Allemagne sur lesquelles a vécu l'opinion française. Histoire de simplifications, d'aveuglements en partie volontaires. Recenser de tels mythes est un sérieux « exercice » de littérature comparée, au sens où l'on dit « exercice spirituel », avec ce que cela comporte d'examen de conscience. Carré, pour y entraîner son lecteur, ne craint pas de dire *nous*, en formulant certaines erreurs françaises dont il ne participa jamais. Pour suivre le cheminement des vues partielles et périmées dans les esprits des buveurs de mirages, il étend aux journalistes le cercle des écrivains, non sans marquer la distance entre les uns et les autres. Si la philosophie se dégrade en idéologie, sous-produit terriblement actif, la littérature sur l'étranger diffuse, dans la prose politique, des excitants et des stupéfiants. Or, le noble exercice de la connaissance mutuelle exige précaution, critique de soi, mais critique de l'autre aussi. On a le droit d'accuser le pays d'en face dans la mesure où on ne l'a pas encouragé à se tromper sur lui-même et à étouffer chez lui les voix les plus véridiques et les plus humaines. La connaissance mutuelle est une tâche toujours inachevée, souvent à recommencer.

Jean-Marie Carré n'a pas déserté son temps difficile. Il a accepté de vivre *hic et nunc*. Français, et même ardennais, du XX^e^ siècle. Son enracinement, éprouvé sans lyrisme barrésien, fut d'abord la raisonnable prise de conscience de ce qu'il devait à l'école communale de son village, puis au collège de Rethel où il avait appris à aimer les lettres et à bien écrire, — un petit collège libre où Verlaine avait enseigné l'anglais. Son penchant décidé, la vocation littéraire d'une jeune sœur tendrement chérie et prématurément perdue, furent pour lui signes clairs de la tradition où s'insérait son esprit. Il chercha au plus près ses repères, et choisit des contemporains pour se composer un petit panthéon ardennais : Michelet et Taine, Verlaine et Rimbaud. Les deux premiers, tentés comme lui par une représentation de la réalité historique où soit sauvée par l'art littéraire l'existence concrète avec sa palpitation et sa couleur. Les deux autres — Rimbaud surtout — fascinants témoins des extrémités auxquelles peut se porter l'homme possédé par le démon, ou le

Dieu inconnu de la littérature. — Sans abonder dans les lieux communs sur la correspondance des âmes aux milieux, il a cultivé partout sa sensibilité aux paysages, familiers ou déroutants, et à leur différente humanisation par l'histoire. Même dans ses denses lettres d'affaires concernant la *Revue*, si elles étaient écrites de Nice ou de la retraite jurassienne de Moutaine, souvent passait quelque reflet de nature. Il a, pendant de longues années, partagé ses laborieuses vacances entre sa maison natale reconstruite et celle de Moutaine, logis des Joubin, sa seconde famille, où il était entré par un mariage admirablement assorti et heureux. Dans les plus lointains voyages qu'il fit avec sa compagne — ces *Promenades à travers trois continents* (1935) — il aimait à se référer au pays ardennais comme au lieu origine de ses coordonnées du monde.

Revenir à son monde, pour en repartir, tel est le mouvement auquel il cède quand il aborde Michelet, le premier des héros évoqués dans *Les Ardennes et leurs écrivains* (Charleville, 1921) auquel il ait consacré des études approfondies (*Michelet et son temps*, 1926). Michelet l'attire par le mystère d'une personnalité puissamment créatrice, dans l'intimité de laquelle le livre posthume de Gabriel Monod permet d'entrer enfin. Carré occupe à Lyon la chaire de littérature comparée que son maître Fernand Baldensperger vient de quitter pour passer à la Sorbonne. Devant Fourvière et la Croix-Rousse, il lui plaît d'interroger d'abord l'historien-voyant sur ses interprétations successives de Lyon dans l'histoire. L'homme, avec ses passions, est indissociable de l'écrivain qui met en forme le passé. Michelet écrivain dans son dialogue avec d'autres écrivains — Lamartine, Victor Hugo, Sainte-Beuve — tel est l'un des objets que Jean-Marie Carré cherche à retrouver dans les documents inédits qu'il manie. C'est un trait de lumière pour lui que les réflexions échangées entre un Michelet et un Sainte-Beuve sur l' « entrain » dans les œuvres historiques, et sur ce « trop de composition et de sens » que le second reproche au premier de mettre dans l'histoire ! Michelet n'intéresse pas moins Carré par le cosmopolitisme de sa culture. Le comparatiste est heureux de préciser une étape dans l'histoire de ce grand esprit qui, avant de s'ouvrir à l'influence de Vico et des Allemands, se nourrit des historiens anglais, et trouve à travers Dugald Stewart le chemin qui le conduira à *La Scienza nuova*. Non moins attirantes pour Carré, déjà sensibilisé à l'Angleterre vivante, et pas seulement intellectuelle, sont la prédilection de Michelet jeune pour la

grande littérature anglaise et ses impressions de voyage en Angleterre, maintenant accessibles en leur fraîcheur, sans expurgation.

On nous pardonnera d'avoir cédé à l'attrait de ce livre significatif, plutôt qu'aux impératifs de la chronologie qui nous aurait mis d'abord en présence des thèses de J.-M. Carré : *Goethe en Angleterre*, escorté de sa *Bibliographie critique et analytique*. Rédigés avant 1914, publiés en 1920, ces travaux furent ce que sont normalement des thèses : des preuves de « maîtrise » (au sens où l'entendaient les corporations) qui portent, bien reconnaissable, la marque de l'atelier. Carré s'inspirait, certes, de l'exemple de son maître Fernand Baldensperger, dont il admirait *Goethe en France*. Le disciple s'imposait des exigences intellectuelles multiples et s'assurait une grande objectivité en mettant au point ses instruments de visée sur deux traditions littéraires différentes entre elles et différentes de la sienne propre. Seules les apparences peuvent excuser l'erreur d'une conception simpliste selon laquelle l' « école française de littérature comparée » serait un chantier travaillant à constituer, par études monographiques suivant une facile méthode, une géographie des relations littéraires au sein d'une sorte d'espace homogène où rayonnent les grandes figures de la *Weltliteratur*. Ni Baldensperger, ni Carré, ni leurs vrais disciples n'illustrent une telle conception. Carré a bien soin de marquer, dans ses conclusions, combien son étude diffère de celle de son maître, non seulement par le contenu, mais par les cadres que cette matière a réclamés.

Il est instructif de le voir, dans sa préface de 1920, prendre du recul à l'égard de cet ensemble riche et hétérogène, qui a requis la combinaison de plusieurs méthodes. Il laisse bien entendre qu'il a fait par devoir l'étude de « psychologie collective », avec amour celle de « psychologie individuelle ». Décrire exactement le « phénomène d'opinion » qu'est la diversité d'influences, d'actions et de réactions, provoquées par *Werther* ou par *Faust* en milieu anglais, c'est un genre de travail qui attire infiniment moins Carré que de ressaisir en sa vérité la rencontre des « individualités dirigeantes ». Il prouve sa jeune maîtrise en retraçant l'exemplaire histoire des rapports de Goethe avec Carlyle. Cas privilégié de fécondation d'une puissante pensée par une autre, de compréhension d'un artiste par un autre, puisque, entre la vieillesse glorieuse de Goethe et le zèle juvénile de son admirateur anglais, une amitié se noue, et une sorte de collaboration qui fait des deux penseurs-poètes des intimes à distance.

Après la mort de Goethe, l'auteur de *Sartor resartus* pourra approfondir sa propre métaphysique et sa morale sans que le grand disparu soit jamais absent de ses débats intérieurs. Peu de sujets aussi passionnants, situés à une telle altitude, pouvaient s'offrir au don de sympathie d'un J.-M. Carré et à son talent de peintre des existences individuelles vouées aux œuvres de l'esprit.

Il n'en recherchera plus d'analogues. Mais on aurait tort de considérer comme de seconde zone, dans son œuvre, les vies de Goethe (1927), de Rimbaud (1926 et 1939) et de Stevenson (1929), parce qu'elles furent écrites allègrement et que leur présentation les met à la portée du grand public. Si Carré n'était pas tourné vers le travail d'érudition, il s'informait solidement. Son talent d'écrivain, qui aurait pu l'agréger aux gens de lettres, ne le détacha jamais de la corporation universitaire, dont l'éthique et les servitudes étaient selon son cœur. Il ne faisait pas œuvre superficielle ou impressionniste quand, ayant lu tout ce qui avait été écrit d'important sur quelque rare spécimen de l'espèce « écrivain », il s'efforçait de comprendre ce cas et de l'expliquer en évoquant tout l'homme. Traitant son modèle avec une familiarité respectueuse, il apportait à l'ouvrage toute sa justesse de regard et sa délicatesse de touche : la « perspective » aussi, l'air, le « modelé », — il a employé lui-même ce langage de peintre pour exprimer le mode de compréhension communicative qu'il aspirait à introduire en des sujets qu'il traitait après des érudits moins soucieux que lui de capter l'attention de leur lecteur. On sait avec quel goût du vrai il a remanié et enrichi sa *Vie de Rimbaud*, compatriote non moins mystérieux pour lui qu'un étranger : il l'a peint sans concession au mythe, en tout respect de ses contradictions et de ses violences. Et n'a-t-il pas contribué aussi à reprendre le vrai Stevenson sur les mirages et sur l'hagiographie ? Me soupçonnera-t-on de tirer J.-M. Carré, malgré lui, du côté de la « littérature générale », si je dis que ses portraits d'écrivains, par leur probité même, leur rejet de la mystification et leur respect du mystère, et aussi, bien entendu, grâce au choix des modèles, nous ramènent à leur manière, sans ombre de prétention philosophique, à la question, si obsédante de nos jours : qu'est-ce que la littérature ? Ou serait-ce qu'un Rimbaud, un Stevenson, ont seulement intéressé le comparatiste en tant que voyageurs ? Il est clair que non.

Le voyage a pourtant bien été pour Carré une expérience humaine privilégiée, tant par le renouvellement qu'il peut opé-

rer au tréfonds de l'individu, que par les liens qu'il tisse entre peuples que séparent l'histoire et l'espace. Il a gardé avec reconnaissance le souvenir des voyages qu'il avait faits lui-même, à Weimar avec Goethe, en Écosse, en Suisse, en Nouvelle Angleterre et en Californie avec Stevenson. Aubaines de sa carrière professorale. Appelé à l'Université du Caire pour y enseigner la littérature française (1929), il ne conçoit pas de plus beau sujet de cours que *Voyageurs et écrivains français en Égypte*. Ce sera bientôt le titre d'un livre très attachant (1932 ; 2e éd. 1956) : coupe infiniment variée à travers l'histoire littéraire et scientifique de la France, puisqu'elle va de Pierre Belon et Thevet à Renan et à Fromentin, en passant par Volney, Chateaubriand et Champollion, Gérard de Nerval, Théophile Gautier et Gobineau. Voyager en Égypte a été autre chose qu'un dépaysement. Carré ne pouvait pas ne pas sentir pour ce sujet le même intérêt intellectuel puissant qu'il éprouva devant les recherches du regretté Raymond Schwab sur *La renaissance orientale*. Quelles perspectives d'histoire dans la redécouverte de l'Orient ancien par les savants occidentaux ! Que d'aventures des esprits et des sensibilités a l'indécise frontière de plusieurs civilisations ! Ce fut une grande satisfaction pour Carré que le succès de ce livre, qu'il avait voulu « strict et vivant », et dont on admira la variété de rythmes, adaptée au caractère des voyageurs et des œuvres. Ici encore, peintre d'individus, d'originaux.

Ce fut le fort de ce singulier comparatiste, qui compara beaucoup implicitement, en adoptant pour sujets des écrivains pris dans un vaste contexte d'univers. C'est par là qu'il éveilla en ses meilleurs disciples l'amour de la littérature, un culte non superstitieux des grands modernes, le sens de l'unicité en même temps que celui des influences. Les ouvrages qui font honneur à son école attestent par leur variété même le caractère peu exclusif du maître. Il aidait chacun à se découvrir. Aimant le travail d'art, il enseigna à l'aimer.

Telle fut aussi son exigence de professeur et sa noble leçon à la *Revue de Littérature comparée*, qu'il souhaitait aussi variée, aussi ouverte que possible. Succédant à Baldensperger dans la chaire de littérature comparée de la Sorbonne (1935), il avait pris sa relève avec non moins de joie et de fierté comme co-directeur de la *Revue*, à l'appel de Paul Hazard. Il fut d'accord avec celui-ci, en 1940, pour ne pas continuer une publication qu'aurait asphyxiée le blocus des échanges et des libertés. Hélas, en 1946, Paul Hazard n'était plus. Jean-Marie Carré demanda

au signataire de ces lignes de l'aider. Un peu plus tard, le secrétaire allégea les directeurs d'une partie de la tâche. Il n'était pas difficile de s'entendre avec Carré, le moins dogmatique et le plus convaincu des hommes. Travailler avec lui à la *Revue*, c'était recevoir de constantes leçons de bonne grâce et de persévérance dans le labeur : il n'y avait qu'à le voir exercer son hospitalité courtoise et son ferme jugement à l'égard de ceux, proches ou lointains, dont il appréciait l'apport à l'œuvre commune. Sa voix, comme son visage, souriait souvent pour atténuer une critique toujours sans fiel. Il aimait et admirait des collaborateurs si différents de lui ! Ayant pris l'habitude, dès le temps de sa thèse, d'alléger ses propres exposés de leurs références érudites, et ne songeant pas à faire place à Mabillon dans son sanctuaire ardennais personnel, il saisissait toute occasion d'accueillir à la *Revue* quelque héritier de la tradition bénédictine, avec tous ses bagages et ses austères préoccupations. Mais son ampleur d'information le mettait à même de discerner, dans des études à première vue cursives, si la réflexion personnelle et le talent y renouvellent un sujet en quelque mesure. Lui, si peu enclin à théoriser, et toujours attiré par la littérature incarnée en des hommes, il admettait chez autrui des inquiétudes d'orientation et de méthode plus radicales que celles qui l'avaient un instant retenu sur sa route en 1920, mais ne le troublaient plus.

Depuis longtemps il portait, malgré les avertissements des médecins, des tâches trop lourdes, sans cesse aggravées par le succès même des études auxquelles il se dévouait. Il usait ses forces, sa vue, éprouvée sévèrement, à la lecture des thèses dactylographiées. En 1955, la maladie le retrancha de la vie active, puis insensiblement réduisit à la mémoire ses liens avec l'univers qu'il avait aimé parcourir. Il continuait de présenter à ses proches l'expression sereine d'un homme comblé par l'existence. Une de ses dernières joies professionnelles fut, en 1956, la constitution de la Société française de Littérature comparée. Nul doute qu'il n'y ait vu un gage d'avenir fécond pour les études qu'il aimait tant, pour la publication qui en était le foyer. Puisse la *Revue* trouver chez ses amis de France et du vaste monde la collaboration fidèle, les avis éclairés, les suggestions et les critiques dont elle a besoin pour continuer l'œuvre à laquelle Jean-Marie Carré consacrait des soins si fervents.

M. Bataillon.

ALBERT DE HALLER

critique des écrivains français.

Depuis le début du siècle, depuis surtout que la littérature comparée a été constituée en discipline bien définie, la critique n'a pas cessé d'attirer l'attention sur le rôle médiateur que la Suisse joue depuis plus de deux cents ans. Ce rôle, est-il suffisamment connu en France ? Nous ne le pensons pas [1]. Toutefois, il ne peut plus être question, à présent, d'établir un fait qui l'a été par les plumes les mieux autorisées, mais bien plutôt de l'étayer en étudiant de plus près tel ou tel écrivain suisse et en analysant divers aspects de son activité. D'autre part, il serait souhaitable qu'on élargît le problème, car il ne s'agit pas seulement d'une médiation, mais bien aussi d'une certaine influence. Si l'on admettait que l'action d'un pays sur un autre est fonction de l'étendue de son territoire et du nombre de ses habitants, on serait enclin à croire que la Confédération helvétique n'a pu influer qu'à peine sur la culture des grands États voisins. Pourtant il ne faut pas oublier que la Suisse alémanique a donné à la littérature allemande Keller et Gotthelf, Meyer et Spitteler, et que le Tessin a valu à l'architecture italienne des génies comme les Borromini et les Maderno. Et, quant à la Suisse romande, Emile Faguet n'a-t-il pas dit qu'elle est, « après la Normandie et l'Ile de France, la plus belle, la plus féconde province des lettres françaises » ?

Il faut aussitôt préciser que la Suisse sut agir tout entière sur la France, par plus d'une idée, par l'ensemble de son élite intellectuelle, et surtout par nombre de ses hommes illustres ; mais elle agit aussi, et d'une manière très pressante, par son pay-

1. Pourtant ce rôle médiateur de la Suisse a déjà fait l'objet d'un certain nombre de travaux, ceux en particulier de M. Fritz Ernst, qui publia en 1932 son volume *Die Schweiz als geistige Mittlerin, von Muralt bis zu Jakob Burckhardt*, ouvrage traduit en français, et en 1939, *Helvetia Mediatrix*, dont la 2e édition est de 1945.

sage, auquel l'âme française, à partir de l'ère pré-romantique, est toujours demeurée sensible.

Les écrivains suisses, tout en s'appliquant à faire œuvre personnelle, se sont comportés à travers les siècles en véritables courtiers intellectuels ; c'est à ce titre surtout que leurs noms ont été retenus dans l'histoire des lettres européennes. Et il faut, outre Albert de Haller, nommer ici Béat de Muralt et Jean-Pierre de Crousaz, Salomon Gessner et Jean de Muller, Charles-Victor de Bonstetten et Jean-Gaspard Lavater, — sa théorie physiognomonique inspira Balzac, Nodier, Sand, Baudelaire, Flaubert, Bourget et combien d'autres, — Jacob Burckhardt et Philippe Monnier. Par eux et leurs pairs, la Suisse fut l'intermédiaire sans rival des différentes cultures de notre continent. Déjà, sa position géographique l'y prédestinait, et l'enjoué chevalier de Boufflers, qui avait le secret d'habiller d'une plaisanterie les plus belles vérités, assurait, dès le milieu du XVIII^e siècle, qu'en Suisse, ce toit de l'Occident, « un enrhumé peut cracher à son choix dans l'Océan ou dans la Méditerranée ». Les Cantons ligués, au cours des âges, travaillèrent surtout au rapprochement de la civilisation allemande et de la civilisation française. L'hégémonie absolue de cette dernière demeura incontestée dans la vieille Europe, jusqu'à la Révolution, et la France en avait vivement conscience. Assez ouverte aux lettres italiennes et espagnoles, elle ignorait tout de celles d'outre-Rhin. En 1754, l'abbé Raynal, parlant de la langue allemande, pouvait écrire : « Nous n'avons peut-être pas trois écrivains qui la sachent. » Les Suisses alors se posèrent en interprètes de la pensée germanique auprès des Français. Bien plus, les seuls auteurs de langue allemande, ou peu s'en faut, qui connussent de la célébrité en France furent des Bernois et des Zuricois, notamment Albert de Haller, dont le concitoyen Vincent-Bernard de Tscharner avait traduit les poèmes.

Aux œuvres de Salomon Gessner était également réservée une destinée brillante. Paris leur fit l'honneur d'innombrables éditions, et Jacques Raillon pouvait écrire : « La traduction des *Idylles* est peut-être plus universellement répandue que Molière et Racine ». Le bucoliaste suisse comptait en France, avec son compatriote Haller, parmi les tout premiers écrivains allemands, — premiers en rang et en date. « Gessner est devenu un poète de toutes les nations, proclame en 1807 le *Journal des Débats*, et qui probablement vivra longtemps encore, quand, de Klopstock et de Schiller, on ne parlera plus. » Le Théocrite des bords de la Limmat et celui des rives de l'Aar ont fortement contribué à couler la

poésie française dans le moule pastoral. Leurs œuvres ont leur place bien définie dans l'histoire du sentiment de la nature.

C'est avec Rousseau que la Suisse fit son entrée triomphale dans la littérature française. Ici, la Suisse — par l'intermédiaire de la République de Genève, à laquelle l'unissaient des liens moraux et politiques très étroits — cesse d'être simple médiatrice pour exercer avec un singulier éclat une action autonome et personnelle. On oublie trop ce que la critique est unanime à affirmer : Jean-Jacques est Genevois et Suisse, et son œuvre ne s'explique et ne se comprend que par Genève et la Suisse. La *Lettre à d'Alembert* ? Elle apprend aux Parisiens qu'au delà de la barrière du Jura, il existe au pays aux mœurs plus austères que ne le sont celles de leur ville, un pays à la culture moins raffinée sans doute, mais non moins solide. Le *Contrat social* ? Ce sont les Cantons suisses surtout que l'auteur y propose comme modèles en fait de gouvernement. La Suisse devenait ainsi aux yeux de beaucoup de Français l'habitacle de la liberté tant individuelle que politique : aussi, lorsque le grand sculpteur Beauvallet fit don au club des Jacobins de son buste de Guillaume Tell, ce geste eut-il pour eux valeur de symbole.

La *Nouvelle Héloïse*, le premier roman suisse de langue française, révéla aux lecteurs le paysage des Alpes, plus que ne l'avait fait quelques années plus tôt le fameux poème de Haller. Dès lors, la montagne commence à devenir un des thèmes favoris des plus grands écrivains de France. De Mercier à Stendhal, de Senancour à Lamartine, de Victor Hugo à Dumas, de Balzac à Maupassant, de Gide à Claudel, de Valéry à Jaloux il n'est guère de romancier ni de poète français dont l'œuvre ne traduise cette sorte d'ascendant que les Alpes suisses exercèrent sur leurs visiteurs les plus illustres par leur sauvage majesté. De la publication de la *Nouvelle Héloïse*, bien plus que de celle des *Alpes*, date la véritable découverte du paysage suisse par les Français, paysage des montagnes, paysage du *Mittelland*, paysage des lacs, qui, aux siècles précédents, laissèrent indifférents tant de voyageurs. En 1125, Bernard de Clairvaux s'était rendu à Genève avec quelques compagnons ; ceux-ci lui rappelèrent, une fois de retour dans leur monastère, le miroir cristallin du Léman : mais le saint, tout surpris, n'avait point souvenance de s'être promené au bord d'un lac. Pour l'époque de Théophile Gautier, « le Léman est tout Genève. Il est impossible, quand on est là, d'en détourner les yeux et d'en quitter les rives ; aussi toutes les fenêtres font un effort pour se tourner vers lui, et les maisons se dressent sur la pointe des pieds

et tachent de l'entrevoir par-dessus l'épaule des édifices mieux situés. » Quoi qu'il en soit, depuis Rousseau, la terre helvétique jouit en France d'une popularité qui ne s'est plus jamais démentie. « Grâce à nos paysagistes et à nos papiers de tentures, écrivait en 1856 le Parisien Véron, on sait la Suisse par cœur avant de l'avoir visitée. »

On voit le rôle que la Confédération joue dans l'évolution de la pensée européenne : jusqu'au XVIII^e siècle, elle n'a guère été qu'une intermédiaire : le lieu où les idées germaniques se latinisaient avant de passer en France et en Italie, où les idées de ces deux pays se germanisaient avant de pénétrer en Allemagne et en Autriche. Au XIX^e siècle, elle devient une personnalité intellectuelle assez forte pour exercer une action originale et directe. Haller critique est avant tout un agent de liaison.

*
* *

On connaît Haller poète et savant, médecin et philosophe ; quelques amateurs ou spécialistes des lettres se rappellent qu'il a écrit aussi des romans, mais on ignore en général l'immense activité qu'il déploya comme critique littéraire [1]. Il est fort regrettable que Haller n'ait fait aucun exposé systématique de ses jugements sur les lettres européennes et sur les lettres françaises en particulier. Ces jugements sont dispersés dans les innombrables volumes d'un journal savant et littéraire. On sait que l'illustre Bernois fut, durant de nombreuses années [2], professeur à l'Université de Gœttingue, alors une des plus célèbres d'Allemagne. En 1753, il retourna définitivement dans sa patrie et, de là, il continua à mettre son talent au service de ce périodique qui avait commencé à paraître en 1739. Cela dura jusqu'à sa mort, survenue en 1777. La publication, jusqu'en 1752, s'appela *Göttingische Zeitungen von gelehrten Sachen* ; puis, en janvier 1753, elle prit le nom de *Göttingische Anzeigen von gelehrten Sachen* [3]. Depuis 1751, la gazette se trouvait être l'organe officiel de la Société royale des Sciences, fondée par George II. Haller en fut le premier président, charge qu'il conserva même après avoir quitté la fameuse ville hanséa-

1. Toutefois, on trouve quelques indications précieuses sur Haller critique dans deux ouvrages : Heinrich Albert Oppermann, *Die Göttinger gelehrten Anzeigen*, Hanovre, 1844, et Gustave Rœthe, *Göttingische Zeitungen von gelehrten Sachen*, dans *Festschrift zur Feier des 150 jährigen Bestehens der königlichen Gesellschaft der Wissenschaften zu Göttingen*, Berlin, 1901, pp. 567-688.

2. De 1736 à 1753.

3. On la nommait en France *Gazette de Goettingue* ou *Annales de Goettingue*, noms que nous lui conservons.

tique. Le journal était destiné au monde savant et s'imprimait deux fois par semaine. Quant à l'activité de Haller comme rédacteur, elle s'étend sur une bonne trentaine d'années. Du reste, avant sa venue à Gœttingue, il avait déjà collaboré assez assidûment à la *Bibliothèque raisonnée*. Dans quelle mesure collabora-t-il à la *Gazette de Gœttingue* ? Oppermann [1] estime que le nombre de ses articles s'élève à onze mille. Devant ce chiffre fabuleux on hésite. Aucun article du journal n'était signé ; de prime abord, la vérification paraît donc fort difficile, impossible même. Cependant, elle nous fut très aisée. En effet, la Bibliothèque de la Ville de Berne possède l'exemplaire de la *Gazette* qui avait appartenu à Haller même. Or, celui-ci avait pris soin d'y marquer de la lettre H chacune de ses contributions. Cette précieuse indication marginale nous a permis de vérifier l'opinion avancée par Oppermann. D'ailleurs nous avons pu constater qu'Opperman est resté légèrement en deçà de la vérité, puisque les articles que Haller fit insérer dans la revue se chiffrent par douze mille environ [2]. C'est aussi le nombre qu'indique déjà Georges Heinemann dans une publication parue vers la fin du XVIII[e] siècle [3].

Il s'agit presque exclusivement de comptes rendus de livres. Certaines années, Haller en a fait un par jour en moyenne. Il a étudié toutes sortes d'ouvrages, excepté peut-être des ouvrages de droit. C'est lui qui fut pendant plus de trois décennies l'âme du journal, lui qui, par le prestige d'un nom universellement connu, admiré et respecté, lui assura une diffusion très vaste et une réputation des mieux fondées. Il avait d'ailleurs signé un contrat aux termes duquel il s'obligeait à prendre sur lui de fournir la moitié du travail de rédaction. A première vue, on pourrait croire qu'il s'est confiné surtout dans le domaine de l'anatomie et de la chirurgie, de la botanique et de la physique. Certes, c'est lui qui rendit compte, en général, des nouvelles publications à caractère scientifique. Cependant, de toutes ses recensions, la moitié à peu près ont pour objet des ouvrages philosophiques ou littéraires. Ses préférences, disons-le d'emblée, vont aux ouvrages français. Cela était bien dans l'esprit de Steinwehr, admirateur zélé des

1. *Op. cit.*, p. 7.

2. De tous les collaborateurs de la *Gazette*, Haller a été le plus fécond. Heyne vient en second lieu avec ses sept mille articles. Dans l'exemplaire de la Société royale des sciences, à Goettingue, les noms des collaborateurs sont mentionnés dans la marge à partir de 1760, avec quelques lacunes ; dans ceux de Berlin et de Tubingue à partir de 1769.

3. *Albrecht von Hallers Tagebuch seiner Beobachtungen über Schriftsteller und über sich selbst*, Berne, 1787, 2 vol. ; t. I, p. IV. — Dans la présente étude, nous nous référons à cette anthologie de Heinzmann et à l'exemplaire Haller de la *Gazette de Goettingue* (Bibliothèque de la Ville de Berne, J. L. XIII, 3).

lettres françaises, et qui avait fondé la revue trois ans après l'arrivée à Gœttingue du patricien bernois. Le caractère cosmopolite du journal ne s'en trouve nullement affaibli.

Des relations personnelles liaient Haller à de nombreux Français. C'est un fait qu'il importe de mettre en relief lorsqu'on veut saisir toutes les raisons de ses préférences. Il avait fait à Paris un seul séjour, trop bref, de son propre aveu, puisqu'il ne dura que du mois de septembre 1727 au mois de février 1728. Il avait dû repartir assez brusquement, ayant eu maille à partir avec la police pour s'être procuré, par l'intermédiaire d'un fossoyeur trop complaisant, des cadavres qu'il avait l'intention de disséquer. Il fit à cette époque la connaissance de Grimm, de M^me^ du Bocage, d'Antoine Jussieu, père de Bertrand. Une fois de retour en Suisse, il reçut chez lui le chevalier de Boufflers, Ramond, André Morellet. Il fut en relation épistolaire avec de nombreux Français, avec Maupertuis et Réaumur, Condorcet et La Mettrie, Dortous de Mairan et le comte de Tressan, sans oublier Voltaire [1]. Mais c'est par les livres surtout qu'il demeurera toute sa vie en contact avec la France.

Sur quels principes a-t-il fondé ses arrêts, quels furent les critères de ses jugements ? Comment réagit-il à la pensée et à la culture françaises ? Voilà des questions auxquelles nous nous proposons d'apporter ici une réponse. D'autre part, ses interprétations de Voltaire et de Rousseau nous ont paru assez significatives pour que nous devions y insister tout particulièrement.

Dans son *Usong*, dont l'édition française parut presque en même temps que l'édition allemande, Haller croit avoir défini son attitude en face des ouvrages dont il s'instituait le juge et pense avoir esquissé l'esprit dans lequel il exécutait son travail :

> On me confia l'office de censeur des livres [fait-il dire à l'un des personnages de ce roman] ; je dus les lire, en faire des extraits et les pourvoir d'un signe auquel on reconnût si je les approuvais ou si je les condamnais. Je traçais un cercle bleu autour du nom de l'auteur dont l'ouvrage me déplaisait, et j'exprimais mon approbation en dessinant un cercle rouge. Je fis de mon mieux, et pourtant, par pitié, je pris l'habitude de trop ménager mon crayon bleu et d'user du rouge plus souvent que je ne l'aurais dû si j'avais voulu exercer mon métier avec quelque rigueur. Toutefois on eût vite fait d'apprendre que j'étais censeur de livres. Dès lors les savants se conjurèrent contre moi : je fus accablé de pamphlets et de satires, et peu s'en est fallu que j'en fusse étouffé [2].

1. Voir Franz Thormann, *Register zur Briefsammlung von Albrecht von Haller in der Berner Stadtbibliothek*, Berne, 1937.

2. Pour ce qui est de son style, Haller romancier et critique est disciple de Haller savant : sa phrase demeure dépourvue de tout ornement, dépouillée de toute fioriture, *nüchtern*

De fait, les adversaires n'ont jamais manqué à Haller. C'est le propre des rigoristes que de se croire trop indulgents. A vrai dire, Haller se servait fort souvent de son crayon bleu, et cela en des occasions où il eût pu justifier l'emploi du rouge. La première qualité de sa critique est donc une certaine sévérité rigide.

Quant aux auteurs qu'il a jugés, ils sont innombrables et appartiennent à toutes les catégories. Tantôt il reconnaît à certains d'entre eux le vrai génie, tantôt il essaye de faire une célébrité aux plus médiocres. Il a lu tous les ouvrages importants parus avant 1777 et, aussi, beaucoup d'ouvrages secondaires. Mais on peut regretter qu'il n'ait guère jugé d'autres écrivains que ses contemporains. Si l'on excepte Corneille, Racine, Boileau, Molière, il n'a pas parlé, si ce n'est incidemment, d'autres Français du XVII^e siècle, ou d'une époque antérieure. Il a critiqué J.-J. Rousseau et Voltaire, Diderot et d'Alembert, Helvétius et d'Holbach, Buffon et Fontenelle, Fénelon et Montesquieu, Batteux et les deux Crébillon, Raynal et Maupertuis, Thomas et Béranger, Bayle et Mirabeau, d'Argenville et Toussaint, Sedaine et Beaumarchais, Saint-Lambert et Marmontel, Palissot et Delille, La Mettrie et le marquis d'Argens, Jean-Baptiste Rousseau et Sébastien Mercier. La liste, certes, n'est point complète : elle n'a d'autre prétention que d'illustrer la variété de la critique de Haller.

Les principes de cette critique s'apparentent à ceux de Béat de Muralt, à ceux de Jean-Pierre de Crousaz. Pour ces Suisses, il s'agit avant tout de faire la critique des idées. « Toujours, note Jean-Georges Heinzmann en parlant du patricien de Berne, on découvre en lui l'homme qui sait distinguer d'emblée l'authentique du clinquant, et faire la part du vrai, du demi-vrai et du faux. »[1] Une œuvre qui attaque la foi, ou offense les mœurs, n'est pas une œuvre d'art. La beauté et la bonté sont inséparables, plus inséparables que chez Platon, et ce n'est certes pas Haller qui eût inventé la théorie de l'art pour l'art. Le fond, toujours, prime la forme. Jamais notre critique ne formulera ses verdicts qu'à la seule lumière des principes chrétiens. Il n'en connaît point d'autres, et ses douze mille articles insérés dans la *Gazette de Gœttingue* sont autant de prêches. Pour lui, la littérature n'existe point pour elle-même : toujours elle doit revêtir un caractère didactique. La

et *sachlich*. Aussi n'y a-t-il pas utilité majeure à ce que les citations soient faites dans la langue originale. Il s'agit de textes sans portée proprement littéraire, d'un ensemble d'idées critiques, faciles à interpréter. Le style du poète, en revanche, est remarquable par son étonnante précision, son élégante concision, bien qu'il ne soit pas toujours exempt d'une certaine monotonie.

1. *Op. cit.*, p. IV.

REVUE DE LITTÉRATURE COMPARÉE
Tome XXXII, 1958, nº 1.

RÉSUMÉS ANALYTIQUES

François Jost. *Albert de Haller critique des écrivains français.* — *R. Litt. Comp.*, XXXII, 1958, nº 1, pp. 12-33.

Haller, bien connu comme médecin, botaniste et poète, a été durant de longues années collaborateur des *Göttingische Zeitungen*, pour lesquelles il écrivit quelque douze mille comptes rendus de livres. La gazette, très répandue en pays de langue germanique, eut une influence incontestable sur l'idée que l'on se faisait, dans les cours des princes allemands, de la vie littéraire en France. Les principaux auteurs du XVIIIe siècle, mais aussi d'innombrables prophètes mineurs, ont vu leurs ouvrages analysés par le célèbre Bernois, qui les a jugés à la lumière des principes qu'il tenait de son milieu. Il s'agit donc d'une réaction suisse à la pensée française.

Yves Châlon. *Les* Saisons *de J. Thomson. Autour de leur Dédicace française.* — *R. Litt. Comp.*, XXXII, 1958, nº 1, pp. 34-46.

On n'étudie pas ici la traduction des *Saisons*, mais la *Dédicace* de cet ouvrage, dont on a retrouvé le brouillon parmi les inédits du Marquis de Mirabeau. A la lumière des corrections apportées par Quesnay, on dégage les motifs de la publication en 1759 de la traduction, et l'on éclaire un aspect de la querelle qui, dès cette époque, opposa les Physiocrates aux Encyclopédistes.

A. O. Aldridge, *Condorcet et Paine. Leurs rapports intellectuels.* — *R. Litt. Comp.*, XXXII, 1958, nº 1, pp. 47-65.

De nouveaux renseignements bibliographiques sur les rapports littéraires entre Condorcet et Paine montrent que les deux philosophes entrèrent en étroite collaboration afin d'avancer des idées politiques semblables. La lettre où Thomas Paine désavouait les théories de l'abbé Sieyès, lettre publiée dans *le Moniteur*, fut reprise par Condorcet dans *le Républicain*. Cette double publication permet de soutenir l'hypothèse que Sieyès, Condorcet et Paine avaient prévu d'avance que ce dernier sortirait victorieux du débat. Plus tard, Condorcet traduisait, pour la *Chronique du Mois*, les réponses de Paine aux quatre questions sur l'organisation politique. Depuis longtemps, on attribue ces quatre questions à Condorcet : de nouvelles découvertes démontrent qu'elles lui avaient été adressées d'Angleterre. Paine et Condorcet avaient donc à peu près la même position à l'égard de ces questions.

S. B. Liljegren. *Lord Byron and Greece.* Hommage à L. L. Schücking. — *R. Litt. Comp.*, XXXII, 1958, nº 1, pp. 66-73.

Tradition has it that Byron went to Greece to lay down his life out of love of Greece and its liberation, and that his death there was that of the enthusiastic altruistic hero. A close analysis of his diaries and works in general shows, however, that his reasons were far from being thus clearcut and uncomplicate. We note the growing difficulties of his intimate life with the Countess Guiccioli in Italy, which he felt could not continue, his love of Ancient Greece and critical attitude towards the Greeks of his time, his growing sense of a wasted life, and his ardent desire of recovering the esteem of England through a feat of heroism.

Joseph E. Tucker. *The* Turkish Spy *and its French background.* — *R. Litt. Comp.*, XXXII, 1958, nº 1, pp. 74-91.

The *Turkish Spy*, one of the most popular books in both France and England for several decades after its publication in the late 17th century, created a new literary genre — the pseudo-foreign letter, a genre which was to flourish and provide the 18th century with a new artistic form in which to cast its liberal thinking. — This precursor of Montesquieu's *Lettres persanes* hence has its importance in tracing the rise of eighteenth-century French liberalism. Paul Hazard has maintained that most of the ideas which appeared revolutionary about 1760, or even as late as 1789, had already been expressed in the closing years of the 17th century. In its revolt from authority, in its discreet advocacy of a religion reduced to ethics, in its suggestion of a separation of church and state, and finally in its constant appeal to historical and geographical relativism and its very modern view of historical method, The *Turkish Spy*, composed for the greater part between 1684 and 1699, gives further substantial proof of the soundness of Hazard's thesis.

Le présent fascicule était déjà mis en pages, dans la tristesse de la mort toute récente de Jean-Marie Carré, quand nous avons appris un autre deuil cruel.

Fernand BALDENSPERGER

est mort à Paris le 24 février 1958, à l'âge de 86 ans. Il a été enterré à Saint-Dié, sa ville natale.

Il avait fondé cette revue en 1921 avec Paul Hazard. Il lui avait été dévoué corps et âme. Il a pensé à elle, écrit pour elle jusqu'à ces derniers temps.

Elle s'efforcera d'évoquer, dans son prochain numéro, les services rendus à la littérature comparée par cet infatigable et enthousiaste travailleur.

M. B.

poésie doit élever l'âme et les romans doivent contenir quelque enseignement moral : Rousseau se le tiendra pour dit. Bref, il faut que de tout ouvrage se dégage une philosophie. Or, pour Haller, il n'y a qu'une philosophie, qui est en même temps une théologie, le christianisme. Un utilitarisme, tel que la France l'a toujours ignoré, a poussé en Suisse, dès avant Haller, des fleurs d'une beauté discutable. Alexandre Vinet prendra soin de nuancer cette doctrine ; quant au fond, elle est encore celle du Bernais.

Sa critique se passe de tout ornement de style ; elle est courte, parfois laconique, mais toujours précise. A chacune de ses pages Haller semble s'être demandé : qu'est-ce qui, dans l'ouvrage donné, fait avancer la science, la morale ; est-il de quelque secours à l'humanité dans le chemin qui doit mener au bonheur ? Sa foi inébranlable en la perfectibilité de l'espèce humaine fait pressentir Mme de Staël ; mais il n'en possède pas l'invincible optimisme. Ses œuvres révèlent un auteur dénué de tout sens de l'humour, montrent un homme à l'existence compassée, confiné dans son cabinet de travail. Rarement quelque trait, point de sarcasme, jamais le moindre sourire. Il ignore tout du bel esprit et souvent il paraît lourd. Ici, il faut entrer dans quelques détails.

Comparant Rabelais à l'auteur de Gulliver, Haller commence par noter que la différence qui sépare les deux écrivains est immense. Voilà qui est vrai ; mais comment la fonde-t-il ? « Swift a un plan, une intention, sa fantaisie est riche, naturelle. Les charades de Rabelais ressemblent souvent aux élucubrations d'un fou »[1]. La poésie de Ronsard, on le sait, n'a guère été comprise, ni au XVIIe, ni au XVIIIe siècles, par l'ensemble des Français. Haller y a été moins sensible que personne. Lorsqu'il voudra prouver, dans un compte rendu du premier *Discours* de Jean-Jacques, que la corruption des mœurs n'est nullement une conséquence du développement des arts et des sciences, il avancera que la France de Charles IX et d'Henri III était bel et bien corrompue, « quoique son meilleur poète s'appelât Ronsard »[2].

Jamais il n'a su découvrir quelque beauté artistique dans une œuvre franchement impie. On s'en rend bien compte lorsqu'on l'entend parler de Bayle, sur lequel il écrivit plusieurs articles. Il termine l'un d'entre eux par cette phrase, où perce tout son mépris : « Le souvenir de ce sceptique railleur doit être cher à tous ceux qui pensent comme lui »[3]. Le *Dictionnaire historique et*

1. *Gazette de Goettingue*, année 1771, p. 1044.
2. *Id.*, année 1753, p. 235.
3. *Lettres de feu M. de Haller contre M. de Voltaire*, traduit de l'allemand par F. L. Kœnig,

critique s'inscrit si ouvertement en faux contre la religion chrétienne, constate Haller, qu'on ne peut être pénétré à l'égard de son auteur que de « sentiments d'indignation » [1].

Bayle, du reste, a rencontré en Suisse un autre adversaire, tout aussi acharné que Haller, Jean-Pierre de Crousaz, auteur de l'*Examen du pyrrhonisme ancien et moderne*, publié en 1737, et suivi, en 1738, d'un *Commentaire*. Ces deux publications furent l'occasion, pour Crousaz, d'un échange de lettres avec le grand Haller. Samuel Formey, professeur à Berlin, avait composé en 1738 un abrégé de l'*Examen* et en avait confié la traduction allemande à Haller alors jeune professeur à Gœttingue. Cette traduction allemande, il est vrai, tardera fort à paraître. Haller, toujours surmené, ne trouvait point le loisir nécessaire pour achever cette besogne. En 1751 pourtant, le livre était imprimé ; il portait ce titre : *Prüfung der Sekte, die an allem zweifelt* (Göttingen, 1751). Le traducteur semble y exprimer sa propre pensée.

Dans l'ensemble de sa critique, Haller se montre d'une sévérité excessive à l'endroit de la France et de ses écrivains. Il faut en chercher la principale raison dans la situation intellectuelle et politique de la Suisse d'alors, qui subissait en effet une crise où faillit sombrer son existence même. L'élite de la nation en discernait les causes avec une rare clairvoyance et elle en redoutait le tragique dénouement. Le régime de toutes les petites républiques fédérées ne se maintenait que grâce à la simplicité, à la pureté des mœurs de tous les citoyens, grâce à leur esprit civique, à leur attachement aux vieilles traditions d'indépendance vis-à-vis des puissances voisines. Sur une telle nation, pensait-on, l'influence de la France — celle de la Régence et celle de Louis XV, ne pouvait que s'avérer néfaste, puisqu'elle représentait une menace pour la foi, pour la morale, partant une menace pour la liberté. Il y eut donc en Suisse, dès le début du XVIII^e^ siècle, un mouvement anti-français assez prononcé, déjà esquissé dans les *Lettres sur les Anglais et les Français* que Béat de Muralt écrivit à la fin du XVII^e^ siècle et qui parurent en 1725. Plus tard, l'un des principaux buts de la *Société helvétique*, dont la fondation due à l'initiative d'Iselin, de Balthasar, de Gessner, de Hirzel, remonte à 1761, était précisément de combattre la domination spirituelle de la France sur l'Helvétie. Dans la majorité des poèmes que Haller publia dans son *Versuch schweizerischer Gedichten* (1732),

ministre du Saint Évangile, Berne, 1780, 2 vol. ; t. I, p. 151. Il s'agit de la traduction de *Briefe über einige Einwürfe noch lebender Freigeister wider die Offenbarung*, Berne, 1775.

1. *Id.*, t. I, p. 92.

il se fait jour quelque allusion à la puissance de corruption dont Paris se trouvait armé. Et l'on attribua à l'influence de Paris la fâcheuse dépravation des mœurs, qui sévissait, pensait-on, dans les XIII Cantons. Dans l'*Homme selon le siècle*, pour nous borner à un seul exemple, Haller s'exprime en ces termes :

Oh, temps, oh, temps de perversion, où le vice est devenu honorable,
Que nous manque-t-il pour être Rome, si ce n'est de pouvoir assassiner impunément ?
Non, il n'en était point ainsi avant que la France nous fût connue,
Et de quelques-uns de nos vices présents nous ignorions encore jusqu'au nom.

Voilà qui explique certaines attitudes, certaines réserves de Haller à l'égard des lettres françaises. Il ne s'agit nullement d'une hostilité commandée par quelque ressentiment, d'une aversion née du préjugé, ou de l'incompréhension. C'est une mise en garde dictée par son amour de la patrie et par ses convictions religieuses. Aussi sa rigueur ne s'étend-elle pas à la littérature française tout entière. Il se fera l'apologiste de Montesquieu et de Fénelon par exemple, et dans ses propres romans, il ne cessera de s'inspirer de ces deux écrivains. C'est que de chacune de leurs pages se dégage un enseignement. Voilà ce que le Suisse cherche dans tout ouvrage.

Parfois, cependant, on est surpris de voir Haller s'en prendre aux plus glorieux personnages de l'histoire de France. Voltaire, dans son *Siècle de Louis XIV*, avait comparé le Roi-Soleil à Cromwell. Haller de rétorquer que tous les deux, en effet, pour parvenir à leurs fins, n'avaient épargné ni sang ni argent. « Mais, conclut-il, où pourrait-on découvrir chez le roi l'héroïsme d'un Cromwell ?... Sur le trône de France Cromwell eût été le plus digne des monarques et, à la place de Cromwell, Louis ne fût devenu sans doute que le petit chanoine d'une collégiale »[1]. La remarque peut paraître fort déplaisante. A l'ordinaire, toutefois, notre Bernois témoigne de plus d'objectivité dans ses arrêts, et aussi de plus d'équité.

Dans les *Annales de Gœttingue*, Haller a rendu compte d'un grand nombre d'ouvrages de Voltaire. La Suisse du XVIII^e^ siècle a été étrangement imperméable à la grandeur du patriarche de Ferney. Elle n'a guère vu en lui qu'un génial blasphémateur, le destructeur de toute religion, l'antéchrist annonciateur d'un temps de perversion et d'incrédulité. Haller, critique de Voltaire, nous révèle d'importants aspects de son interprétation de la pensée française. Il est vrai que, dans une lettre datée du 7 avril 1760,

1. Heinzmann, *op. cit.*, t. I, p. 96.

Michaelis, alors rédacteur en chef du journal, écrivit au directeur des salines de Roche [1] que le gouvernement lui avait interdit de rien publier sur le philosophe impie. Mais la consigne ne sera pas longtemps observée. Lors d'une tournée d'inspection à l'Académie de Lausanne en 1757, Haller, accompagné de Seigneux de Correvon, eut l'occasion de rencontrer Voltaire. Ils étaient en relation épistolaire depuis deux ans [2]. Ce n'est d'ailleurs pas la seule fois que les deux hommes devaient se rencontrer. « Je connais personnellement cet homme célèbre, écrit le Bernois ; il m'a honoré de ses visites » [3]. Sinner de Ballaigues, dans son *Voyage historique et littéraire dans la Suisse occidentale* [4], se réfère à une tradition fort bien établie, semble-t-il, lorsqu'il raconte la première entrevue. Haller était invité à la représentation de *Zaïre* au théâtre de Monriond. A quelqu'un qui lui demandait son avis sur la pièce il répondit « qu'on n'avait jamais vu donner un rendez-vous d'amour pour se faire baptiser ». Voltaire pouvait savoir gré au « malin suisse » de n'avoir pas fait cette remarque dans le parterre à Paris.

Un des fils de Haller, Georges-Emmanuel, a établi l'inventaire des lettres adressées à son père. Il en mentionne sept signées de la main de Voltaire [5]. A présent, il ne s'en trouve à la Bibliothèque de Berne, qui conserve les soixante-dix volumes de la correspondance hallérienne, que trois d'entre elles [6], les autres étant tombées sans doute dans les mains de quelque amateur d'autographes. Heureusement, Haller a publié de son vivant quatre lettres que lui avait écrites l'hôte des Délices [7].

1. Haller fut directeur des salines de Roche de 1758 à 1764.

2. En 1733 déjà, Haller avait fait un compte rendu de l'*Epître à Uranie*, inséré dans la 2e éd. du *Versuch schweizerischer Gedichten*, Berne, 1734. Depuis lors, il n'a cessé de suivre l'activité littéraire de Voltaire, sans que celui-ci, du reste, daignât prendre note de sa critique. Une seule fois Voltaire réagit, et assez violemment. La *Gazette de Gœttingue*, venait de publier un article sur le *Siècle de Louis XIV*, dans lequel étaient relevées seize erreurs historiques. Voltaire y répond par un tract, qu'il fait imprimer à La Haye, intitulé *Avis au journaliste de Gœttingue*, dont le texte fut reproduit dans la *Bibliothèque impartiale*, Leyde, janvier-février 1753. Seize paragraphes commencent, chacun, par ces mots : « Il se trompe ». L'année suivante, cette même *Bibliothèque impartiale* fait paraître, de mai en août, la justification de Haller, qui se termine ainsi : « Voilà ma critique finie. Sur 18 articles où M. de V. me dit que je me trompe, il n'y a que celui de Bernier qui demande une discussion. Tous les autres sont à l'abri de la plus fine chicane. Il faudrait tâcher de ne pas se tromper sur tous les points quand on critique un ouvrage, me dit M. Arouet. Que ne pourrais-je pas lui répondre ? » Voltaire narre le début de cette aventure dans une lettre à Mme Denis datée du 9 juillet 1753. Une copie en a été envoyée à Haller ; elle se trouve à la Bibliothèque de la Ville de Berne.

3. *Lettres de feu M. Haller*, *op. cit.*, t. I, p. 5.

4. Neuchâtel, 1781, t. II, p. 171.

5. La VIIIe lettre mentionnée est celle du 9 juillet 1753, à Mme Denis. Voir Registerband No 58, fonds Haller.

6. Elles portent les dates suivantes : Monriond, le 28 décembre 1755 ; Tournay, le 13 février 1759 ; Les Délices, le 13 mars 1759.

7. Dans *Sammlung kleiner Hallerischer Schriften*, Berne, 1772, 3 volumes ; t. III, pp. 355-373. On y trouve également les réponses de Haller. Voici les dates de ces lettres : Tournay,

Haller n'a cessé de rendre hommage au talent poétique de son génial adversaire. Mais il ne put voir sans douleur l'abus qu'il en faisait en s'attaquant aux principes mêmes du christianisme. Jamais il ne songe à contester les incomparables mérites de Voltaire dans le domaine de la prosodie et de la langue. « Qu'on ne l'oublie point, écrit-il en 1746 : Voltaire est un poète plein d'esprit ! » [1] Il se plaît à redire qu'il a épuré, transformé les lettres françaises, et que sa nation lui est redevable de quelques-unes des meilleures pièces dont elle puisse s'enorgueillir. Mais la philosophie du déiste ne cessait de l'attrister. Pour la prouver, gémit Haller, ses fallacieux arguments, mille fois réfutés, mille fois reparaissaient ornés de tous les charmes d'un style inimitable, et, avec un surplus d'élégance, ils semblaient avoir acquis un renouveau de force. « Cet homme, s'écrie-t-il, vit encore, sa carrière s'étend au delà de l'âge ordinaire des mortels ; il écrit, travaille sans relâche contre son créateur, qui l'a comblé d'honneur, de richesses et de talents » [2]. La défense de la religion, des vérités chrétiennes, demeure donc le grand souci de Haller :

J'ai lu ses ouvrages avec plaisir [confesse-t-il], souvent avec enthousiasme, quelquefois aussi avec cette aversion dont on ne saurait se défendre lorsqu'on voit un auteur employer des dons rares à nous priver des motifs les plus puissants de devenir bons et justes. Je connais son âme vindicative, la malice de sa plume redoutable à tous ceux qui refusent de lui payer l'hommage de leur admiration ; son adresse à flatter les grands, sa prédilection pour les hypothèses dénuées de toute preuve, quoique soutenues avec la plus ferme assurance. Bien des fois j'ai déploré l'abus de talents aussi remarquables dont il s'est servi contre la vérité, contre Dieu même. Le prix de mon travail sera une haine irréconciliable, il me poursuivra de l'ironie la plus mordante, de la satire la plus amère. Mais je m'y soumets, si je suis assez heureux pour délivrer par là un seul chrétien de ses doutes affreux ; si je puis prévenir une seule mauvaise action, je bénirai le ciel de payer cette consolation de sa haine. Cet homme célèbre s'approche de son tombeau [3]. Plût au Dieu des miséricordes de donner à la vérité dont j'entreprends la défense cette force victorieuse, afin qu'il puisse, avant l'instant redoutable où il sera appelé à rendre compte de l'usage qu'il a fait de ses admirables qualités, ouvrir enfin

13 février 1753 (il s'agit d'une faute d'impression ; il faut lire 1759. C'est la lettre qui est conservée à Berne. La Bibliothèque Nationale de Paris en possède une copie, ainsi que de la réponse de Haller, ms. fr. 15230, p. 180 et ss.) ; réponse de Haller, non datée (en réalité elle est du 17 février 1759) ; les Délices, 26 février 1759 ; réponse de Haller : Roche, le 16 mars 1759 ; Tournay, le 24 mars 1759 ; réponse de Haller : Roche, 11 août (il faut lire *avril*) 1759 ; la IV^e^ lettre de Voltaire n'est pas datée (en réalité elle est du 17 avril 1757), et la réponse de Haller manque. On trouvera celle-ci dans Henri Dünt, *Der Briefwechsel zwischen Voltaire und Haller im Jahre* 1759. *Eine Studie*, dans *Archiv für das Studium der neueren Sprachen und Literaturen*, T. 123, 3-4, Berne, 1910, pp. 385-386. On voit qu'on n'ignore le contenu que d'une seule lettre dont parle Georges-Emmanuel Haller. Il s'agit d'un message de l'année 1756. Toutes les lettres de 1759 ont trait à l'affaire Grasset et Saurin. On pourra consulter à ce sujet Du Fournet. *Documents relatifs à un vieux procès, Grasset-Voltaire*, dans *Revue historique vaudoise*, janvier 1894.

1. Cité par Heinzmann, *op. cit.*, t. I, p. 14.
2. *Lettres de feu M. de Haller*, *op. cit.*, t. I, p. XII.
3. On se souvient que Haller mourut cinq mois avant Voltaire.

ses yeux à la lumière et retourner au Seigneur qu'il a méconnu jusqu'à ce jour [1].

La critique de Haller finit on le voit, par une prière.

Les attaques continuelles de Voltaire contre les Réformateurs affligèrent Haller au plus haut point. Il s'était promptement rendu compte que les sarcasmes du Français n'atteignaient pas seulement les curés et les moines, mais éclaboussaient également « la prêtraille de Jehan Chauvin ». L'indignation s'empare de lui. « Les épithètes de lâche et de barbare, dit-il, dont Voltaire honore le grand Calvin, sont du langage ordinaire dont il se sert contre ceux qui ont encouru sa haine. » [2]. On sait les ennuis que le défenseur des Sirven et des Calas s'était attirés à Genève pour avoir avancé, dans son *Essai de l'Histoire universelle*, que l'illustre apôtre du protestantisme avait l' « âme atroce ». Dans la *Gazette de Gœttingue*, Haller a l'occasion de parler des *Lettres de M. de Voltaire contenant un essai sur le caractère du D*[octeur] *M* [artin] *Luther et de sa Réforme*, parues en 1750. Il les commente en ces termes : « Le sieur Arouet avait déjà à plusieurs reprises et récemment encore dans sa *Lettre au sage et au peuple*, parlé de Luther et de Calvin comme de misérables écrivains qu'on ne saurait lire. Voltaire, manifestement, n'a jamais lu une seule ligne de Luther et écrit contre lui ce que dans sa jeunesse on lui avait raconté » [3]. Défense du christianisme sur tout le front.

L'attitude de Haller à l'endroit des encyclopédistes est dictée par les mêmes principes. Sachant qu'il s'agit avant tout, dans l'entreprise de Diderot et de d'Alembert, d'une œuvre à caractère scientifique, il lui voue l'attention la plus vive. Il lui arrive d'en louer le style, qui n'est pas dénué d'élégance, de charme et de grâce, il reconnaît volontiers les mérites de ses principaux auteurs. Il le fait sobrement, il est vrai, sans luxe d'éloges. Et pourtant, à la publication de chaque nouveau volume, il redit la grande utilité de cette œuvre. Les Français, constate-t-il avec une satisfaction manifeste, qui ont pris sur eux d'éditer une Encyclopédie rendent à la civilisation un service éminent. Du reste, il collabore lui-même à l'entreprise [4]. « M. Diderot, note-t-il, a exécuté son travail d'une manière remarquable et celui de M. d'Alembert est tout aussi parfait » [5]. Quand il s'apercevra, aux tomes suivants,

1. *Lettres de feu M. de Haller, op. cit.*, t. I, pp. 5-7.
2. *Lettres de feu M. de Haller, op. cit.*, t. I, p. 33.
3. *Gazette de Gœttingue*, 1751, p. 412. Allusion à son séjour au collège des Jésuites à Louis-le-Grand.
4. Cf. Ch. Guyot, *Le rayonnement de l'Encyclopédie en Suisse française*, Neuchâtel, 1955.
5. *Gazette de Gœttingue*, 1752, p. 676.

de l'esprit qui anime certains articles, son approbation ne sera plus que partielle et il en rabattra de son enthousiasme.

Il suit de près les publications d'Helvétius. Ici encore, il s'affirme l'adversaire acharné du matérialisme et de l'incrédulité. Dans le livre *De l'Esprit* il remarque dès le début « un manque total d'ordre » [1]. Tout le long d'une dizaine de pages, il bat en brèche le système de ce philosophe, « qui croit que tout n'est que matière et pour qui le créateur de toutes choses s'identifie avec l'évolution fortuite des êtres » [2]. Sa critique de l'ouvrage *De l'homme* compte quinze pages, et il la commence par ces mots : « Nous avons lu l'œuvre avec cet immense déplaisir que tout ami du bien éprouve quand il aborde la lecture d'un livre nuisible et s'attaquant aux principes premiers de la morale ». Quelle aberration d'affirmer, continue-t-il, que « la véritable religion est indépendante d'une vie à venir, indépendante de tout devoir envers Dieu, mais n'en prescrivant qu'à l'égard de la société » [3]. Cet axiome reparaît sans cesse dans la critique de Haller : « La religion est la seule chose vraiment nécessaire à l'homme » [4]. Or, la philosophie du temps « ne cesse de persécuter et d'accabler des plus cruels sarcasmes tous ceux qui se refusent à l'embrasser » [5]. Il se fait donc un devoir sacré de la combattre sans relâche et il se montre sûr de la victoire finale du christianisme. Cette philosophie nouvelle, croit-il, en effet, « ne saurait fournir qu'un apport minime à l'instruction morale de l'humanité » [6]. Toutefois, Haller se dit heureux de pouvoir constater ce fait : les disciples de l'école encyclopédiste, tout comme aussi ses maîtres, s'efforcent de vérifier en chaque occasion qui se présente cette maxime de la Rochefoucauld : « L'hypocrisie est un hommage que le vice rend à la vertu. » Cet hommage, d'Alembert est le premier à l'avoir rendu, Maupertuis ensuite, lui qui, tout en professant ses doctrines antichrétiennes, « attendit la mort entre deux cierges bénis et mourut dans les bras d'un capucin » [7]. Ces jugements de Haller sur les philosophes du XVIII[e] siècle sont ceux de l'école suisse elle-même.

1. *Id.*, 1759, p. 1.034.
2. *Ibid.*
3. *Gazette de Gœttingue*, 1774, complément, p. 1.
4. Cité par HEINZMANN, *op. cit.*, t. II, p. 151.
5. *Gazette de Gœttingue*, 1768, p. 952.
6. *Id.*, 1766, p. 768.
7. *Id.*, 1763, p. 716. Haller a joué un certain rôle dans les condamnations qui, à Berne, furent prononcées contre diverses œuvres de Voltaire. Voir F. HAAG, *Voltaire und die bernische Zensur*, dans *Archiv für Geschichte der Philosophie*, t. XV, cahier 2, 1902.

« Tout ce qui sort de la plume de Rousseau a une saveur particulière qui permet d'emblée de reconnaître l'auteur »[1]. Haller a parlé longuement de tous les ouvrages de Jean-Jacques. Il y a trouvé un intérêt qui dénote sa secrète sympathie ; mais il y a vu aussi un péril pour les lecteurs non avertis, péril contre lequel il se croyait appelé à mettre le monde en garde.

Malgré les louanges que l'auteur du *Contrat social* adresse au gouvernement bernois, Haller, en tant que patricien, ne se trouve nullement attiré par des théories qui préconisent d'une façon aussi absolue la souveraineté du peuple. « Il composa le *Contrat social*, remarque-t-il, où il manifesta l'intention de détruire tous les gouvernements, en particulier le gouvernement aristocratique. [2] » De plus, Haller était chrétien orthodoxe. Il ne put donc que condamner la *Profession de foi du vicaire savoyard*. De même, homme de science, il dut s'insurger contre les hypothèses et les affirmations du premier *Discours*. Rousseau est un novateur, Haller un conservateur des plus farouches. A une époque où, dans les hautes écoles, les langues vivantes se substituaient pourtant au latin, — J.-P. Crousaz, à Lausanne, plus tard Théodore Tronchin à Genève, faisaient leurs cours en français, Wolff, à Halle, en allemand — Haller proclamait bien haut que « manifestement c'était un malheur que tous les savants, du moins lorsqu'il s'agissait des sciences fondamentales, n'écrivissent pas en latin » [3]. Et lorsqu'en 1775, Heyne lui propose de fonder avec lui un journal écrit dans la langue de Cicéron, il s'empresse d'accepter. Mais ce projet n'eut pas de suite.

Les attaques de Rousseau contre les sciences et les arts sont repoussées avec une particulière violence, et cette réfutation n'est pas sans acrimonie. Les *Annales* formulent d'autres reproches. L'homme est un être sociable ; il lui faut donc des règles pour se conduire en société, un code de la politesse. Or, cette politesse, de l'aveu même de Haller, aboutit au luxe, puis à la corruption. Il semble l'avoir oublié quand il s'en prend à Rousseau. « Il se plaint, écrit Haller dans la *Gazette de Gœttingue* en parlant de l'auteur du premier *Discours*, de ce que la fausse politesse [des Français] donne souvent le change et permet à tous d'avoir les apparences de la vertu sans la posséder réellement. Mais ce sont là des défauts en honneur à la cour seulement » [4]. Dans son *Versuch*

1. *Id.*, 1762, p. 673.
2. *Id.*, 1775, p. 453.
3. *Gazette de Gœttingue*, 1778, complément, p. 566.
4. *Id.*, 1753, p. 235.

schweizerischer Gedichten, Haller affirme pourtant le contraire [1].

Le problème de l'origine de l'inégalité parmi les hommes est aux yeux du célèbre critique résolu chez Rousseau avec intelligence, avec esprit même, mais à la manière d'un misanthrope. L'Alceste genevois met « entre l'homme de la nature et l'homme de la société la même différence que celle qui sépare l'aurochs du taureau et le sanglier du porc » [2]. Haller, on le voit, aime les images simples — et parfois elles sont plus simples que justes. Il a toujours vite fait de découvrir ce qu'il pense être le défaut fondamental d'un ouvrage. Son compte rendu du second *Discours* en est en même temps une synthèse, et qui ne l'empêche pas de transformer parfois sa critique en satire. « Jean-Jacques loue cet ami des hommes habitant les bords de l'Oronoco, qui inventa les fameuses planches entre lesquelles on devait passer les têtes des enfants, afin d'empêcher le dangereux développement de leur intelligence » [3]. Quant à la *Lettre à Christophe Beaumont*, Haller est d'avis qu'elle mérite d'être lue, « ne serait-ce que pour voir combien d'esprit on peut mettre au service de la plus détestable des causes » [4]. Mais voici résumés quelques-uns de ses griefs :

Jean-Jacques tient à demeurer bon chrétien, bien qu'il nie les miracles que Jésus-Christ a multipliés en vue de prouver sa mission divine, bien qu'il ne reconnaisse point la rédemption. Il est d'avis, en outre, que les fondateurs de religions comme Moïse, Jésus-Christ et Mahomet se sont à l'occasion montrés fanatiques et séducteurs : ces défauts, toutefois, se trouvent compensés par leur amour enthousiaste de la vertu [5].

Décidément, Rousseau théologien avait excité le courroux de son juge. C'est ce qu'il avait déjà fait par certains passages de sa *Lettre à d'Alembert*. Haller, à ce propos, lui avait conseillé, ou bien d'être chrétien et donc de se soumettre aux dogmes du christianisme, ou bien de renoncer à s'ériger en Père de l'Église. « Comment, s'écrie-t-il, peut-on, sans croire au Sauveur du monde,

1. Voir en particulier son poème *Die verdorbenen Sitten*, dans lequel Haller accuse la France et Paris, mais non point Versailles, d'avoir corrompu les mœurs helvétiques. L'antique vertu des Confédérés n'est plus qu'un mirage. Héliodor, un des personnages incarnant vices et défauts des Suisses modernes, est censé être « verliebt in Frankreichs Schein » (*Albrecht von Hallers sämtliche Gedichte*, Amsterdam, 1841, p. 91). Salvius, le galant ami des femmes, se règle sur la capitale : « Wer nennt so oft Paris ? » (*ib.*, p. 89) Il est à noter que par endroits cette pièce prend les allures d'une satire ; Haller ne tarit pas d'injures envers

« Der leichte Franzenaff, der Schnupfer bei der Wahl,
Der bei den Eiden scherzt, und pfeift im grossen Saal » (*ib.*, p. 92).

Le poème, écrit vers 1729, fut publié en 1732, dans le recueil *Versuch schweizerischer Gedichten*. La strophe sur Héliodore ne figure pas dans l'édition princeps.

2. *Id.*, 1756, p. 21.
3. *Ibid.*, p. 21.
4. *Id.*, 1763, p. 925.
5. *Gazette de Gœttingue*, 1763, p. 925.

se déclarer chrétien ? C'est ce que nous ne saurions concevoir. »[1]

Les points sur lesquels l'opinion de Haller et celle de Rousseau divergent sont donc bien définis : l'orthodoxie chrétienne, l'amour des arts et des sciences, le respect des régimes aristocratiques, voilà ce que le patricien bernois aurait voulu trouver dans l'œuvre du Genevois. Pourtant, sur quelques points, les deux hommes se trouvent pleinement d'accord, et ces points sont importants.

La *Gazette de Gœttingue* réserve de longues pages à l'analyse de la *Nouvelle Héloïse*. Il est vrai que Haller a plusieurs reproches à faire à l'auteur du roman : abus de l'antithèse, amour déréglé du bel esprit. Puis, cet athée de Wolmar est à ses yeux bien trop bon, bien trop vertueux. Car comment pourrait-on, aux yeux de Haller, concilier athéisme et vertu ? Toutefois, l'ensemble de sa critique reste fort bienveillante. L'article qu'il consacre à ce chef-d'œuvre est aussi long que nuancé. Le début du récit choquera quelque peu l'austère censeur. « Cependant, concède-t-il, la suite réfute le début passablement scandaleux. Une vertu sincère et basée sur la religion l'emporte bientôt dans le cœur de l'héroïne, bien que cette religion, à mes yeux, ait un caractère trop vague »[2]. Il avoue avoir lu avec plaisir « la description du Valais, celle de quelques contrées des bords du Léman, les passages sur les mœurs de Paris, le récit de la randonnée de Saint-Preux sur le lac de Genève, le tableau d'une vendange et de la félicité des habitants du Pays de Vaud »[3]. De nombreux détails mentionnés par Jean-Jacques ont trouvé l'entière approbation de Haller. L'un et l'autre prêchent la rusticité des mœurs et leur simplicité ; la femme, pour tous les deux, détermine dans une très large mesure la moralité du peuple. Le bon goût des Français, pensent-ils, « a beaucoup diminué depuis quelque temps, parce qu'ils se sont laissé imposer celui de leurs femmes »[4], et « la retenue doit être le premier trait de caractère du sexe féminin »[5]. Ailleurs, ils s'affligent de ce que l'efféminations ait fait parmi la jeunesse de Genève « de redoutables progrès »[6]. Voilà quelques-uns de leurs points de rencontre.

Leurs idées sur le théâtre ne diffèrent qu'en quelques détails négligeables. Aussi Haller se plaît-il à recommander aux lecteurs de la *Gazette de Gœttingue* la *Lettre à d'Alembert*. Comment Haller a-t-il interprété les grands auteurs tragiques et comiques du

1. *Id.*, 1759, p. 421.
2. *Id.*, 1762, p. 673.
3. *Ibid.*
4. *Id.*, 1753, p. 235.
5. *Id.*, 1759, p. 421.
6. *Ibid.*

XVIIe siècle ? Que pense-t-il de Racine, de Corneille, de Molière ? « Celui qui a su écrire *Athalie* sans avoir recours à l'amour aurait également pu composer d'autres pièces sans faire appel à cet instinct si souvent exalté. » Et il ajoute : « La vertu et la vérité sont chassées de la scène. » [1] Voilà comment le critique résume son opinion sur les pièces de Racine : résumé qui pourrait être signé de Jean-Jacques.

Puis, aux yeux du Bernois, comme du Genevois, le théâtre est une école de mauvaises mœurs. « Nous trouvons la comédie en France, surtout celle de Molière, si pleine de vices que nous ne saurions blâmer l'opposition qu'elle a suscitée parmi les membres du clergé [...] Molière descend souvent au rang des auteurs de farces et il n'a pas vraiment compris ce que c'est que l'homme vertueux [...] Il a peint le monde qu'il a connu, c'est-à-dire un monde corrompu. » [2] C'est, presque mot pour mot, un passage de la *Lettre à d'Alembert*. A Corneille aussi, Haller adresse les mêmes reproches que Rousseau. « Trop souvent, dit le rédacteur de la *Gazette de Gœttingue* en parlant de l'auteur du *Cid*, il sacrifie la première rime à la seconde et ses vers se ressentent fréquemment de la hâte avec laquelle ils ont été écrits. » [3] On reconnaît ici l'attitude des Suisses du XVIIIe siècle en face des grands classiques français.

*
* *

Il a mieux valu, sans doute, pour Haller que les Français n'aient point connu, de son vivant, ses articles de critique littéraire : sinon, ils n'auraient peut-être pas accueilli avec une telle faveur — une telle ferveur — l'œuvre poétique de ce Zoïle suisse. En effet, le poème des *Alpes*, traduit en français dès le milieu du siècle par Vincent-Bernard de Tscharner, un compatriote de l'auteur, connut à Paris, avec quelques autres de ses pièces, un étonnant succès. Il est vrai qu'en 1751, l'abbé de la Porte fait

1. *Gazette de Gœttingue*, 1774, comp ément, p. 351.
2. *Id.*, 1764, p. 827.
3. *Id.*, 1762, p. 1068. Rousseau n'a pas été en correspondance avec Haller et il ne l'a jamais rencontré. Dans sa correspondance, on trouve des phrases cinglantes contre lui. « C'est pour rire sans doute, écrit-il à Moultou le 11 juin 1763, que vous me proposez de faire repentir ce caffart (*sic*) de Haller. Les méchants ne se repentent jamais de rien, et les bons se repentent toujours de les avoir imités. Haller fait son métier en diffamant un opprimé, et moi, je fais le mien en prenant patience. Qu'aurais-je à dire à cet homme-là ? » Cependant, trois mois plus tôt, il avait parlé du Bernois avec grand respect. « Il n'appartient pas à tous d'être des Haller », avait-il dit. le 17 mars, à N.-A. Kirchberger pour lui déconseiller la carrière littéraire. D'autre part, il avait pris copie d'un poème de Haller, *L'homme du siècle* (Archives Rousseau, Neuchâtel, N° 7842, feuille 2 verso), et il estime ses travaux dans le domaine de la botanique autant que ceux de Linné.

preuve encore, dans ses *Observations sur la littérature moderne*, de beaucoup de scepticisme. Il doute, non pas du talent du poète, mais de la beauté du paysage qu'il décrit. « Il pourrait bien se faire, note-t-il, qu'un pays où l'on ne voit que des précipices, des torrents, de la neige et des glaçons ne fût pas un séjour aussi charmant qu'on voudrait nous le persuader. »[1] *On*, c'est le Bernois. Cependant, l'abbé ne s'acharne point contre lui. Dans le même article, il concède que « les poésies de M. de Haller, qu'on vient de traduire en notre langue, sont très propres à nous persuader que la nation germanique sait allier la solidité de l'esprit avec la vivacité de l'imagination »[2]. Condorcet, à son tour, dans son *Eloge de Haller*, constate que « les nations européennes virent avec étonnement la poésie allemande, inconnue jusqu'alors, leur offrir des chefs-d'œuvre dignes d'exciter la jalousie des peuples qui depuis plusieurs siècles se disputaient l'empire des lettres ». — Fréron, de son côté, dans ses *Lettres sur quelques écrits de ce temps*, est d'avis « qu'on peut regarder Haller comme le Pope de l'Allemagne »[3]. Huit ans plus tard, ce même Fréron sera plus explicite :

> Je ne puis me lasser, [écrit-il dans l'*Année littéraire*], de louer le poème des *Alpes* ; c'est la belle nature parée de toutes ses fleurs, représentée dans toutes ses proportions ; on y voit marcher d'un pas égal la poésie et la raison, la fiction et la vérité. Par cette heureuse alliance, M. Haller a produit l'ouvrage en vers le plus agréable que nous ayons peut-être depuis les Grecs et les Latins, ces écrivains avoués de la nature, et qu'on peut nommer ses enfants d'adoption[4].

Boulanger de Rivery enfin donne libre cours à son enthousiasme pour l'œuvre hallérienne : « Je ne crois pas qu'il y ait dans aucune nation des morceaux de poésie plus frappants, des tableaux plus véritablement sublimes que ceux dont il a décoré sa description des Alpes. »[5]

A partir de 1760 ou 1765, — entre ces deux dates paraît le roman de Rousseau, — le nom de Haller sera plus souvent cité par la critique. Depuis cette époque, le Bernois comptera en France, non certes parmi les maîtres du style, mais parmi les bons auteurs qu'on ne se lasse de recommander, surtout à la jeunesse. C'est ainsi que Serane, auteur, en 1787, d'une *Théorie de l'Education*, dira : « Les auteurs qu'on peut choisir pour les humanités sont :

1. Abbé de la Porte, *Observations etc.*, La Haye, 1747 et suite, t. VII, 1751, art. XX, p. 291.
2. *Id.*, p. 289.
3. *Lettres sur quelques écrits de ce temps*, 13 vol., Genève, 1749-1754, t. V, 15 janvier 1752, p. 208.
4. *Année littéraire*, t. LX, 1760, pp. 3 et ss.
5. *Fables et Contes*, Paris, 1754, *Préface*, p. xxxi.

Phèdre, La Fontaine, Fontenelle, Horace, Pope, Haller, Rousseau, Boileau, Racine, Tite-Live, César, etc. »[1] Voilà Haller en fort bonne compagnie, malgré cet imprudent *etc.*, derrière lequel peuvent se tapir toutes les médiocrités du siècle et tous les romans licencieux de la capitale. — Il faut encore remarquer que les deux ouvrages du Bernois, *Alfred, roi des Anglo-Saxons*[2] et *Usong, histoire orientale*[3], — cette dernière œuvre ayant été traduite par Seigneux de Correvon, — comptent parmi les tout premiers romans allemands qu'on ait lus en France.

Les témoignages d'admiration à l'égard du patricien suisse abondent, tant dans les œuvres des écrivains français que dans leur correspondance. Dans une lettre à Salomon Gessner, M^me^ du Bocage écrit : « Vous me prouvez, Monsieur, que j'avais raison de mander, il y a quelques années, à M. Haller, que ce n'était plus au bord de la Seine ni en Phocide qu'il fallait chercher le Parnasse, mais vers les Alpes. »[4] Ailleurs, elle célébrera son ami en des vers aussi touchants que naïfs et médiocres :

O toi que la France a connu
Comme un philosophe sublime,
Mais que notre esprit prévenu
Croyait ennemi de la rime ;
Tu fus le premier des Germains
Qui, marchant sur les pas d'Horace,
Nous appris par tes sons divins
Que ces fils du Dieu de la Thrace
Cultivent les fleurs du Parnasse...[5]

L'influence du poème des *Alpes* sur la littérature descriptive du XVIII^e^ siècle a été considérable[6]. Trois poètes, en particulier, en sont directement tributaires : Saint-Lambert, Roucher, Delille. Il est certain que cette action de Haller se confond très souvent

1. Paris, 1787, p. 105.
2. L'édition française est de 1775.
3. L'édition française est de 1772.
4. Cité par Wölflin, *Salomon Gessner*, Frauenfeld, 1880, p. 381.
5. *Ode* publiée dans le *Recueil des Œuvres de M^me^ Dubocage*, Lyon, 1762, 2 vol ; t. I, p. 247.
6. Cette influence a été étudiée par Gabriel Cunch, *La renommée d'Albert de Haller en France. Influence du poème des* Alpes *sur la littérature descriptive du XVIII^e^ siècle*, Alençon, 1918. Voir également Daniel Mornet, *Le sentiment de la nature en France de J.-J. Rousseau à Bernardin de Saint-Pierre*, Paris, 1907, pp. 260 et suiv. — Nombreux sont également les philosophes et les savants français qui, dans leurs œuvres, mentionnent notre Bernois. Ainsi l'abbé de Condillac : « Les Bacon et les Haller n'empêcheront point les physiciens modernes de faire ou de renouveler de mauvais systèmes ». *Traité des animaux*, Amsterdam, 1755, chap. IV, note. — Rappelons que le succès de *The Alps* a été fort médiocre en Angleterre. Le sujet y semblait encore complètement neuf. Les biographes de Haller rapportent que Keats, après avoir lu le poème, se serait contenté de soupirer : « Reposons-nous maintenant, car nous avons foulé des chemins étrangers aux muses ». — La fortune de Haller en Italie a été étudiée par C. Fasola, *La fama di Albrecht di Haller in Italia alla fine del* 700, dans *Rivista di letteratura tedesca*,1908, N° 2.

avec celle de Gessner, celle de Thomson encore et de Rousseau, — quand la source d'inspiration, chez beaucoup d'auteurs lyriques n'est pas à chercher dans l'antiquité romaine, chez Horace ou Virgile. Il n'est donc pas aisé de démêler ces diverses influences. Toutefois, Saint-Lambert s'abandonne à de tels transports en face de la nature rocheuse, des cascades écumantes et des cimes glacées qu'il est difficile de ne pas reconnaître en lui un disciple authentique de l'auteur des *Alpes*. Il ne se fait point faute, d'ailleurs, de le confesser bien haut et d'indiquer, à l'occasion, les emprunts faits au maître. « Ces vers, et les deux ou trois qui suivent sont imités ou traduits de Haller », lit-on à telle page des *Saisons* [1].

Jean-Antoine Roucher était lui aussi un admirateur fervent des *Alpes*. Les réminiscences directes de sa lecture préférée abondent dans ses *Mois* :

> Helvétiques tribus, sur vos roches fameuses
> D'où tombent cent torrents en ondes écumeuses,
> Heureux, qui maintenant comme vous à longs traits
> Goûte l'air frais et pur de vos vieilles forêts,
> . . . . . .
> Monts chantés par Haller, recevez un poète ! [2]

Dans les descriptions du poète des *Jardins*, ce sont les tableaux eux-mêmes, autant que le style, qui trahissent le modèle :

> Ici je touche au ciel et commande à la terre ;
> A mes pieds part l'éclair et gronde le tonnerre...
> J'interroge ces monts : je mesure en silence
> Et leur vaste hauteur et leur contour immense...
> Que de riches aspects, que de grandes images !
> Tombez, torrents fougueux, de vos rochers sauvages !

C'est à la fois du meilleur Haller et du meilleur Delille.

Quant aux romantiques, ils ne se souviennent plus guère du grand Haller. Lamartine se contente d'en citer, de-ci de-là, le nom. Et c'est le sort réservé à ces écrivains dont la mission s'achève en quelque sorte à la publication de l'œuvre : les écrivains de transition. Haller est de leur nombre. Quand parurent les *Alpes*, il connut en France une fortune extraordinaire. Son rôle principal fut d'être un initiateur et un précurseur. Que lui a-t-il manqué pour triompher avec quelque éclat de l'usure du temps ? C'est avant tout, croyons-nous, quelque pensée neuve, quelque message original. Aristocrate entiché de ses privilèges, il prêchait ce que M. de La Palisse avait dit bien avant lui : les hommes sont inégaux. Jean-Jacques, au contraire, leur clamait une paradoxale égalité.

1. Amsterdam, 1769, p. 71, note.
2. Paris, 1779, Chant V, *juillet*, p. 256.

Toutefois, dans le domaine lyrique, Rousseau, ce messie de la nature sauvage et de l'homme vertueux, eût connu un succès moins facile, s'il n'avait trouvé en son compatriote de Berne un Jean-Baptiste intelligent et habile qui lui préparât la voie.

Haller, collaborateur des *Annales de Gœttingue*, s'est surtout intéressé — abstraction faite de ses préoccupations d'ordre scientifique — aux lettres françaises. Mais, s'il fut un esprit européen, il n'a pas pour autant oublié sa patrie helvétique. Par la voix de son périodique, il a fait connaître en Allemagne les meilleurs auteurs, les meilleurs savants, les meilleurs philosophes de son pays. Il a parlé de Bodmer, d'Euler, de Gessner, de Lavater, de Zimmermann, de Wegelin, de Bonnet, de Mallet, d'Altmann, de Bochat, de tant d'autres encore. Cependant, il a ce cosmopolitisme cher à tout citoyen suisse. Nombre d'Allemands et d'Italiens n'échappèrent pas à sa critique : Leibniz, Lessing, Winckelmann, Hagedorn, Gottsched, Kleist, Klopstock, Goethe ; Machiavel et Dante, Boccace et Pétrarque, Vida et Beccaria. De longs passages enfin sont consacrés à Shakespeare, à Milton, à Newton, à Richardson. Puis, Pope, Bolingbroke, Hobbes, Hume, Fielding, Swift, Young, Bacon, qui, de la sorte, pénètrent tous plus avant dans le monde germanique.

Jamais, pourtant ces auteurs allemands, italiens ou anglais, suédois encore, ou espagnols, n'occupèrent dans les *Göttingische Zeitungen* une place comparable à celle des auteurs français. Ceux-ci, et non seulement les romanciers ou les poètes, mais aussi les savants des disciplines les plus diverses, y voient leurs noms cités avec une admirable régularité. Pas un numéro qui n'offre un article au moins sur la vie intellectuelle de Paris. Par l'abondance de ces articles, Haller a rendu à la pensée française un service éminent, et cela, malgré la rigueur intermittante de sa critique. Il fut, à l'instar de tant d'autres Suisses, — un Jean-Pierre Leclerc ou un Jacques-Henri Meister, — l'apôtre de la civilisation française, en Allemagne tout d'abord, mais aussi, grâce à la vaste diffusion de son journal, dans l'Europe entière. Par là, Haller fait honneur à la meilleure tradition intellectuelle de la Suisse.

François Jost.

LES *SAISONS* DE JAMES THOMSON

Autour de leur Dédicace française.

La première édition des *Saisons* de Thomson en français est encore de nos jours recherchée des bibliophiles. C'est un fort joli volume in-8°, illustré de belles gravures. Il ne porte pas le nom du traducteur. La traduction est précédée d'une *Dédicace à l'Ami des Hommes* et d'un *Avertissement au Lecteur*. Grimm, dans son journal, un peu moins d'un an après la publication de l'ouvrage, révèle l'identité de l'auteur, une femme, Marie-Jeanne de Chatillon Bontemps, sur laquelle nous ne possédons aucun renseignement de valeur. Le dédicataire n'est autre que le Marquis de Mirabeau, père de l'orateur révolutionnaire et auteur de *l'Ami des Hommes*. La coutume de placer un ouvrage sous le patronage d'un homme en vue est universellement répandue, et n'appellerait pas de commentaire si un détail de l'*Avertissement* ne retenait l'attention. Écrit par une femme, le texte est rédigé au masculin. Il y avait donc de la part de la traductrice une volonté d'anonymat apparemment inexplicable. Le désir de la gloire littéraire n'étant pas l'apanage des seuls hommes, ce petit mystère nous a paru mériter d'être éclairé. Au terme d'amusantes recherches qui nous ont amené à consulter aux Archives Nationales des inédits du Marquis de Mirabeau, nous croyons pouvoir présenter une explication qui met en lumière un aspect jusqu'ici ignoré de l'ouvrage de M^me^ Bontemps [1], — son côté polémique et politique.

1. Il existe sur Thomson en France des études fort importantes : J. Texte, *Rousseau et les origines du cosmopolitisme littéraire*, Paris, 1895. — D. Mornet, *Le Sentiment de la nature en France au XVIII^e^ siècle*, Paris, 1907. — Hirsch, *James Thomson : ses traducteurs et ses critiques en France*, in *Revue des Langues Vivantes*, février-avril 1925. — M. M. Cameron, *Thomson en France*, Paris, 1927. — Cependant, ces ouvrages s'attachent moins à la traduction elle-même qu'à son influence sur les poètes français, de Saint-Lambert à Roucher. Les deux derniers en particulier, sans analyser l'*Avertissement* et la *Dédicace* de l'ouvrage de M^me^ Bontemps, donnent de sa traduction une analyse pénétrante,

Avant d'analyser les inédits de Mirabeau qui éclairent la *Dédicace*, il est nécessaire toutefois de préciser par quelques exemples ce qu'étaient les conditions de publication des ouvrages étrangers dans la France du XVIII^e siècle, de voir quel accueil la traduction de M^me Bontemps trouva dans la presse du temps, enfin la part que prirent au lancement du livre des personnages aussi différents que le Marquis de Pompignan, Marmontel, Quesnay, économiste et médecin de la Pompadour, enfin l'ombre de M. de Maupertuis. Ainsi, nous espérons montrer comment pour un temps au moins, la traduction des *Saisons* de Thomson put faire figure de pamphlet physiocratique.

Les *Saisons* de James Thomson parurent, sous leur forme définitive et dans l'ordre que nous connaissons aujourd'hui, en 1730 [1]. Malgré le succès considérable de l'œuvre en Angleterre, aucune traduction complète des *Saisons* ne paraît en France avant 1759. Seul l'*Hymne* figure dans l'ouvrage de l'Abbé Yart, *Idée de la poésie anglaise en traduction des meilleurs poètes anglais avec un jugement sur leurs ouvrages*, Paris, 1743. — Mais la traduction de M^me Bontemps (1759) sera suivie d'un nombre considérable de rééditions au cours de la deuxième moitié du XVIII^e siècle [2].

Il ne semble pas que l'on ait jusqu'ici attaché assez d'importance au retard apporté par les éditeurs français à présenter Thomson au public. Lorsque l'on songe que moins de deux ans après

puis établissent la dette de chacun des imitateurs. Tous deux sont sensibles au décalage entre la date de l'original et celle de la traduction, près de trente ans. Reprenant l'argument de M. Mornet : « C'est à l'écart des lettres et avant elles que l'on commence à vivre aux champs et à aimer leurs joies pacifiques, ce sont les mœurs qui rencontrent les lettres et non les lettres qui expliquent les mœurs », ils en trouvent la raison dans l'évolution du goût. Le public qui, en 1734, n'était pas prêt pour cet ouvrage, l'accueillera pourtant très favorablement trente ans plus tard.

1. « The poem of winter meeting with such general applause, Mr. Thomson was induced to write the other three seasons, which he finished with equal success. Summer made its first appearance in the year 1727 ; Spring in the beginning of the following year ; and Autumn in a quarto edition of his works in 1730. In that edition the seasons are placed in their natural order, and crowned with that inimitable Hymn in which we view them in their beautiful succession, as one whole, the immediate effect of infinite Power and Goodness ». *An Account of the Life and Writings of Mr. James Thomson*. Edin, Jul. 28.1768. *Introduction* to *The Works* of James Thomson with his last corrections and improvements, 4 vol., London, 1825.

2. *Les Saisons*, poème traduit de l'anglais de THOMPSON [*sic*] par Madame [Marie-Jeanne de Chatillon] Bontemps, Paris, Chaubert et Herissant, 1759, petit in-8°, gr. — Berlin et Amsterdam, 1760, 2 vol., in-12, fig. — *Ibid.*, 1762, 2 vol. in-12°. — Paris, Didot Jeune, 1776, gr. in-8°. — Édition à nouveaux titres, Londres et Paris, Pissot et Nyon, 1779, in-8°, illustr. par Marillier. — Nouvelle éd., Londres, 1782, in-12°. — Londres, 1788, in-12°. — s. l. n. d. [Paris, Cazin], in-18°, 4 fig. — Nouvelle édit. figures dessinées par Le Barbier et gravées sous sa direction. Paris, Déterville, Impr. de Didot le Jeune, an III (1795), in-8°. — Avec gravures dessinées par Binet et gravées par Blanchard. Paris, Patris, 1795, in-12°.

la publication de *Robinson Crusoé* l'édition française de l'ouvrage voyait aussi le jour ; et que six mois seulement après l'apparition des *Voyages de Gulliver*, l'Abbé Desfontaines en effectuait la traduction sur le conseil de Voltaire, — on peut être raisonnablement surpris de ne trouver en trente ans que la seule traduction de l'*Hymne au Créateur*. On objectera que, s'il existe un marché pour des ouvrages où le lecteur trouve « des choses amusantes et judicieuses, une fiction soutenue, de fines ironies, des allégories plaisantes, une morale sensée et libre, et partout une critique badine et pleine de sel »[1], les poètes étrangers, surtout contemporains, ne peuvent prétendre à la même faveur. De plus, les problèmes financiers s'entremêlent ici étroitement aux considérations d'ordre littéraire.

A cet égard, le précédent de la traduction des *Voyages de Gulliver* se révèle instructif. Le fait qu' « en 3 semaines 10.000 exemplaires de l'original anglais des *Voyages de Gulliver* ont été débités à Londres et répandus en Angleterre et ailleurs », n'était pas étranger au désir de l'Abbé Desfontaines d'en donner une traduction française (bientôt accompagnée d'une « suite » de sa propre invention), mais autant que la promesse d'un beau succès de librairie, la protection de Voltaire était une garantie au lancement de l'ouvrage. Voltaire, alors à Londres, ne lui écrivait-il pas — « rien de plus amusant et de plus spirituel, s'il était bien traduit, il aurait un succès éclatant » ?

Un concours analogue de circonstances se retrouve dans le cas des *Saisons* de Mme Bontemps. L'œuvre originale avait connu et connaissait encore beaucoup de succès en Angleterre, sans doute. Les esprits reprenaient de l'intérêt aux choses de la nature. En 1757, le Marquis de Mirabeau avait publié chez Chaubert et Hérissant un important ouvrage (3 volumes in-4°), *L'Ami des Hommes* (traité de la population), longue apologie de l'agriculture contre le luxe et les oppressions d'un gouvernement mal éclairé. Le succès fut immédiat et considérable. Toutefois, Grimm, qui signale la publication de *L'Ami des Hommes* dans sa correspondance [2], exprime des réserves qui seront aussi celles des encyclopédistes. « La hardiesse qui y règne lui a donné une grande vogue. On a eu la maladresse de le supprimer, ce qui a ajouté à sa réputation ». Et c'est encore sous la plume de Grimm que l'on pourra lire, deux ans

1. *Voyages de Gulliver*, traduits de l'anglais, de Swift, par l'Abbé Desfontaines, Paris, 1728, t. I. Préface du Traducteur, pp. 6-14.
2. *Corr.*, 15 juillet 1757, Paris.

plus tard [1], une note très sèche et assez réticente, signalant l'ouvrage de Mme Bontemps.

On a traduit aussi, cet hiver, le poème des Saisons, par Thomson, l'édition qu'on en a faite est ornée d'estampes et de vignettes, et, en général assez jolie. Le traducteur se nomme Madame Bontemps ; mais la traduction n'a point réussi. Le défaut de ce poème consiste dans une trop grande richesse d'images et de poésie. A force d'être riche et fleuri, il devient monotone et fatigant, c'est le reproche qu'on a fait au poème des plaisirs de l'imagination. On ne s'est pas donné la peine de juger la traduction du poème des Saisons...

Pourtant l'accueil des contemporains est loin de correspondre au compte rendu du baron de Grimm.

La liste des rééditions successives, en France et à l'étranger, de la traduction, liste que nous avons donnée plus haut, lui apporte un démenti catégorique. D'autre part, quatre mois plus tôt [2], le *Mercure de France* avait consacré au même sujet une longue rubrique, qu'il sera bon de comparer au jugement sommaire de Grimm :

« Les Saisons » poème traduit de l'anglais de Thomson, vol. in-12, belle édition avec des estampes de très bon goût chez Chaubert et Hérissant à Paris. — Il y a longtemps que les amateurs de la poésie aspiraient après une traduction des Saisons de Thompson [*sic*]. Le traducteur annonce, dans un Avertissement très bien écrit qu'il fera tous ses efforts pour se rapprocher de l'original [3]. On ne peut qu'applaudir au dessein et à l'exécution du Traducteur ; ce qui gâte la plupart de nos traductions, c'est ce prétendu air français que nous voulons donner aux ouvrages que nous faisons passer dans notre langue ; nous les dénaturons si je puis m'exprimer ainsi en leur ôtant les traits qui leur sont propres, de sorte que nous créons des espèces de monstres qui n'appartiennent ni au goût national ni à celui des étrangers.

La traduction du poème de Thomson est dédiée à Monsieur le Marquis de Mirabeau désigné sous ce titre si glorieux *à l'Ami des Hommes* ! On ne peut que donner des éloges à l'auteur de la Dédicace, elle est digne de celui à qui elle est consacrée.

... Le traducteur aurait pu adoucir cette image dégoûtante : (« Les champs empuantés par des armées de sauterelles entassées et putréfiées ») — notre langue qu'il faut respecter ne se prête pas à ces traits désagréables [...] Il est vrai que le traducteur s'est piqué de fidélité.

... on ne saurait trop louer le traducteur, qui s'est dépouillé du génie français, pour prendre l'esprit anglais. Il a su s'approprier son original de façon que l'on croit lire Thomson lui-même. On ne peut lui reprocher que de toutes

1. *Corr.*, 15 juin 1760.
2. Février 1760.
3. On lit dans l'*Avertissement*, p. IV : « J'ai toujours vu que le principal mérite d'une traduction consistait dans la plus scrupuleuse exactitude de manière que si une traduction pouvait être, pour ainsi dire transparente, et laisser voir l'original dans tout son naturel, elle serait la plus parfaite. En vertu de cette opinion, j'ai sacrifié presque partout l'élégance de notre langue, la délicatesse de nos oreilles, et mon amour propre au plaisir de rendre littéralement le nerf et la force des pensées de mon auteur ». — Et en conclusion de l'*Avertissement* p. VII : « Ma mission a été de donner à ma nation Thompson [*sic*] tel qu'il est, c'est au public à juger si son poème est intéressant dans notre langue. S'il ne l'est pas c'est ma faute car certainement il le pourrait être. Quant au mérite de la traduction que je fais consister tout entier dans une exacte fidélité, c'est à ceux d'entre nous à qui sa langue est familière que je m'en rapporte. »

petites négligences [...] ces légers défauts sont aisés à corriger dans une nouvelle édition car nous ne doutons pas que cet ouvrage en ait plusieurs. Les libraires eux-mêmes n'ont rien oublié pour embellir celle-ci.

Le mois suivant, le *Journal de Trévoux*, consacrant un article [1] de 28 pages au même sujet, donnait quelques extraits de la traduction et concluait :

Ce que nous avons rapporté, jusqu'à présent, ne donne qu'une idée bien superficielle du mérite de l'ouvrage. Des tableaux isolés, des morceaux le plus souvent abrégés ne laissent voir ni la richesse du détail, ni l'ensemble des parties. Mais une anatomie sèche et décharnée n'aurait eu rien d'intéressant pour le commun des lecteurs, et la plupart aiment mieux s'amuser quelque temps avec l'imagination du poète quoiqu'ils n'aperçoivent point où elle les mène que de suivre un froid dissertateur qui analyse méthodiquement mais qui ennuie.

Nous n'avons point encore averti que le poème des Saisons, tel qu'on le donne, est une traduction. On ne peut refuser au traducteur le mérite d'écrire avec richesse et avec feu. Si on lui reprochait la profusion un peu trop monotone des épithètes, il répondrait que forcé de s'assujettir à son original il a dû en copier jusqu'aux défauts. Une traduction, selon lui, doit être transparente : la fidélité est son premier mérite ; eut-elle d'ailleurs tous les autres, elle pourrait faire une pièce d'esprit, un chef-d'œuvre elle cesserait d'être traduction parce que, quand on traduit, il faut penser avec son auteur, rendre son tour d'esprit, copier sa manière, cesser en quelque sorte d'être soi-même, pour n'être que celui auquel on a consacré sa plume. Tels sont les principes sur lesquels le traducteur de Thomson s'est conduit. Il y a d'autant plus de gloire pour lui de les avoir adoptés, qu'il était en état de jouter, pour ainsi dire, contre son original, de le corriger dans les endroits où il s'éloigne de notre goût, de lui prêter des grâces dont certains tableaux plus sombres ou plus négligés étaient susceptibles.

Il ne nous reste plus qu'à rendre justice à l'imprimeur. La partie typographique dont il était chargé est exécutée avec intelligence et avec soin. Les vignettes et les culs de lampes sont d'une délicatesse digne du goût moderne, et de la perfection où l'on a porté la gravure. Il serait seulement à souhaiter que tous ces petits morceaux fussent plus modestes, et qu'ils ne rendissent pas aux yeux les endroits du poème qui auraient besoin de voile [2].

Le compte rendu reprend donc les éloges du *Mercure*, dus probablement, nous le verrons, à la plume de Marmontel, qui avait obtenu le privilège de cette publication l'année précédente, et s'intéressait personnellement aux lettres anglaises [3]. Il fait une large part au mérite de la traduction et s'accorde avec le *Mercure* pour louer la fidélité « transparente » du travail de M^me^ Bontemps.

1. *Mémoires pour l'histoire des Sciences et Beaux-Arts*, Art. XXXII, février-mars 1760, p. 720.

2. L'auteur songe à la gravure qui ouvre le poème de l'Été et qui illustre le passage : « Paris sur le sommet du Mont Ida, fut moins ému quand les deux rivales dénouant leurs voiles divins firent voir tous leurs charmes, que toi Damon quand Musidore dépouilla ses jambes d'albâtre, et ses pieds délicats de leurs vêtements de soie, qu'elle délia sa ceinture de vierge, et qu'à travers sa robe ouverte, son sein alternativement palpitant avec la vigueur de la jeunesse, se découvrit en entier à tes regards avides » — p. 151.

3. On trouve dans les *Mélanges* de Marmontel une très curieuse traduction du *Rape of the Lock* de Pope, sous le titre *La boucle de cheveux enlevée*.

Contrairement à ce qu'affirmera Grimm quatre mois plus tard, l'œuvre avait été appréciée du public et les beautés de la traduction recensées. Toutefois, il est important de noter que ni le correspondant du *Mercure*, ni celui du *Journal de Trévoux* ne semblent connaître la véritable identité de la traductrice (ils emploient le masculin) alors que Grimm nous la révèle [1]. Enfin, si le *Mercure* insiste longuement sur l'*Avertissement* et sur la *Dédicace*, le *Journal de Trévoux* n'en souffle mot. Faut-il en déduire qu'un sentiment d'hostilité à l'égard du Marquis de Mirabeau avait amené les Pères Jésuites du *Journal de Trévoux* à le passer sous silence ? Cette hypothèse ne peut être retenue. En effet, trois ans auparavant, immédiatement après sa publication, *L'Ami des Hommes* faisait l'objet, dans le *Journal*, de trois articles très favorables [2]. Une brève citation éclairera d'ailleurs toute la question : « Un écrivain qui dans un siècle comme celui-ci recommande la religion, le patriotisme, les vertus civiles, peut bien se dire l'Ami des Hommes, mais il ne peut empêcher que bien des hommes, qui déshonorent l'humanité, ne le regardent comme leur ennemi ». L'auteur ici prend parti dans la querelle qui, dès l'apparition de l'ouvrage, opposa les économistes (Mirabeau, Quesnay) aux encyclopédistes, — opposition sur laquelle nous aimerions revenir. Si donc aucune mention n'est faite de l'*Avertissement* ou de la *Dédicace*, on en peut trouver l'explication dans le fait que l'édition analysée n'est pas celle, in-12, présentée dans le *Mercure*, mais l'in-8° que le *Journal de Trévoux* décrit de la façon suivante : *Les Saisons*, poème traduit de l'anglais de Thompson [*sic*], à Paris, chez Chaubert, quai des Augustins, et Hérissant, rue Neuve Notre-Dame — 1759 (in-8, p. 332 — sans l'avertissement et la dédicace à l'Ami des Hommes) [3].

La traduction de M^me^ Bontemps s'inscrit donc aussitôt dans un contexte polémique et politique. Nous voudrions éclairer ce contexte en nous appuyant d'une part sur le texte lui-même, dans l'édition de 1759, et d'autre part, sur le manuscrit de l'*Avertissement au Lecteur*, tel qu'on peut le consulter aux Archives Nationales. Publiée dans le cours de l'hiver 1759-1760, la version de M^me^ Bontemps, remarquablement fidèle pour l'époque, contient un passage dont l'importance est considérable pour qui veut expliquer les circonstances de publication. Il s'agit en premier lieu

1. Voir plus haut, p. 36, n. 2.
2. Dans les volumes de juillet, p. 1865 ; août, p. 1977 ; et septembre, p. 2238.
3. *Mémoires pour l'Histoire des Sciences et Beaux-Arts, Journal de Trévoux*, février-mars 1760, p. 720.

de l'interprétation des vers 150 à 153 de *Spring*. Thomson écrivait :

> Not such as wintry storms on mortals shed,
> Oppressing life, but lovely, gentle, kind.
> And full of every hope and every joy
> The wish of Nature

Arrivée à ce passage, Mme Bontemps, abandonne la prose pour le vers, très librement !

> Ce ne sont plus ces froides ondes
> Dont le Verseau dans ses fureurs
> Grossit nos sources vagabondes
> C'est l'heureux tribut d'eaux fécondes
> D'où naissent les fruits et les fleurs. (P. 10)

Et elle ajoute en note (A) : *Œuvres diverses* de M. L. F. Tome 1, p. 159. Les initiales recouvrent un nom qui, cette année-là, devait être la fable du Tout Paris littéraire : le Marquis Le Franc de Pompignan, premier Président de la Cour des Aides de Montauban, poète, dramaturge et traducteur ; la strophe citée est la 5e de l'Ode 8 du Livre III, qui commence par ces vers :

> J'ai lu de l'ami de Mécène
> Les vers par ta Muse imités.

Elle est datée de Pompignan, 1745, et dédiée à M. P.

Avant de tenter d'expliquer cette interpolation curieuse, il convient de citer un autre morceau de la traduction. Dans le poème de l'*Hiver* [1] figure une longue note que Mme Bontemps rend très exactement. Il s'agit d'un extrait de l'ouvrage de M. de Maupertuis sur la *Figure de la Terre* : Mme Bontemps ne s'est pas reportée à l'original, mais a retraduit à partir du texte anglais.

Sans entrer dans le détail de la carrière de M. de Maupertuis, Président de l'Académie de Berlin et ennemi de Voltaire, rappelons seulement qu'il était mort en septembre 1759, laissant son fauteuil vide à l'Académie Française. Le Franc s'était déjà présenté le 26 juin 1758. Il avait pour concurrent Lacurne de Sainte Palaye qui, protégé de la Reine, fut élu. Un an plus tard cependant, il obtenait le siège de Maupertuis à l'unanimité des suffrages [2]. « Une telle nomination était flatteuse pour lui. Mais le nouvel élu parut tenir rigueur à ses confrères de son premier échec car con-

1. Page 125.

2. A la fin de sa réponse au récipiendaire, le directeur, Monsieur de Saint-Maure, rappelait qu'en le nommant, l'Académie avait voulu se conformer aux dernières volontés de M. de Maupertuis qui, mourant, avait attiré l'attention de ses confrères sur son successeur.

trairement aux usages, il fit attendre cinq mois son discours de réception. Il ne se présentera au Louvre pour prendre séance que le 10 mars 1760. » [1] Le discours qu'il prononça était une véritable diatribe, un réquisitoire sévère contre les philosophes et leurs partisans, qui composaient une partie de l'Académie, et il déclencha contre son auteur une série de pamphlets où Voltaire mit la main ; les « quand », les « si », les « pourquoi », les « pour », les « que », les « qui », les « quoi » les « oui », les « non » dont l'effet fut si profond que Le Franc n'osa plus de sa vie assister aux séances de l'illustre compagnie [2]. L'allusion que fait Mme Bontemps à l'œuvre du Marquis, le rapprochement avec Maupertuis dont il brigue le siège, se situent dans le climat des visites académiques et peut être interprété de deux façons. De la part de la traductrice, un désir de placer indirectement son ouvrage sous le patronage d'un homme en vue ou — et nous penchons pour cette seconde hypothèse qui n'exclut d'ailleurs pas la première, — une volonté de se situer, par rapport aux coteries du jour, du côté des Economistes, contre les Philosophes de l'Encyclopédie. Nous avons constaté déjà que la critique s'était partagée dans ses jugements sur les *Saisons*, très exactement comme elle s'était partagée dans son appréciation de l'*Ami des Hommes*. Or, Le Franc de Pompignan était un intime du Marquis de Mirabeau. C'est avec le Marquis et l'Abbé Monville qu'il avait entrepris le *Voyage de Languedoc et de Provence*. C'est le Marquis de Mirabeau qui avait publié un éloge dithyrambique de Le Franc, intitulé *Examen des Poésies sacrées de L.F.D.P.* C'est au Marquis de Mirabeau enfin que Le Franc dédie l'Ode III du Livre III de ses poésies profanes [3].

Nous sommes ainsi ramenés aux questions soulevées par l'*Avertissement* et par la *Dédicace* de la Traduction. Weulersse dans son grand ouvrage sur *le Mouvement physiocratique en France*, cite à ce propos une lettre du Marquis de Mirabeau (8 novembre 1762) à M. Frey : « qu'on nous enrichisse d'exemples, qu'on nous ramène du moins au vrai par des tableaux instructifs et riants. Ne sachant trop où les prendre, j'excitai à la traduction des Saisons de Thomson » [4]. Et Weulersse, s'appuyant sur ce passage, ajoute : « En 1762 Mirabeau s'intéresse personnellement à la traduction des Saisons de Thomson » [5]. Or, c'est bien avant 1762 que Mirabeau

1. Voir J. J. Duffo, *Le Franc marquis de Pompignan*, Paris, 1914 ; Chap. xi, pp. 344-46.
2. Marmontel, *Mémoires*, t. II, Livre VII, p. 208.
3. *Œuvres* de Monsieur le Marquis de Pompignan, Paris, chez Nyon, 1784 ; t. II, p. 97.
4. Cité par Weulersse, *Le mouvement physiocratique en France*, Paris, 1910 ; t. II, p. 153.
5. *Ibid.*, p. 153.

s'est intéressé à cette traduction, puisque au nombre des inédits du Marquis que l'on peut consulter aux Archives Nationales se trouve le brouillon de l'*Avertissement au Lecteur*, sous une forme assez analogue à la version définitive publiée en 1759 [1].

Que le brouillon de la *Dédicace* et de l'*Avertissement* se trouve dans les papiers du Marquis de Mirabeau n'a rien en soi d'étonnant. Il était de bon ton de soumettre au personnage dont on invoquait le patronage le manuscrit de la Dédicace. Il est plus surprenant que ce brouillon soit de la main de Mirabeau, et qu'il ait été revu par Quesnay [2]. Plus étonnant aussi que le Discours à l'Ami des Hommes (M. 784, nº 292) soit rédigé au féminin, puis soigneusement raturé et ramené au masculin, tandis que l'*Avertissement* (M. 784, nº 291) est tout entier au masculin, et sans ratures, ce qui semble indiquer une version postérieure. Dans le manuscrit des Archives Nationales, le Discours à l'Ami des Hommes s'ouvre par un passage qui a disparu dans la version définitive :

A qui pouvais-je adresser un ouvrage rempli d'images de la campagne et de détails d'agriculture, si ce n'est à celui qui en est le protecteur ; vous en avez montré, Monsieur, l'utilité, en citoyen zélé, dont l'âme est aussi belle que le génie est vaste et profond ; j'en vais faire voir les agréments dans la traduction d'un des plus délicieux poèmes qui aient encore paru, si j'en juge par l'abondance et la force prodigieuse de l'imagination qui l'on dictée.

C'est la jeunesse d'un des premiers poètes du monde, il faudrait être lui pour le bien traduire, et je mesure sur ce tarif [suit ici une note d'une autre main : « je changerais ce mot et peut-être ce membre de phrase pour y substituer la même chose en termes différents » note elle-même suivie de la phrase, d'une écriture différente : « c'est ainsi que j'établis le point fixe de la distance »] la distance qui doit naturellement se trouver entre l'original et la traduction. Il m'a fait le plaisir le plus sensible, j'ai toujours vu que cet effet là se communique, et j'ai espéré le rendre à mes lecteurs.

Je puis attendre dans la foule l'événement de ma hardiesse sans crainte d'être devinée ; cet avantage, Monsieur, dont votre modestie faisait tant de cas, vous a été refusé dans l'admirable ouvrage que vous avez donné au public ; l'étendue de votre esprit, le solidité de votre jugement, la justesse et la profondeur de vos vues s'y sont peints avec des couleurs si frappantes qu'il ne vous a pas été possible de vous dérober aux éloges que vous méritez. Ne dédaignez pas mon faible hommage, s'il n'ajoute rien à votre gloire, du moins il n'ôte rien à celle que vous vous êtes acquise ; l'ami des hommes qui honore les petits ne méprisera pas les fruits de l'étude d'une femme, l'initulité de travailler en meuble dans ce siècle où chaque mode ne dure que quelques années, m'a fait prendre le parti d'essayer si la traduction d'un excellent ouvrage durerait davantage ; quoiqu'il en arrive, je ne regretterai pas mon temps.

Un double inconvénient me fait craindre pour le succès de mon ouvrage, d'une part le mot italien qui dit « traduttore traditore » m'a paru très vrai dans quelques traductions anglaises, et pour éviter cette ingratitude [ici,

1. *Avertissement* de la traduction des *Saisons* de Thomson (sous forme de discours à l'Ami des Hommes de Mirabeau revu par Quesnay). (A. N. 8 YK 6840).

2. Il ne semble pas que l'on puisse mettre en doute l'affirmation de Weulersse.

une note d'une main différente : « j'aimerais mieux trahison », et à la suite, d'une autre écriture encore : « ce n'est ni l'un ni l'autre, mais infidélité »] je me suis asservie de mon mieux à la lettre ; d'autre part, Thomson est si sublime...

Là, nous retrouvons un morceau qui est passé intégralement dans l'*Avertissement* (p. v), — à cette différence près que les accords de participes ou d'adjectifs au féminin sont sans exception corrigés pour établir un texte au masculin. Il est bien difficile d'apporter une explication définitive à ces corrections. Si nous acceptons la lecture de M. Weulersse « Manuscrits de Mirabeau corrigés par Quesnay », il faudrait que les notes ainsi que le passage du féminin au masculin soient l'œuvre du médecin de la Pompadour. Il semble que l'hypothèse puisse être retenue, à la lumière d'un incident dont Marmontel fait mention dans ses *Mémoires* [1] :

Moi qui songeais à me faire de lui [Quesnay] un médiateur auprès de Madame de Pompadour, j'appliquais tout mon entendement à concevoir ces vérités qu'il me donnait pour évidentes [il s'agit des théories économiques des physiocrates] et je n'y voyais que du vague et de l'obscurité [...] Mais je l'écoutais avec une patiente docilité, et je lui laissais l'espérance de m'éclaircir enfin et de m'inculquer sa doctrine [...] j'eus même une occasion de le flatter par cet endroit sensible, et ce fut lui qui me l'offrit. Un Irlandais appelé Patulo, ayant fait un livre où il développait les avantages de l'agriculture anglaise sur la nôtre, avait obtenu, par Quesnay, de Madame de Pompadour que ce livre lui fut dédié, mais il avait mal fait son épitre dédicatoire. Madame de Pompadour, après l'avoir lue, lui dit de s'adresser à moi, et de me prier de sa part de la retoucher avec soin. Je trouvai plus facile de lui en faire une autre, et en y parlant des cultivateurs j'attachais à leur condition un intérêt assez sensible pour que Madame de Pompadour, à la lecture de cette épître, eut les larmes aux yeux.

L'ouvrage de Patulo, écrit en 1757 et peut-être même pour la plus grande partie en 1756, ne parut qu'en 1758 [2]. La collaboration du Marquis de Mirabeau et de Quesnay était toute récente. Le 27 ou 28 juillet 1757 [3], eut lieu la première entrevue, à Versailles ; Quesnay, ne pouvant quitter son poste de médecin de la Pompadour, avait prié Mirabeau de venir le voir dans son entresol. Elle se développa rapidement. L'introduction aux *Mémoires sur les Etats Provinciaux* est marquée par l'influence du docteur (1758). Mirabeau en fera l'aveu : « J'étais déjà dans les mains du docteur quand j'ai écrit cette introduction ». — Or, la traduction de M^me^ Bontemps paraissant l'année suivante, elle s'inscrit dans le cadre de cette campagne de prosélytisme que les deux hommes lanceront pour propager leurs idées. — Que leur choix se soit porté

1. *Mémoires d'un Père pour servir à l'instruction de ses enfants.* Paris, 1804 (An XIII) (t. II), Livre V, page 30.
2. Weulersse, *Mouv. phys. en France*, t. I, p. 52.
3. *Ibid.*, t. I, pp. 55-56.

sur l'Angleterre n'a rien de surprenant : l'agromanie a été un des multiples aspects de l'anglomanie [1]. En laissant planer le doute sur l'identité du traducteur, en supprimant dans l'*Avertissement* le long passage que nous venons de citer [2], on donnait l'impression que le Marquis de Mirabeau pouvait être l'auteur de cette traduction, ou plutôt l'un de ses intimes, Le Franc de Pompignan peut-être.

Il paraît remarquable, en effet, que le seul journal du temps à relever l'importance de la *Dédicace* et de l'*Avertissement* ait été le *Mercure*. Nous avons dit que, depuis 1758, le privilège du *Mercure* avait été accordé à Marmontel, grâce, semble-t-il, à la puissante influence de Quesnay auprès de la Pompadour. On peut raisonnablement penser que l'élogieuse appréciation de la traduction des *Saisons* est l'œuvre de Marmontel lui-même. Quelques mois auparavant, il écrivait (*Mercure*, août 1758) :

> Dans la partie critique, l'homme estimable à qui je succède, sans oser prétendre à le remplacer, me laisse un exemple d'exactitude et de sagesse, de candeur et d'humilité que je me fais une loi de suivre [...] je me propose de parler aux gens de lettres le langage de la vérité, de la décence et de l'estime, et mon attention à relever les beautés de leurs ouvrages justifiera la liberté avec laquelle j'en observerai les défauts [3].

C'est donc naturellement à Marmontel qu'incombait la tâche de rendre compte de la traduction. Il était trop lié à Quesnay pour ne pas reconnaître la main du docteur en tout cela, et, malgré ses sympathies avouées pour les Encyclopédistes, il vint joindre ses louanges à celles du *Journal de Trévoux*, sans faire siennes les réserves de Grimm. Ainsi, la traduction s'inscrit dans un contexte polémique, et se verra jugée au début, non pas sur son mérite ou son contenu, mais sur ses intentions.

Le dessein de Mirabeau était clair. Sans doute voulait-il des ouvrages à la gloire de l'agriculture. Mais il s'était toujours montré hostile à la philosophie anti-religieuse. — Dans l'*Ami des Hommes*, il se pose en défenseur de la religion, et les expressions religieuses abondent dans l'ouvrage. Or, de Thomson, on ne connaissait avant Mme Bontemps que l'*Hymne au Créateur*, dans la traduction de l'Abbé Yart. — Certes, Voltaire avait bien signalé le génie de Thomson ; dans *une lettre en anglais adressée à Lord Lyttleton* il écrivait :

1. « La plupart des mémoires qui ont commencé à nous faire ouvrir les yeux dans nos intérêts les plus réels nous sont venus d'Angleterre ». *Journ. Econ.*, février 1762, p. 56.
2. Voir plus haut, p. 42.
3. *Mémoires d'un père*, t. 2, Livre VI, p. 88.
4. Citée par Voltaire.

You was beneficient to Mr. Thomson when he lived and you is to me, in favouring me with his works. I was acquainted with the author when I stayed in England. I discovered in him a great genius and a great simplicity. I liked in him the poet and the true philosopher, I mean the lover of mankind — I think that without a good stock of such philosophy a poet is just above a fiddler who amuses our ears and cannot go to our soul. I am not surprised your nation has done more justice to Mr. Thomson's seasons than to his dramatic performances ; there is one kind of poetry of which the judicious readers and the men of taste are the proper judges there is another that depends upon the vulgar...[1]

Pas un mot donc de l'aspect religieux de l'œuvre de Thomson qui, pour Voltaire, est l'ami des hommes (lover of mankind) et surtout le dramaturge. Sensible à la hiérarchie des genres, Voltaire n'accorde que peu d'attention à la poésie descriptive des *Saisons* ; et l'on peut dire que personne en France avant l'Abbé Yart ne s'était intéressé à Thomson. Or, c'est l'élément religieux, et celui-là seul, qui avait était retenu dans l'*Idée de la Poésie Anglaise*[2]. Peut-on faire le rapprochement avec la traduction de la *Prière universelle* de Pope par Le Franc de Pompignan, — *Prière*[3] qui déchaîna les sarcasmes des Encyclopédistes ?[4] La lecture de l'hymne a-t-elle amené Le Franc à celle de l'ouvrage tout entier, et faut-il voir dans l'hommage discret de M^me^ Bontemps à l'auteur des poésies sacrées, la reconnaissance d'une dette, l'aveu que Le Franc aurait été avec Mirabeau l'instigateur de la traduction ? Conjectures sans doute, mais qui mettent en lumière autant l'aspect religieux des *Saisons* que leur aspect proprement agronomique. Il est d'ailleurs révélateur que le *Journal de Trévoux*, cité plus haut, ait soigneusement rendu compte de la valeur religieuse des *Saisons* de Thomson.

Ainsi, en 1757, devant le succès remporté par *L'Ami des Hommes*, le Marquis de Mirabeau et ses amis entreprennent de gagner l'opinion française aux idées physiocratiques. Peut-être sur le conseil de Le Franc de Pompignan, la mystérieuse M^me^ Bontemps[5] s'attache à rendre avec exactitude les *Saisons* de Thomson[6].

1. Citée par A. Ballantyne : *Voltaire's Visit to England*. Londres, 1893.
2. Publiée à Londres, en 1738.
3. Cf. J. J. Duffo, *op. cit.*, p. 115.
4. Voltaire écrira en 1760 : « Quand on a traduit et outré même la prière du déisme composée par Pope quand on a été privé 6 mois de sa charge en province pour avoir traduit et envenimé cette formule du déisme... » « *Les Quand. Notes Utiles sur un Discours Prononcé devant l'Académie Française le 10 mars 1760* ».
5. Le *Nécrologe des hommes célèbres de France*, par une Société de gens de lettres, 1771, seule source d'information sur M^me^ Bontemps dont nous disposions, est remarquablement discret. L'éloge de la traductrice est un exercice de rhétorique qui n'apporte aucun renseignement d'ordre biographique ; inspiré probablement par le fils de la défunte, libraire à Paris, il est empreint de plus de respect que d'objectivité.
6. Il semblerait que M^me^ Bontemps ait été, au moins à l'époque où paraît la traduction,

Cependant, Mirabeau et Quesnay lui demandent de ne pas révéler son identité, sans doute pour laisser croire au public que l'ouvrage est dû à un des intimes du Marquis, à Le Franc lui-même. Ainsi s'expliquerait le passage du féminin au masculin, et le fait qu'en mars 1760, Marmontel parle d'un traducteur, tout en attirant l'attention sur la *Dédicace* où il avait reconnu la main de son protecteur, Quesnay. Six mois plus tard, en septembre 1760, Grimm révèle le nom de la traductrice. La consigne du silence était donc levée. Dans l'intervalle, il est vrai, Le Franc, installé à l'Académie, avait prononcé le trop célèbre discours qui devait lui coûter la popularité. Les nobles patronages qui avaient assuré le lancement de l'ouvrage allaient-ils en compromettre le succès ? Nullement, car les éditeurs, qui se trouvaient être ceux du Marquis de Pompignan et du Marquis de Mirabeau, n'avaient rien négligé. La première édition était destinée au bibliophile autant qu'à l'amateur de poèmes. Les gravures, comme le soulignait vertueusement le *Journal de Trévoux*, en sont fort jolies. L'ouvrage de M^me^ Bontemps pourra continuer sa brillante carrière, délaissé de ceux qui s'intéressèrent si fort à ses débuts et à qui il devait le jour. Les Encyclopédistes eux-mêmes, qui l'avaient accueilli avec froideur, oublieront leur mépris, et l'un des leurs, Saint-Lambert, pourra s'en inspirer largement dans son propre poème des *Saisons*, publié quatre ans plus tard, et avouer, sans rougir, sa dette. Il est intéressant toutefois de noter que c'est plus à une querelle d'écoles philosophiques qu'à l'évolution du goût littéraire, que nous sommes redevables d'un petit livre dont l'influence en France fut considérable.

Yves Châlon.

liée au cercle des intimes de Mirabeau. Elle écrit, en effet, dans la *Dédicace*, à propos de l'ouvrage du Marquis : « Ce livre patriotique plaît surtout par un endroit : l'écrivain n'y dérobe l'homme nulle part, et il paraît avoir été composé plus encore devant la conscience de l'auteur que devant les yeux du public. Vos amis y trouvent, si je peux m'exprimer ainsi jusqu'à la manière de votre esprit ; et ce sceau même qui vous est propre est un nouveau charme à leurs yeux. »

CONDORCET ET PAINE

Leurs rapports intellectuels.

Si Condorcet a pu établir un parallèle entre Franklin et Voltaire parce qu'ils symbolisaient à ses yeux l'esprit des « lumières », on peut de même en tracer un entre Condorcet et Thomas Paine, dans la mesure où ils symbolisaient l'esprit de la Révolution. Tous deux jouèrent un rôle actif dans la révolution de leur propre pays, mais si étendu et si important que ce rôle ait été, il n'en reste pas moins qu'ils exercèrent une influence plus profonde par leurs pensées et par leurs écrits que par leur activité législative ou administrative. De plus, la valeur des services qu'ils avaient rendus fut méconnue, et leurs compatriotes ne leur accordèrent pas de leur vivant l'estime qu'ils méritaient ; tous deux moururent complètement ignorés et abandonnés par leurs peuples. Chacun d'eux s'intéressa à la révolution du pays de l'autre et tous deux écrivirent sur les problèmes de l'autre nation. Paine devint citoyen d'honneur de la France, et Condorcet, citoyen de New-York et de New-Haven. Tous deux professaient des opinions religieuses contraires à l'orthodoxie et tous deux cultivaient la science aussi bien que les belles lettres.

Cependant si, comme symboles, ils se ressemblent fortement, on trouve très peu de points communs dans leur vie personnelle. Paine était un homme du peuple — fils de corsetier — et il vécut toute sa vie très près du peuple. Condorcet était un aristocrate — il avait le titre de comte — et il vécut toujours dans un milieu riche et cultivé. Mais ces différences de classe sociale sont de peu d'importance comparées aux idées communes et à la sympathie qui rapprochaient les deux hommes. L'important est qu'ils devinrent amis et collaborateurs, unis dans leur effort pour guider l'esprit de la Révolution française.

Or, il y a deux façons de mettre en rapport les idées de deux

hommes de lettres appartenant à des milieux différents. On peut d'abord faire remarquer les analogies qui existent dans leur vie ou dans leurs œuvres, même en l'absence de tout contact direct, de toute influence mutuelle : c'est ainsi, par exemple, qu'on soulignerait certaines ressemblances superficielles entre Rousseau et Franklin. L'autre méthode tendrait à rechercher quels furent les rapports directs entre deux hommes de lettres — soit dans leur vie pratique, soit dans leur vie intellectuelle ; et si ces rapports éventuels influèrent de quelque manière sur certaines de leurs idées, ou de leurs actions.

Quant à Paine et Condorcet, la première méthode n'a qu'une valeur très limitée, et l'on s'en aperçoit facilement en lisant telle page de l'excellente étude que Franck Alengry consacra jadis à Condorcet [1]. La seconde est, à mon avis, plus efficace pour aider à l'interprétation de leurs œuvres littéraires, et c'est elle que j'utiliserai dans cet article.

Sur les rapports effectifs entre les deux hommes on a jusqu'à présent fourni peu de détails. Même les faits bibliographiques ayant trait à leur collaboration littéraire ne sont pas présentés avec précision dans les éditions de Paine [2]. Mon but principal est d'établir la vérité bibliographique à propos de deux des écrits de Paine publiés avec l'aide de Condorcet. L'un de ces écrits est une lettre à l'abbé Sieyès, et l'autre, une réponse à quatre questions concernant la base constitutionnelle de gouvernement. Je

1. *Condorcet guide de la Révolution Française*, Paris, 1904, p. 199. Ces affinités sont toutefois un peu forcées. Le féminisme chez Paine était beaucoup plus faible que chez Condorcet. Tous les deux étaient anti-cléricaux, mais leurs idées religieuses étaient plutôt divergentes que semblables : Condorcet était complètement sceptique en philosophie, ne reconnaissant au monde que la matière ; Paine était déiste profond, reconnaissant l'existence d'un dieu créateur. On ne trouve pas chez Condorcet la foi de déiste qui se déploie dans le *Siècle de la raison*, et on ne trouve pas chez Paine la foi en une force de progrès et dans la perfectibilité de l'homme portée jusqu'au mysticisme, foi qui domine dans l'*Esquisse*. Paine croyait à la perfectibilité, mais non pas jusqu'au fanatisme, concernant l'avenir de la science et de l'humanité. D'autre part, même en constatant l'existence de certaines affinités politiques, il est difficile — sinon impossible — de saisir une influence nette de Condorcet sur Paine, ou vice-versa. Comme dit Alengry, Condorcet fut « amorcé » et pris par les théories constitutionnelles américaines *avant son amitié avec Paine* » (p. 200). Tout ce qu'on peut prétendre est « que l'amitié de Paine ne fit qu'accentuer et accélérer l'évolution déjà commencée de Condorcet vers la philosophie politique » ; ou, quant à Paine, que l'amitié de Condorcet ne fit qu'accentuer un certain penchant d'idéologue et une espérance, plutôt qu'une foi, dans la perfectibilité. — Cf. encore pp. 222-223.

2. Il n'y a que deux éditions plus ou moins valables des œuvres de Paine : Moncure D. Conway ed., *The Writings of Thomas Paine*, 4 vol., New-York, 1894-1896 ; Philip S. Foner ed., *The Complete Writings of Thomas Paine*, 2 vol, New-York, 1945. L'édition de Foner contient des textes découverts depuis l'édition de Conway, mais elle est pleine d'erreurs. En préparant une biographie de Paine, j'ai trouvé beaucoup d'autres écrits qui ne sont pas dans l'édition de Foner. Le seul écrivain, éditeur ou biographe, qui jusqu'à présent ait fait un travail valable sur le séjour de Paine en France est Conway. Foner répète sur ce sujet, les indications de Conway.

me propose de démontrer que la lettre fut d'abord imprimée dans *Le Républicain*, organe de Condorcet, et que les quatre questions ne furent pas posées par Condorcet, comme le prétendent tous les commentateurs des œuvres de Paine.

On peut se demander comment ces points bibliographiques — apparemment insignifiants, ou tout au moins peu importants — peuvent éclairer de façon valable les rapports intellectuels des deux hommes. Or, nous verrons que, non seulement ces deux points mineurs apportent de nouveaux renseignements sur la collaboration de Condorcet avec Paine, mais qu'ils établissent, de plus, une interprétation des deux écrits différente de celle communément admise jusqu'à présent.

On dit que Paine fit la connaissance de Condorcet au cours de son deuxième voyage en France en 1787, mais il n'existe aucun document qui puisse confirmer cette supposition. En fait, les lettres de Paine permettent d'en douter. Elles sont pleines d'allusions à Morellet, à Le Roy, à La Rochefoucauld, à Chastellux, et surtout au Marquis de Lafayette, que Paine considérait comme son ami le plus cher ; mais le nom de Condorcet n'y paraît pas. Il est certain, cependant, que Paine vit Condorcet lorsqu'il visita de nouveau Paris au cours de l'hiver 1789-1790. A son retour à Londres, il envoya ses compliments à Condorcet ainsi qu'à d'autres connaissances françaises [1].

La première collaboration politique des deux philosophes eut lieu au printemps 1791, lorsque Paine proclama son « Manifeste Républicain » et écrivit pour le journal *Le Républicain*. Les titres de ces deux écrits reflètent leur commun propos, celui de montrer les principes du républicanisme au peuple français. Paine appartenait à une petite société, nommée Société Républicaine, et qui n'était composée que de cinq personnes, parmi lesquelles on trouvait deux membres de la Convention en 1793 : l'un était Condorcet, l'autre était Paine. Achille Du Chastelet signait les communiqués de la Société en tant que Président. On ignore les noms des deux autres membres, mais il se pourrait que ce fussent Brissot, Bonneville ou Lanthenas. Selon Paine, « this society opposed the restoration of Louis, not so much on account of his personal offenses, as in order to overthrow the monarchy, and to erect on its ruins the republican system and an equal representation » [2]. Pour atteindre ce but, explique Paine —

1. Foner ed., *Writings*, II, 1302.
2. *Ibid.*, II, p. 552.

I traced out in the English language certain propositions, which were translated with some trifling alterations, and signed by Achille Duchâtelet, now Lieutenant-General in the army of the French Republic, and at that time one of the five members which composed our little party : the law requiring the signature of a citizen at the bottom of each printed paper.

Les rapports de Condorcet avec Paine et Du Chastelet à cette époque sont soulignés par Etienne Dumont. Du Chastelet, nous dit Dumont, « avait servi en Amérique et s'y était pénétré des sentiments républicains ; dès que la révolution de France avait éclaté, il avait embrassé le parti populaire, mais cette disposition s'était bien fortifiée par ses liaisons avec Condorcet » [1]. Vers le 1er juillet 1791, date de ce manifeste téméraire, « le fameux Paine était alors à Paris, fort lié dans la maison de Condorcet. Il croyait avoir fait la révolution d'Amérique, et il se crut appelé à en faire une autre en France » [2]. Selon Etienne Dumont, Paine avait fortement influencé aussi bien Condorcet que sa femme :

On a dit que Madame Condorcet avait essuyé quelques mépris de la Reine, et que son zèle républicain était une vengeance de femme. Je n'en crois rien. Un caractère sérieux, un esprit qui aimait à se nourrir de méditations philosophiques, des lectures républicaines, une passion pour les écrits de Rousseau, avaient enflammé sa tête ; son mari avait un enthousiasme de réflexion, elle en avait un de sentiment ; tous deux étaient fortement persuadés que la liberté en France ne pouvait pas se soutenir à côté du trône. Payne leur avait donné les idées les plus fausses sur l'Angleterre ; je les combattis souvent ; mais en vain. L'Amérique leur paraissait le modèle d'un bon gouvernement, et il leur parut aisé de transporter en France le système de fédéralisme [3].

Il n'y a aucune raison de mettre en doute ce jugement, mais la façon dont ce même auteur présente les circonstances d'affichage du manifeste laisse place au doute, à cause de la grande importance qu'il donne à Dumont même. Je le cite cependant, comme une preuve témoignant de ce que Paine fut le premier à proposer une république pour la France et aussi parce qu'il permet de se rendre compte combien Paine et Du Chastelet étaient hardis dans leurs projets :

Du Châtelet était déterminé à l'adopter, à mettre son nom à ce placard, à l'afficher dans tout Paris, et à en courir toutes les conséquences. Il venait me demander de le traduire, et d'y ajouter quelques développements nécessaires. Je commençai à discuter avec lui cette proposition étrange, je lui montrai les inconvénients de lever un étendard républicain sans le concours de l'Assemblée Nationale. On ne savait rien encore ; on était dans l'obscurité sur les moyens du Roi, sur ses alliances, sur l'armée, sur la disposition des provinces. Je lui demandai s'il avait consulté avec quelques-uns des chefs, s'il avait vu Sieyès, La Fayette, et en un mot les meneurs. Point : il agissait seul, c'étaient Payne et lui, c'étaient un Américain et un jeune étourdi de

1. Etienne Dumont, *Souvenirs sur Mirabeau*, p. par J. Benetruy, Paris, 1951, p. 145.
2. *Ibid.*, p. 145.
3. *Ibid.*, p. 179.

la noblesse française qui se mettaient en avant pour changer la face de la France. Je refusai absolument de traduire son affiche [...] L'affiche républicaine, signée de Du Châtelet, couvrit le lendemain les murs de Paris et fut d'abord dénoncée à l'Assemblée Nationale. L'idée d'une République ne s'était offerte directement à personne, et ce premier signal jeta l'effroi dans le côté droit et parmi les modérés du côté gauche [1].

Dumont a pu dire sans exagération que « c'étaient un Américain et un jeune étourdi de la noblesse française qui se mettaient en avant pour changer la face de la France ».

Le jour suivant, le 2 juillet, le manifeste de Paine fut reproduit dans le journal de Brissot, *le Patriote françois*, ce qui porte à croire que Brissot était peut-être l'un des cinq membres de la Société Républicaine. Le même jour, parut le premier numéro du journal de la Société, *le Républicain ou le défenseur du gouvernement représentatif : par une société de républicains*. Après le prospectus, intitulé « Avis aux François », le premier article était signé Thomas Paine [2]. Dans la première partie de cet écrit Paine fait un exposé des principes républicains du journal et il combat la notion, trouvée dans Montesquieu, que « le système républicain n'est adopté [*sic*] qu'aux petits pays » [3]. Six ans plus tard, Paine s'aperçut que Montesquieu lui-même n'avait pas cru cette doctrine absurde, car ses préférences allaient au gouvernement républicain, mais « he had always the Bastille before his eyes when he was speaking of republics, and therefore *pretended* not to write for France » [4]. Plus importante encore est l'affirmation de Paine attribuant à Condorcet la même circonspection :

But it was caution only, for no sooner had he the opportunity of speaking fully out than he did it. When I say this of Condorcet, I know it as a fact. In a paper published in Paris, July, 1791, entitled, " The Republican or the Defender of Representative Government ", is a piece signed Thomas Paine. That piece was concerted between Condorcet and myself. I wrote the original in English, and Condorcet translated it. The object of it was to expose the absurdity and falsehood of the above mentioned dogma [5].

Dans la deuxième partie de son article du *Républicain*, Paine présente ses arguments contre la succession héréditaire. Il est un

1. *Ibid.*, p. 175.

2. Le manifeste de Paine et de Du Chastelet fut attaqué à l'Assemblée par Chabroud et Chapelier. Du Chastelet répondit par une autre lettre, dans *le Patriote françois* du 4 juillet, qui fut réimprimée dans *le Républicain* du 10 juillet. Il est bien possible que cette lettre, comme la précédente, soit de la plume de Paine. Cette lettre est très importante parce qu'elle rattache les idées de Du Chastelet à celles de Rousseau, de Franklin et de Price. Du Chastelet ajouta, dans *le Républicain*, quelques réponses aux injures personnelles, qui ne figurent pas dans *le Patriote françois*. Il signe Du Chastellet.

3. Dans l'éd. Foner cette lettre est décrite comme adressée « To Messieurs Condorcet, Nicolas de Bonneville and Lanthenas » (II, 1315). En réalité, elle fut adressée « Aux Auteurs du Républicain ». Comme je l'ai déjà dit, à part Condorcet, Du Chastelet et Paine lui-même, on ne peut savoir de façon certaine quels étaient les auteurs du *Républicain*.

4. Foner ed., *Writings*, II, 598-599.

5. *Idem*.

peu vague en ce qui concerne ses buts, mais, trouvant la Révolution Française trop timide sur ce point, il suggère qu'il est encore temps d'y porter remède, puisque la constitution (dont l'abbé Sieyès assurait à ce moment la préparation), n'était pas encore terminée :

> Lorsqu'on aura rendu la constitution françoise conforme à la déclaration des droits, l'on pourra, avec raison, appeler la France *un empire civique* ; car son gouvernement sera l'empire des lois, fondé sur les grands principes républicains de la représentation élective et des droits de l'homme : mais la monarchie et la succession héréditaire sont incompatibles avec les bases de la constitution.

En fait, c'est une allusion directe à l'insuffisance de la Constitution de Sieyès.

Il nous faut maintenant parler de l'abbé Sieyès, à qui Paine adressa la lettre que Condorcet publia dans *le Républicain*. En un sens, on peut dire que Sieyès fut le théoricien de la Révolution française et le défenseur du Tiers État. S'étant acquis une renommée étendue par son ouvrage publié en 1789, *Qu'est-ce que le tiers état* ?, il fut élu aux États-Généraux et, plus tard, à la Convention, où il essaya de donner une forme pratique à ses théories constitutionnelles. Après la Constitution de l'an VIII, qui n'était pas du tout à son gré, il devint l'un des trois consuls. Sieyès, Condorcet et Paine furent tous trois « faiseurs de Constitutions », mais Sieyès fut le plus pratique et le plus réaliste des trois. Bien qu'il puisse sembler que nous oublions Condorcet pour le moment, nous verrons que la lettre de Paine dans *le Républicain* concerne également Paine, Sieyès et Condorcet.

Le 6 juillet 1791, Sieyès écrivit au *Moniteur* une lettre dans laquelle il défendait sa préférence pour la monarchie et contre une république. Paine répondit alors à Sieyès dans *le Républicain*, le 16 juillet, — et le jour même, sa réponse fut aussi imprimée dans *le Moniteur*, où elle fut suivie d'une deuxième lettre de Sieyès expliquant de façon précise les raisons pour lesquelles il préférait la monarchie. Le texte de la lettre (datée du 8 juillet) est identique dans *le Républicain* et dans *le Moniteur*, à part quelques variations mineures et une différence sur le jour de la semaine. Dans *le Républicain*, Paine dit qu'il a lu la lettre de Sieyès « dans *le Moniteur* de mardi dernier ». Dans *le Moniteur*, le mardi devient « mercredi dernier », qui est en fait le vrai jour [1].

1. La version anglaise imprimée dans les œuvres de Paine (Foner, II, 519-520) commet une erreur à la première phrase. Dans *le Républicain*, Paine avait écrit : « Au moment de mon départ *pour* l'Angleterre... » On a traduit : « At the moment of my departure *from* England... » Ce qui est faux, car Paine partit en effet pour Londres le jour même de la date de sa lettre, le 8 juillet. Il semble aussi que la version anglaise imprimée dans les éditions

Pourquoi importe-t-il que la lettre ait été imprimée dans *le Républicain* ? D'abord, Paine n'était plus en France. Il était parti pour l'Angleterre le 8 juillet. Condorcet était donc responsable de la publication de sa lettre dans *le Républicain* [1]. Il semble aussi que Condorcet s'était concerté avec Sieyès pour que la lettre fût imprimée le même jour dans *le Républicain* et dans *le Moniteur*. S'il est permis d'envisager cette éventualité, c'est que l'opposition entre Paine et Sieyès n'est que superficielle, et l'on prétend même que Siéyès n'avait pas voulu avoir la victoire dans ce débat. On peut se demander pourquoi une seule publication, soit dans *le Républicain* soit dans *le Moniteur*, n'aurait pas suffi. C'est que *le Républicain* était peu connu, et que *le Moniteur*, le journal le plus important de l'époque, s'il pouvait suffire à la diffusion de la lettre, n'était pas, comme *le Républicain*, l'organe de Condorcet et de la Société des républicains.

Pour confirmer l'hypothèse que l'opposition entre Paine et Sieyès était superficielle, il suffit d'observer — que Sieyès couvrait Paine de compliments ; que les opinions de Sieyès ne sont pas au fond très éloignées de celles de Paine ; et que plusieurs témoins contemporains affirment que Sieyès avait arrangé l'affaire avec Paine et Condorcet.

Pour mieux apprécier les rapports amicaux de Sieyès avec Paine, il ne faut que retenir ce paragraphe de la lettre de Sieyès :

> M. Thomas Paine est un des hommes qui ont le plus contribué à établir la liberté en Amérique. Son ardent amour pour l'humanité, sa haine pour toute espèce de tyrannie, l'ont porté à prendre en Angleterre la défense de la révolution française contre l'amphigourique déclamation de M. Burke. Son ouvrage a été traduit dans notre langue sous le titre *des Droits de l'homme*. Il est universellement connu ; et quel est le patriote français qui n'a pas déjà, du fond de son âme, remercié cet étranger d'avoir fortifié notre cause de toute la puissance de sa raison et de sa réputation ! C'est avec un grand plaisir que je trouve l'occasion de lui offrir le tribut de ma reconnaissance et de ma profonde estime pour l'usage, vraiment philanthropique, qu'il sait faire d'un talent aussi distingué que le sien.

Dans le texte de sa lettre, d'ailleurs, Sieyès donne raison à l'affirmation de Paine selon laquelle le gouvernement doit être fondé

diverses des œuvres de Paine ait été fondée sur celle du *Républicain*, car elle renferme une note sur la récompense d'un député au congrès américain qui ne se trouve pas dans le *Moniteur*. La lettre aux auteurs du *Républicain* aussi bien que celle de l'abbé Sieyès furent publiées en anglais à Londres dans le *Morning Post*, d'où l'éditeur Buisson les traduisit pour son *Recueil des divers écrits de Thomas Paine... sur la politique et la législation*, (Paris, 1793), pp. 164-175. Dans cette version la lettre à Sieyès commence ainsi : « Au moment de partir pour l'Angleterre, je viens de lire dans *le Moniteur* de jeudi dernier... »

1. Le fait que Paine ait quitté la France le 8 juillet montre qu'il n'était l'un des éditeurs du *Républicain* que dans un sens très limité. Le premier numéro du *Républicain* est sans date, mais il parut probablement le 2 ou le 3 juillet. Les trois autres numéros sont datés des 10, 16 et 23 ; ils sont donc tous postérieurs au départ de Paine.

sur les principes de la Déclaration des Droits. Il consent aussi à remplacer le souverain héréditaire par un monarque élu. « Dans mon dessein d'avancer toujours vers le maximum de liberté sociale, » explique-t-il, « j'ai dû passer la république, la laisser loin derrière, et parvenir enfin à la véritable monarchie. » Il voulait enfin poser la question en ces termes : « Dans une bonne république, vaut-il mieux que le gouvernement soit poly-archique que monarchique ? »

M. Paul Bastid, dans une importante étude, accepte telle quelle la polémique entre Paine et Sieyès [1]. Du coup, il a quelque difficulté à concilier le monarchisme de Sieyès en 1791 et son républicanisme ultérieur. Il affirme, par exemple, que « Sieyès s'était défendu de tourner au républicanisme — par prudence politique sans doute, mais aussi par défaut de passion réelle. » Il souligne même que la définition de la Monarchie par Sieyès « ne correspond pas exactement aux notions courantes ». De même, la polémique de Sieyès en faveur de la monarchie se serait engagée « dans des conditions assez spéciales ». Bref, Sieyès et Paine avaient chacun leurs définitions propres, et ils « éliminaient de leurs plaidoyers respectifs toute une série de régimes dont ils se refusaient à prendre la défense ». Enfin, on arrive à la conclusion de Sieyès que l'hérédité n'est qu'un « caractère accidentel, artificiel et même vicieux de la Monarchie ». L'analyse de cet érudit ne nie certainement pas la possibilité d'une collaboration entre Paine et Sieyès.

Cependant, la raison la plus valable de croire que Sieyès et Paine, ou Sieyès et Condorcet, étaient de connivence pour publier ces lettres, est le témoignage de leurs contemporains. L'abbé Morellet, par exemple, sans affirmer directement que Sieyès s'était concerté avec Paine et Condorcet pour écrire sa lettre, dit que beaucoup de gens l'avaient cru, et il suggère que Sieyès avait déguisé ses véritables opinions [2] :

> Emmanuel Sieyès, moins fougueux, [que Mirabeau] plus adroit, non moins dangereux, fut le principal auteur de cette constitution de 91, qui perdit le roi. Cependant il avait dit et répété dans une lettre insérée au *Moniteur*, le 6 juillet 1791 : *Je préfère la monarchie, parce qu'il m'est démontré qu'il y a plus de liberté pour le citoyen dans la monarchie que dans la république* ; et telle est encore la doctrine manifeste d'une note adressée par lui au républicain Thomas Paine, le 16 du même mois, et où je lis ces mots, dont la pensée est exprimée plusieurs fois : *J'ai dit que le gouvernement républicain me paraissait insuffisant pour la liberté.* On a prétendu que ce langage était celui d'une comédie, dont Sieyès, Thomas Paine et Condorcet, dans un entretien confidentiel, s'étaient distribué les rôles pour préparer les esprits à la république : Sieyès devait l'attaquer ; les deux autres devaient la défendre, et il était

1. *Sieyès et sa pensée*, Paris, 1939, pp. 437-440.
2. *Mémoires inédits de l'abbé Morellet*, Paris, 1822, I, p. 410.

convenu que c'était à eux que resterait la victoire. Une chose, en effet, pouvait faire croire que Sieyès mentait alors à sa propre opinion, c'est la manière dont il a voté dans le jugement du roi... Arrive le tour de Sieyès. Il monte à la tribune, et voici ses mots : *la mort sans phrase.*

Lakanal a présenté la même théorie dans le *Journal des Patriotes de 1789*, mais il donne des détails plus précis, et il constate sans équivoque que Condorcet lui a avoué que tout avait été arrangé d'avance. Cette lettre est la preuve la plus importante qui témoigne d'une collaboration entre Condorcet et Paine. Puisqu'elle a été jusqu'à présent ignorée, je l'imprime ici *in extenso* [1] :

Je viens de lire dans le journal des Patriotes de 89 un article daté de Lyon, et dans lequel on parle des lettres que Sieyès écrivait en juillet 91, pour la défense de la royauté.

Je ne prétends accuser ni défendre personne, je veux seulement publier un fait inconnu sans doute aux dénonciateurs.

Au commencement de la session de la convention nationale, je me suis trouvé au comité d'instruction publique avec le célèbre et malheureux Condorcet ; je m'entretenois souvent avec lui avant l'ouverture des séances ; il parloit volontiers des hommes qui, dans tous les siècles, ont servi la cause des peuples contre les rois. La conversation tomba un jour sur la vie politique de Sieyès, je parlai des lettres qu'on lui oppose aujourd'hui ; Condorcet sourit et se tut : je le pressai. Depuis long-temps, me dit-il, nous nous occupions, Sieyès, Thomas Payne et moi, des moyens de préparer le peuple français à recevoir la République, que les affidés de la cour lui présentaient comme le plus grand des fléaux qu'il eût à craindre. Pour attaquer le trône avec succès, il falloit le faire avec mesure. Il fut convenu que Sieyès aborderoit le premier la question de la royauté, et prendroit sa défense ; nous nous chargeâmes de répondre, Thomas Paine et moi.

Ne trouve-t-on pas des preuves de ce que me disoit Condorcet, dans la première lettre de Thomas Paine à Sieyès ? Qu'il me soit permis d'en extraire quelques passages.

« De quelque manière que j'écrive sur le sujet *que vous avez proposé de discuter*, j'espère que vous ne doutez pas de la haute estime que j'ai conçue pour vous. »

« La déclaration des droits en France et celle de l'Amérique se ressemblent par les principes et presque par les expressions, *et voilà le républicanisme que je veux défendre.* »

Or, ne sait-on pas que Sieyès a été, dans l'assemblée constituante, le plus ardent promoteur de la déclaration des droits ?

« Je vois avec plaisir que nous sommes déjà d'accord sur un point, c'est-à-dire sur l'*extrême danger* d'une liste civile de trente millions. »

Je doute fort que les rois eussent avoué pour leur avocat l'écrivain qui trouve un *extrême danger* à leur accorder une liste civile de quelques millions.

Depuis long-temps j'ai appris à estimer Sieyès, et j'ai reçu, je l'avoue franchement, des marques touchantes de son amitié ; cependant il ne lira ma lettre que dans les journaux ; aucune considération humaine ne sauroit me faire taire ma pensée, ni me forcer à dire ce que je ne pense pas.

La démarche que je fais m'attirera peut-être et les reproches douloureux de l'amitié et les honorables injures de royalisme ; je n'en regarderai pas moins Condorcet, Thomas Paine et Sieyès comme les premiers fondateurs de la République en France.

Salut et fraternité. LAKANAL.

1. 11 Ventôse An IV (1er mars 1796).

Or, dans l'*Historien*, quelqu'un s'avisa de rejeter la théorie de la collaboration et le témoignage de Lakanal [1]. Sieyès, écrivit-il, « n'est guère homme à se couvrir d'un masque, moins encore à l'adapter si bien, à dire qu'il a *longtemps réfléchi* à la doctrine qu'il lui faudrait abandonner. » Le même auteur, quelques jours plus tard, tournait la théorie en ridicule [2] :

> Il aurait, par ses lettres trompeuses, présenté un piège inévitable à ses concitoyens,... il les aurait excité à la rébellion contre la souveraineté du peuple... et suscité dans sa patrie la guerre civile et une ruine universelle ! Il aurait froidement préparé ces affreuses calamités, et l'on viendrait aujourd'hui nous dire que c'était pour renverser plus sûrement le trône, attendu que *Sieyès* croyait *Condorcet* meilleur écrivain que lui, et *Payne* plus grand philosophe ! Non, *Sieyès* n'a jamais eu, ni de l'un ni de l'autre une telle opinion ; non, *Sieyès* n'a pas été capable d'une dissimulation si niaise.

L'ironie est bonne, mais elle ne fournit aucune preuve valable contre la théorie de l'accord préalable Sieyès-Condorcet-Paine. Comme nous l'avons vu, les principes politiques des lettres de Sieyès et des lettres de Paine sont presque les mêmes, et comme l'a remarqué l'abbé Morellet, il est étonnant que Sieyès, s'il avait vraiment été un tel partisan de la monarchie en 1791, n'ait pas défendu ou le roi ou la monarchie en 1792-1793 et même plus tard.

On peut d'ailleurs ajouter que Sieyès et Paine étaient amis personnels. A l'époque où Paine était membre du comité de l'Assemblée pour rédiger une nouvelle Constitution, il dîna un jour chez Pétion, le maire de Paris, en compagnie de Condorcet et de Sieyès. On trouve des détails sur cette réception dans un récit d'un journaliste anglais, Sampson Perry, qui assistait aussi au dîner sur l'invitation de Paine [3].

En 1800, Paine entretenait encore des liens d'amitié avec Sieyès. Il en fait mention dans une lettre qu'il écrivit à Garat, le 7 nivose An IX [4]. On voit maintenant pourquoi il importe que la lettre de Paine ait été imprimée dans *le Républicain*. Ce fait, bien qu'il ne démontre pas la collaboration Sieyès-Paine-Condorcet, n'en appuie pas moins les paroles de Lakanal.

Fait étrange : parmi tous les critiques qui ont écrit sur Paine et Sieyès, il ne s'en trouve pas un seul qui ait fait remarquer que Paine avait consacré un chapitre de *The Rights of Man* à Sieyès (Part II, Chap. III). Qu'il soit vrai ou non que Sieyès ait délibérément donné la victoire à Paine, celui-ci ne s'en servit pas moins de

1. 14 Ventôse An IV (4 mars 1796).
2. 23 Ventôse An IV (13 mars 1796).
3. *Historical Sketch of the French Revolution*, London, 1796, I, pp. 10-11.
4. Manuscrit. Bibliothèque de la Thomas Paine Historical Society, New Rochelle, New-York.

sa lettre dans *The Rights of Man*, car il cite un passage où Sieyès admet de façon presque absolue toutes les accusations de Paine contre la monarchie :

" If it be asked ", says he, " what is my opinion with respect to hereditary right, I answer, without hesitation, that, in good theory, an hereditary transmission of any power or office, can never accord with the laws of a true representation. Hereditaryship is, in this sense, as much an attaint upon principle, as an outrage upon society. But let us ", continues he, " refer to the history of all elective monarchies and principalities : is there one in which the elective mode is not worse than the hereditary succession ? "

As to debating on which is the worse of the two, is admitting both to be bad ; and herein we are agreed. The preference which the Abbé has given is a condemnation of the thing he prefers. Such a mode of reasoning on such a subject is inadmissible, because it finally amounts to an accusation upon Providence, as if she had left to man no other choice with respect to government than between two evils, the best of which he admits to be " *an attaint upon principle, and an outrage upon society.* "

Après ce passage, Paine ne parle plus de Sieyès, bien que le reste du chapitre lui soit destiné. Dans ce qui suit, en effet, Paine est fidèle à la promesse qu'il avait donnée : discuter le problème du gouvernement monarchique.

Passons maintenant à l'autre texte de Paine. Il s'appelle *Réponse de Thomas Paine à quatre questions sur les pouvoirs législatif et exécutif*, et il parut dans *la Chronique du mois ou les Cahiers patriotiques*, en mai, juin et juillet 1792. Le journal précise aussi qu'il est « traduit sur le manuscrit par Condorcet ». L'éditeur et biographe de Paine, Moncure D. Conway, note que « les questions furent probablement proposées par Condorcet, qui les traduisit pour la *Chronique du mois* un an plus tard (mai, juin, juillet 1792) »[1]. Paine déclarant dans l'ouvrage l'avoir commencé avant la fuite et l'arrestation de Louis XVI, Conway en a donc déduit la date approximative de la *Réponse*. L'éditeur de la deuxième édition des œuvres de Paine, qui ne répète que ce que Conway a écrit sur l'activité de Paine en France, remarque : « The questions to which Paine replies were probably put to him by Condorcet, and related to the Constitution submitted by the French National Assembly. »[2]

On peut d'abord constater que les questions ne furent pas proposées par Condorcet — et que tout au contraire Condorcet, aussi bien que Paine, considérait la personne qui les avait posées comme un « officieux questionneur ».

A la date du 12 juillet 1791, on trouve dans le *Morning Chronicle*,

1. *Thomas Paine* (1737-1809) *et la Révolution dans les Deux Mondes*, Paris, 1900, p. 191.
2. Foner ed., *Writings*, II, p. 521.

le journal *Whig* d'Angleterre, le seul à défendre la Révolution française, cette annonce : « Mr. Paine has furnished an Answer to some Queries which were addressed to him from England on the new Constitution of France. It will be published in Paris in a few days. » Ce fait avait été rapporté par l'un des propriétaires du *Chronicle*, qui était à ce moment-là à Paris. Remarquons la date, 12 juillet 1791, c'est-à-dire un an avant la publication de la réponse de Paine dans la *Chronique du mois*. La *nouvelle Constitution* citée n'est pas celle qui avait occupé Paine et Condorcet, mais la Constitution antérieure, de Sieyès.

On trouve d'ailleurs dans *la Chronique du mois* une note au bas de la page, sans doute écrite par le traducteur (Condorcet) et qui explique nettement les sentiments de Paine et des éditeurs de la *Chronique* envers l'homme qui avait proposé les questions [1] :

> En lisant les quatre questions proposées à T. Paine, on y sent l'intention de solliciter et l'espérance d'obtenir une décision affirmative. Aussi l'officieux questionneur eut soin de faire entendre à l'austère républicain, que si, par hasard, son opinion étoit d'accord avec cette espérance, il pouvoit s'attendre à la reconnoissance que mériteroit un travail si utile à la liberté du genre humain. Mais T. Paine eut la maladresse de faire les réponses constamment négatives.

Aussi étrange que cela puisse sembler, cette note fut incorporée dans le texte de la version anglaise de l'écrit quand il fut publié dans les œuvres de Paine. On trouve donc le paragraphe suivant présenté comme s'il avait été écrit par Paine lui-même :

> It is obvious that the person who has laid these four propositions before Thomas Paine has done so with the expectation, or, at least, with the hope, that they may receive an affirmative reply. Indeed, this conclusion is easily gathered from the language he uses, which clearly implies that that austere Republican *must* give an affirmative reply if he is to hope for that grateful approval which is merited by every task that helps along the progress of human freedom [2].

On remarque deux omissions significatives : l'expression « l'officieux questionneur »; et une phrase entière : « Mais T. Paine eut la maladresse de faire les réponses constamment négatives. »

L'importance de ces faits est évidente. Si l'on pense que c'est Condorcet qui proposa les questions, il faut conclure, ou bien que Condorcet n'avait pas d'opinion sur le sujet, ou bien que ses opinions n'étaient pas les mêmes que celles de Paine. Or, nous savons maintenant, au contraire, que Paine et Condorcet avaient à peu près la même position à l'égard de ces questions. —

1. 1792. An IV, mais. p. 85.
2 Foner ed., *Writings*, II, p. 521.

La première concerne le système social du frein et contre-poids ; la deuxième concerne la soi-disant faiblesse du pouvoir exécutif dans une république ; la troisième concerne le corps législatif unique et la quatrième le système administratif.

Les réponses de Paine à ces questions sont bien modérées. Il se peut, en effet, que le Français, se fût montré plus enthousiaste s'il avait répondu à la place de Paine. Considérons, par exemple, son attitude vis-à-vis du corps législatif en une seule Chambre. On a toujours cru que Paine avait beaucoup influencé la Constitution de Pennsylvanie de 1776, qui avait institué une seule Chambre. On a cru, de même, que Paine avait ensuite persuadé Condorcet des avantages du système. Ainsi, John Adams, Président des États-Unis après Washington, écrivit, sur le Corps législatif unique établi par la Constitution de Pennsylvanie, que ce n'était pas Franklin, —

... but Timothy Matlack, James Cannon, Thomas Young and Thomas Paine, who were the authors of it. Mr. Turgot, the Duke de la Rochefoucauld, Mr. Condorcet, and many others, became enamored with the Constitution of Mr. Franklin. And in my opinion, the two last owed their final and fatal catastrophe to this blind love [1].

James Cheetham, auteur d'une biographie de Paine débordante de critiques, cite Adams et ajoute :

Condorcet became an advocate of a single representative assembly. He was gratified. The convention was established, and it is to the uncontrouled fury and tyranny of the convention that his death is attributable. May not Paine's constitution of Pennsylvania have been the cause of the tyranny of Robespierre ? [2]

Si Adams et Cheetham avaient lu la réponse de Paine à la question concernant le corps législatif unique, ils n'auraient pu porter ces accusations. En effet, Paine reconnaît les désavantages d'un système à une seule chambre mais il reconnaît aussi les inconvénients d'un système à deux corps législatifs. Il proposa donc un compromis. Selon son projet une législature devait être divisée en deux parties égales. La première moitié des membres discuterait une question pendant que l'autre partie écouterait. Ensuite, les rôles seraient renversés. Quand chaque partie aurait écouté les arguments de l'autre, le débat serait clos et le sujet soumis à la décision de la législature entière. Nous savons aussi que Paine avait déclaré de façon absolue qu'il n'avait eu aucune correspondance avec les auteurs de la Constitution pennsylvanienne, « that he had no hand in forming any part of it, nor knew anything of

1. *Works*, Boston, 1854, IX, pp. 622-623.
2. *The Life of Thomas Paine*, London, 1817, p. 165.

its contents » avant qu'il ne l'ait vue imprimée [1]. Il écrivit de plus une lettre à A. C. Thibaudeau à l'époque où l'Assemblée s'était occupée de la révision de la Constitution de 1793. Dans cette lettre, jamais publiée dans les œuvres de Paine, on trouve une critique encore plus forte du système à chambre unique [2] :

> La totalité de la représentation, ne formant qu'une seule assemblée discutant et délibérant dans la même chambre, a les vices d'un individu. Elle agit avec passion, avec précipitation et par esprit de parti. Il vaudrait mieux sans doute que la représentation fût divisée au sort en deux chambres, et qu'elles se contınssent et censurassent réciproquement. Mais, dans tous les cas, la représentation ne doit avoir qu'une seule et même racine, et cette racine est l'égalité des droits. Si l'on y touche, adieu la révolution.

Si nous parcourons les œuvres de Condorcet, nous voyons que dans son propre examen de la question, « Est-il utile de diviser une assemblée nationale en plusieurs chambres ? », il se sert des mêmes arguments que ceux de Paine dans sa critique du système à plusieurs chambres, mais il n'adopte pas le compromis de Paine [3]. Son examen est beaucoup plus profond, et il aborde tous les aspects du problème. Sa conclusion est qu'une division en plusieurs chambres est toujours plus nuisible qu'utile.

Paine était surtout publiciste et propagandiste ; Condorcet, philosophe. On a bien vu que Paine avait encouragé Condorcet à agir selon ses idées philosophiques. On peut donc se demander si, de son côté, Condorcet n'a pas développé les tendances idéologiques de Paine.

Il y a trop à dire sur la base philosophique des opinions morales et politiques de Paine pour que l'on puisse décider absolument si elles sont au fond pratiques et pragmatiques, ou théoriques et idéalistes. Paine est certainement célèbre dans l'histoire de la pensée par son opposition absolue à Burke, partisan de l'expérience et d'un régime fondé sur l'opportunité et l'occasion. Le fameux système anglais de « blundering through » trouve sa justification dans les œuvres de Burke. Paine, au contraire, se présente comme défenseur de la raison, de l'application des idées théoriques et idéalistes au gouvernement et à la conduite de tous les jours. Il se pourrait bien que Paine eût été encouragé à persévérer comme idéologue à la suite de ses entretiens avec les philosophes français, surtout avec Condorcet et Bonneville. Ses écrits antérieurs sur la Révolution américaine sont inspirés par des événements particuliers et sont relativement moins marqués par des idées abstraites

1. Foner ed., *Writings*, II, p. 270.
2. *Mémoires sur la Convention et le Directoire*, Paris, 1824, II, pp. 114-116.
3. *Œuvres complètes de Condorcet*, Paris, 1804, XV, pp. 70-114.

ou des raisonnements métaphysiques que ne le sont ses écrits sur la Révolution Française. Il souligne dans le *Crisis*, par exemple, que la réalité est toujours plus forte que la rhétorique ou l'imagination [1]. Son premier écrit sur la politique de l'Europe, sa lettre à l'abbé Raynal, manque de logique. Plus tard, il reprochera à Raynal d'avoir prêté plus d'attention aux combinaisons d'idées (c'est-à-dire au raisonnement métaphysique) qu'aux événements effectifs ou aux faits de l'histoire [2]. Le voici jugeant l'alliance entre la France et les États-Unis : « It is not so properly the *motives* which *produced* the alliance, as the *consequences* which are to be *produced from it*, that mark out the field of philosophical reflection. » [3] D'un autre côté, sa lettre reflète intensément l'idée de progrès. Il parle du cercle de civilisation qui n'est pas encore complet, et il affirme que le commerce et la science ont rendu le monde sans cesse meilleur, à tel point qu'il n'existe plus de raisons de faire la guerre pour en tirer profit.

On ne peut donc pas dire que Paine devint un idéologue grâce seulement à ses amis français, mais on peut bien supposer que ses tendances furent encouragées par ses relations françaises. En tout cas, il s'est bien présenté dans le rôle d'idéologue dans sa *Réponse... à quatre questions*. On doit surtout y remarquer cette phrase :

> In every land throughout the universe the tendency of the interest of the greatest number is in the direction of good rather than of evil, and the inevitable result must be to elevate the science of government to a height of perfection of which we have now no conception [4].

Cette profession de foi en la perfectibilité de l'homme, Condorcet l'aurait bien partagée. Même au sujet de ses ouvrages antérieurs, Paine affirme, dans le même écrit : « it has always been my object to throw light upon general principles rather than on their application to particular cases, because if the former be sound, the latter will be sound also. » [5] On se demande si Paine avait vraiment formulé ce principe en écrivant *Common Sense*, et avant de venir en France.

Venons-en maintenant aux autres rapports entre Condorcet et Paine. En 1791, lorsque Condorcet aida à faire paraître la *Bibliothèque de l'homme public*, il protesta contre un compte rendu peu favorable des *Droits de l'homme* de Paine, compte rendu qui

1. Foner, ed., *Writings*, I, p. 159. Son examen du système de monarchie en rapport avec les droits naturels est l'exemple le plus évident de raisonnement abstrait dans ses écrits sur la révolution américaine.
2. *Ibid.*, II, pp. 238-240.
3. *Ibid.*, II, p. 238.
4. *Ibid.*, II, p. 531.
5. *Ibid.*, II, p. 528.

avait paru aussi dans la *Bibliothèque*. Se référant à la manière dont on y a parlé de Paine, il déclare :

> La profonde raison qui règne dans ses ouvrages, le sentiment énergique qui les lui inspire, l'indépendance de son caractère, le désintéressement de sa conduite, lui ont mérité depuis long-temps dans les deux mondes la vénération de tous les amis de la liberté, de la vérité, de l'égalité ; et il ne peut avoir pour détracteurs et pour ennemis que des esclaves ou des tyrans [1].

Paine et Condorcet étaient tous les deux membres du Cercle Social, ou Assemblée Fédérative des Amis de la Vérité. Œuvre de l'abbé Fauchet et de l'écrivain Nicolas Bonneville (celui-ci étant le plus intime ami français de Paine), ce club se trouvait réunir les notions maçonniques et chrétiennes. Selon les partisans de Bonneville, les conceptions déistes et maçonniques finiraient bien par guider la Révolution Française ; selon les partisans de Fauchet, les mêmes buts pourraient être atteints en suivant l'Évangile. Mais tous les membres du Cercle Social étaient idéologues, ou philosophes, et convaincus de la perfectibilité de l'homme et de la force de la vertu, de la morale et de la raison. On lit dans le Prospectus de leur organe, *Bulletin des Amis de la Vérité*, 1793, que les articles consacrés aux principes à l'ordre du jour « seront traités par les mêmes auteurs qui travaillent aux autres ouvrages qui se publient dans la même maison,... N. Bonneville, L. Mercier, C. Condorcet, M. E. Guadet, Pensonne, Th. Paine, A. Guy-Kersaint, J. Lavallée, etc. ».

Paine et Condorcet furent tous les deux nommés, le 6 septembre 1792, députés à la Convention du département de l'Aisne. Condorcet accepta, mais Paine opta pour le Pas-de-Calais, où il fut nommé le 2 septembre. La seule condition requise pour être député était d'avoir 25 ans. Le département du Pas-de-Calais envoya un électeur à Londres pour rechercher Paine, — et auparavant, on « adressa sa nomination à Paris, 'sous le couvert de Condorcet', qu'on croyait probablement en relation avec tous les philosophes du monde » [2]. Il était incontestablement en relation avec Paine à cette date.

Peu après que Paine et Condorcet eurent occupé leurs sièges, ils furent nommés, le 11 octobre 1792, membres du Comité de Constitution avec Sieyès, Brissot, Petion, Vergniaud, Gensonne, Bavère et Danton. Ce Comité présenta un Plan de Constitution à la Convention, le 15 et 16 février 1793. Il est impossible de pré-

1. *Bibliothèque de l'homme publique...* par M. Condorcet... Seconde Année. Tome Neuvième. Paris, chez Buisson, 1791, note, p. 3.
2. E. Lecesne, *Arras sous la Révolution*, Arras, 1882-1883, t. I, p. 289.

ciser quelles parties de ce Plan sont le travail de Paine, de Condorcet, ou des autres membres du Comité. On a imprimé le « Projet de Déclaration des Droits Naturels, Civils et Politiques des Hommes », non seulement dans les œuvres de Condorcet [1], mais également dans celles de Paine [2].

Cette Constitution ne fut jamais adoptée, vraisemblablement à cause de la jalousie de Robespierre qui avait été écarté de ce travail. « Aussi, Robespierre et les siens [...] proposèrent, pour rendre ce travail inutile, de renvoyer la constitution ou sa discussion après le jugement du roi. » [3] Il est bien connu que Paine fut incarcéré dans la Prison du Luxembourg, en 1794, à cause de l'animosité de Robespierre. En faisant appel à la Convention Nationale pour être libéré, le 19 Thermidor an II, Paine se donnait pour l'auteur du Plan de la Constitution. « My heart was devoted to all France, and the object to which I applied myself was the Constitution. The Plan which I proposed to the Committee, of which I was a member, is now in the hands of Barère, and it will speak for itself. » [4]

Avant même que Condorcet n'eût présenté cette Constitution à la Convention, lui et Paine avaient été chargés, avec Fabre et Barère, de préparer un appel au peuple anglais pour qu'il s'oppose à la politique de son gouvernement, ce qu'on peut considérer comme un premier exemple de guerre de propagande. L'un des meilleurs amis de Paine, Bancal, s'opposa à la motion partant de ce principe : ... « quand on fait la guerre à un peuple, il ne faut pas lui faire des compliments, il faut le raisonner à coups de canon » [5]. Malgré son opposition, les autres tinrent à lui communiquer leurs idées. Tel semble être le sens de ce document anonyme :

> Condorcet et Paine, chargés de rédiger une espèce de manifeste, iront dîner demain mardi chez Bancal. Il lui observe que Barere est aussi chargé de contribuer à cette rédaction, mais il ne sait pas s'il conviendrait à Bancal que ce dernier fût du dîner. Mais lui et Paine s'y rendront sans faute. — Lundi, 4 février [6].

Selon Barère, également ami de Paine, ce dernier n'avait pas cependant pris une grande part dans la rédaction de l'appel [7] :

1. *Œuvres du Marquis de Condorcet*, publiées par O'Connor et Arago, Paris, 1847-1849; XII. pp. 417-422.
2. Foner, ed., *Writings*, II, pp. 558-560.
3. Durand de Maillane, *Histoire de la Convention Nationale*, Paris, 1825, p. 25.
4. Foner, ed., *Writings*, II, p. 1340.
5. Francisque Mege, *Le Conventionnel Bancal des Issarts*, Paris, 1887, p. 108.
6. *Idem.*
7. *Mémoires de B. Barère*, Paris, 1842, II, p. 297.

... On pense bien que ce fut à Condorcet que nous remîmes le soin de cette rédaction. Il avait déjà fait, comme citoyen, comme philosophe politique, des adresses de ce genre aux Hollandais et aux Espagnols, contre le fléau de la guerre qui les menaçait et sur les avantages de la liberté. Quand à Thomas Paine, il lui était difficile de communiquer ses pensées à cause de son peu d'habitude dans l'usage de notre langue. Nous abandonnâmes donc au génie philanthropique de Condorcet le *despotisme* de la rédaction.

On trouve dans les œuvres de Condorcet un court essai sous le titre, « La République française aux Hommes libres » qui, d'après Conway, « rappelle la collaboration de Paine et pourrait bien être un fragment de cette adresse » [1]. Personnellement, je doute fort que cet essai ait été destiné au peuple anglais et qu'il ait été rédigé de concert avec Paine. Il n'insiste pas plus sur les conditions politiques en Angleterre que sur celles observées dans les autres pays, et il ne révèle aucune trace de la pensée de Paine.

Le dernier point de contact entre Paine et Condorcet est le procès de Louis XVI. On a souvent remarqué que tous les deux avaient voté contre la mort, et que Paine avait tout tenté pour sauver la vie au roi. Il est douteux cependant qu'ils se soient concertés sur leurs opinions. Un voyageur anglais de passage à Paris pendant la Révolution affirma que les écrits de Paine à la Convention étaient ordinairement traduits par Condorcet. Il précisa qu'il avait trouvé Paine chez Condorcet, tous deux travaillant en présence de Madame Condorcet [2]. Condorcet avait bien traduit, on le sait, la *Réponse... à quatre questions*, mais il n'existe aucune preuve qu'il ait traduit les discours à la Convention. Ce fut Bancal qui traduisit l'*Opinion de Thomas Paine... sur l'affaire de Louis Capet*, car c'était lui qui l'avait lue à haute voix à l'Assemblée [3]. Il faut se rappeler aussi que Lanthenas, qui avait traduit la *Théorie et pratique des droits de l'homme*, était également membre de la Convention.

Nous traiterons donc avec circonspection une lettre de la Société de la Rochelle, lue à la Société des Jacobins, le 11 mars 1793, « établissant que le discours prononcé par Thomas Paine, sur la mort du ci-devant roi, était l'œuvre de Brissot et de Condorcet » [4]. En fait, ces trois hommes avaient exprimé trois opinions différentes. Paine, qui fit tout ce qu'il put pour sauver Louis XVI, vota « pour la détention de Louis jusqu'à la fin de la guerre, et pour son bannissement perpétuel après la guerre ».

1. *Thomas Paine* (1737-1809), p. 276.
2. *Ibid.*, pp. 224, 266.
3. *Archives Parlementaires*, LVII, 453.
4. F. A. Aulard, *La Société des Jacobins... Recueil de Documents*, Paris, 1895 ; V, p. 82.

Brissot porta une sentence capitale devant être exécutée après l'acceptation de la Constitution, et Condorcet opina pour la peine la plus rigoureuse qui ne fût pas la mort. Étant donné que la peine la plus rigoureuse après la mort était les travaux forcés à perpétuité, on a beaucoup discuté cette opinion de Condorcet. Beaucoup de royalistes l'avaient trouvés plus cruelle et plus indigne que la mort, et la plupart des critiques avaient condamné cette opinion comme contraire aux principes humanitaires des œuvres de Condorcet. On oublie que Condorcet était aussi homme politique. Il comprenait peut-être que l'Assemblée n'accepterait pas le projet modéré de Paine. Il proposa donc son plan — impitoyable en apparence — avec l'espoir que la vie du roi serait sauvée et que la peine serait écourtée quelques années plus tard. quand l'esprit agité du peuple se serait un peu calmé. Considérés de ce point de vue, les buts de Paine et de Condorcet n'étaient pas très éloignés l'un de l'autre.

En terminant notre examen des rapports de Paine avec Condorcet, nous devons conclure qu'ils offrent un bel exemple de collaboration entre l'esprit américain et l'esprit français, — en ce sens que l'un représenta le zèle et l'activité, et l'autre, la raison et la réflexion. On ne peut pas dire que l'histoire de la France aurait été sensiblement modifiée si les deux hommes ne s'étaient jamais rencontrés. On ne peut pas dire non plus que leur rencontre ait fortement influencé le destin ou la carrière de l'un ou de l'autre. Cependant, il est certain qu'ils trouvaient un plaisir réciproque dans leurs entretiens — et que leurs opinions philosophiques et leurs projets humanitaires en furent affermis. Il se peut que Condorcet soit devenu révolutionnaire un peu plus tôt, entraîné par le propagandiste américain. Paine ne se serait peut-être pas non plus tellement rapproché des Idéologues, s'il n'avait eu de fréquents entretiens avec Condorcet.

La collaboration de Condorcet avec Paine eut donc d'heureux résultats pour les deux hommes. On peut répéter aussi sans risque d'exagération les paroles de Lakanal et voir en « Condorcet, Thomas Paine et Sieyès comme les premiers fondateurs de la République en France ».

A. O. Aldridge.

NOTES ET DOCUMENTS

LORD BYRON AND GREECE

To L. L. Schücking

My dear Schücking,

for your 80th anniversary the teachers and students of English all over the world bring their congratulations and good wishes. Scholars from the Far East no less than such from the West and all European countries have eagerly responded to an invitation to join in a homage : Australia, Canada, India, Japan, the U.S.A., England, France, Italy, Portugal, Scandinavia and your own country. Beowulf *specialists and* Shakespeare *interpreters, the lovers of English poetry and the investigators of sociological aspects of English literature, young students and old friends from other fields of scholarship want to honour you on this day and express their hopes for many years to come of useful work and good health. May the day be a happy one in your Bavarian Heorot, wine Beowulfes !*

Roland Arnold (Greifswald), F. Baldensperger (Paris), A. Bodelsen (Copenhague), T. Dahl (Aarhus), B. Danielson (Stockholm), P. C. Das (Jodhpur), Eilert Ekwall (Lund), W. Fischer (Marburg/L), A. Jeffares (Adelaide-Leeds), S. B. Liljegren (Upsala), Kemp Malone (Baltimore-Ankara), E. L. Marilla (Baton Rouge), J. Monteiro-Grillo (Lisbon), K. B. Murdock (Harvard), T. Mustanoja (Helsinski), D. Pacey (University of New Brunswick), E. Pons (Sorbonne), P. Rebora (Milan), D. Saurat (Nice), F. Schubel (Mayence), C. J. Sisson (London), S. Skard (Oslo), Max Vasmer (Berlin), J. Dover Wilson (Edinburgh), H. G. Wright (Bangor-Bâle), T. Yamamoto (University of Kobe), Konrat Ziegler (Gœttingen).

*
* *

Some years ago, I published an essay on the above subject [1], which aroused a discussion as to what the Greece and the Greeks of his time meant to Lord Byron. My opinion was that he went to Greece to assist in its liberation chiefly from personal reasons, not, as tradition has it, because he was fired by enthusiasm for the Greeks in their attempt at casting off the yoke of the Ottoman Empire. The reasons adduced in support of the latter theory seemed to me unsatisfactory. They were apparently the result of the formation of a Byron legend such as it originated from the circumstances of his death. If we wish to settle the question we must recur to the material found in his letters and journals no less than in his poetry regarding Byron's opinion on Ancient and Modern Greece and its inhabitants. Fortunately, this material is very copious and it is a curious fact that scholars have so far overlooked it, or at all events not put it together in order to answer the above question. The attempt here offered cannot quote the whole material but only such parts as are sufficient for a tolerably safe conclusion,

The first point we ought to make is that, as a schoolboy, Lord Byron was an ardent admirer of Ancient Greece, — as most schoolboys will be if they have a marked sense of the heroic and beautiful in life. In his *Hours of Idleness*, we find translations from Anacreon, Aeschylus and Euripides. And in the commentary he furnished to *Childe Harold*, he confesses to an " early prepossession in favour of Greece ", evidently meaning Ancient Greece. But his prolonged travels in the Mediterranean at an early age, though possibly due to his schoolboy inclinations, were destined to confront imagination and dream with reality. This is a situation which very often recurs in the life of Lord Byron — as it does in the life of many men, poets or not poets — and which contributes to the lack of harmony so obvious in him. He wanted to find Achilles and Themistocles, Socrates and Solon in the Greece of which his schooldays had afforded a vision, and when he did not meet them, he objected to the living Greeks he met, though he was enthusiastic about the landscape, in most cases.

In *Childe Harold*, we find some early passages which show that the meeting with modern Greece was something of a shock to Byron. He came there with his heart full of admiration and love of Ancient Greece such as he had read about it like all schoolboys, when he grew up. And he found a landscape which was still admirable, though peopled with men far from admirable. The contrast between Albania, where he had found food for his hero worship both in the leader Ali Pacha and in the intrepid Suliotes, and Greece, where the slave mentality was the most obvious quality which he thought he noticed in the population, may from the beginning have created a biassed opinion in him. After the wild outburst of the Suliote song " Tambourgi, Tambourgi ",

1. See *Studies Presented to David M. Robinson*, II, 726 ff., St. Louis, 1953.

there follow the lines beginning : " Fair Greece ! sad relic of departed worth ! ", contrasting at once modern Greece with the Greece of " Thermopylae's sepulchral strait ", and the heroes of Salamis and Thermopylae with modern Greeks who " idly rail in vain... from birth till death enslaved ; in word, in deed enslaved... Greece ! change thy lords !... thy glorious day is o'er, but not thy years of shame ! " (*Childe Harold*, II, 73-76.)

Searching for a representative of Ancient as of Modern Greece, he apostrophized Athens as the cradle of culture, wisdom, art and learning, no less than of heroism and manly strength : " Ancient of days ! august Athena ! where, where are thy men of might ? thy grand in soul ?... First in the race that led to Glory's goal, They won, and pass'd away — is this the whole ? *A schoolboy's tale*, the wonder of an hour ! " (*ib.* II : II), stressing the fact that his love of Greece originated at school.

Parallel with the poetry on Greece in *Childe Harold* runs that of *The Curse of Minerva*, dated " Athens : Capucin Convent, March 17, 1811 ". This poem which was withheld from publication at the time, begins with a glowing tribute to the Greek landscape and to Ancient Greece : " Slow sinks, more lovely ere his race be run, Along Morea's hills the setting sun... the mountain shadows kiss Thy glorious gulf, unconquer'd Salamis... On such an eve his palest beam he cast When, Athens ! here thy wisest look'd his last... Who lived and died as none can live or die ! " Also this passage testifies to Byron's sense of the great past of Greece and its present lamentable state. Like Goethe when he returned to the Faust subject and found : " Was ich besitze seh ich wie im Weiten, Und was verschwand, wird mir zu Wirklichkeiten ", Byron in this passage confesses : " Oft as the matchless dome I turn'd to scan... The past return'd, the present seem'd to cease. " And this state of dreams among the shades of the glorious past of Greece was so intense that — as is well known — the poet recurred to it in *The Corsair* and reprinted the 54 opening lines of *The Curse of Minerva* as opening lines of Canto the Third of that epic, some years later. *The Curse of Minerva* was not published till four years after Byron's death, in 1828. (See *Works, L. and J.* II, 177, note 1.)

The years immediately following his return from the Near East, his memory recurred to its scenes again and again. The mind of the poet shows a certain change from *Childe Harold* to the epics which were published in the next few years. Harold has a more realistic eye than e.g. the poet of the *Giaour*. This epic offers an oscillation between dreamy moods and bitter sallies, the beauty of the landscape and the charm of Greek history are set off against the present miserable state of the Greeks. The poem begins with an apostrophe to the landscape of Attica with the supposed tomb of Themistocles at the entrance of Piraeus :

No breath of air to break the wave
That rolls below the Athenian's grave,
That tomb which, gleaming o'er the cliff,
First greets the homeward-veering skiff,
High o'er the land he saved in vain ;
When shall such hero live again ?

(*The Giaour*, ll, 1 ff.)

There follows immediately a new eulogy of the Greek landscape which had already found an expression in *The Curse of Minerva* referred to above. What the poet here had in mind, was Attica, above all. In other places, he objects to e.g. Morea as being unhealthy and bare of beauty. There is more than a suspicion that historical associations were behind Byron's taste also in this admiration of the Greek landscape. Because to him, chiefly Athens represented Ancient Greece and its heroic deeds in the wars against Persia. The Spartans or other peoples of that historical past enter little for their share :

Fair clime where every season smiles
Benignant o'er those blessed isles,
Which, seen from far Colonna's height,
Make glad the heart that hails the sight,
And lend to loneliness delight.

(*The Giaour*, ll, 7 ff.).

But suddenly, this Romantic mood leaves the poet and is succeeded by a bitter attack on the state of present Greece which the poet thinks is all owing to the cowardice and lack of character of the living generation of Greeks. They are unworthy of the country they were born into, they are unworthy of the heritage left them by Ancient Greece. The accusations are directed towards the inhabitants far more than towards the oppressors. If the natives were not so bad, the Turks would not have the power of keeping them in subjection :

Strange — that where Nature loved to trace,
As if for gods, a dwelling-place,
And every charm and grace hath mix'd
Within the paradise she fix'd,
There man, enamour'd of distress,
Should mar it into wilderness,
And trample, brute-like, o'er each flower
That tasks not one laborious hour
. . . . . .
There passion riots in her pride,
And lust and rapine wildly reign.

(*The Giaour*, ll, 46 ff.).

And the sequence is formed into an exhortation to throw off the slave's yoke and to write history anew as glorious as that of Salamis and Thermopylae :

Clime of the unforgotten brave !
Whose land from plain to mountain-cave
Was Freedom's home or Glory's grave.

Shrine of the mighty ! can it be,
That this is all remains of thee ?
Approach, thou craven crouching slave :
Say, is not this Thermopylae ?
These waters blue that round you lave, —
Oh servile offspring of the free,
Pronounce what sea, what shore is this ?
The gulf, the rock of Salamis !

(*The Giaour*, ll, 103 ff.)

And the poet does not spare a single recrimination which might be conductive to a change of mentality and a revolt for freedom. There is something better to fight for than money, and wordly success in slavery :

Slaves — nay, the bondsmen of a slave,
And callous, save to crime ;
Stain'd with each evil that pollutes
Mankind, where least above the brutes ;
Without even savage virtue blest,
Without one free or valiant breast,
Still to the neighbouring ports they waft
Proverbial wiles and ancient craft ;
In this the subtle Greek is found,
For this, and this alone, renown'd.

(*The Giaour*, ll, 151 ff.).

The early material of this kind, pouring contempt on the living generation of Greeks at the time, is too abundant to admit of exception. And we need only peruse the commentary which Byron furnished to his *Childe Harold*, to find that he stressed in prose what he had pronounced in poetry. And he never changed his mind, though he changed his way of expressing it.

It may be worth while to point out that in the period which led up to Byron's final departure for Greece, his thoughts upon the matter have an occasional and irresolute character which is foreign to the enthusiasm popularly believed to be his motive when he went in for Greek liberty. Cf., e.g., his letter to Moore, Sept. 19, 1822 : « I wanted to go to Greece lately (as everything seems up here) with her brother, who is a very fine, brave fellow... and wild about liberty. But the tears of a woman who has left her husband for a man, and the weakness of one's own heart, are paramount to these projects, and I can hardly indulge them. »

When, in the early part of 1823, Blaquiere called on Byron at Genoa, he reported to the Greek Committee in London that their plans came just at the right moment. Byron was « dissatisfied with himself and his position. Greece and its memories warmed him, a new career opened before him. » (*L. and J.*, VI, 186).

Lord Lovelace's hint that Byron's love of liberty was rather hatred of oppressors than love of the oppressed, has a great deal of truth in it. His reputation in Italy as a revolutionary and main stay of the *carbo-*

nari must be interpreted in this light. And the fact that he persisted in that view of the Greek people of his time which was evident in *Childe Harold* and after, must be taken into account when we try to assess his part in the Greek revolution and his reasons for this participation. As soon as he had set sail for Greece with some Greek patriots on board, he began complaining of their character : " I have found the Greeks here, as expected, a little divided among themselves ; but we must make the best of it. " (Letter to Barry, of July 24th, 1823). And throughout his preliminary stay in the island of Cephalonia, August 3rd-December 29th, 1823, he echoes the doubts he expressed in his letter to Goethe, of July 24th, 1823 : " if I can be of any use to them (Greeks) ", when he broke off his intended journal with the words : " I began to keep a journal too when I first came here, but I have left it off — I found I could not help abusing the Greeks in it, so I thought it as well to give up. " (Statement to Muir, cf. *Works, Letters and Journals*, VI, 430, and 238, note 1). The account found in Byron's paper dated Feb. 26th, 1824, and headed " The Present State of Greece ", contains the significant words : " The Greeks have been downright Slaves for 5 centuries, and there is no tyrant like a Slave... no stranger has succeeded in Greece, either in doing much for the natives, or for himself... the greater part of those *who have not gone back in disgust* — remain in misery. " (*Works, L. and J.*, VI, 441). In a letter from Cephalonia to Barry, of Aug. 10th, 1823, he says : " The Greeks appear to want everything, even union, for they are divided again, it seems, among themselves... Of the Greeks I shall say nothing, till I can say something better. " (*Works, L. and J.*, VI, 253-55). To Napier he writes on Sept. 9th, 1823 : " I believed myself on a fool's errand from the outset... I will at least linger on here or there till I see whether I *can* be of *any* service in *any* way... But I like the Cause at least, and will stick by it while it is not degraded nor dishonoured. " (*Works, L. and J.*, VI, 257). In a letter to Augusta he complains : " you can have no idea what an intriguing cunning unquiet generation they are, " (*Works, L. and J.*, VI, 260). Again in a letter to Barry, of Dec. 24th, 1823, he tells us that he is staying out of a sense of honour ; having cast in his lot with the poor Greek people, he will not have it said that he had taken it on him to help a gentleman in an affair of honour and then left him without having got him out of it or on in it. (*Works, L. and J.*, VI, 291). In the same place he wishes to have it reported to the Countess Guiccioli that things are going well, though " perhaps this is not the exact or entire truth " (*ib.*). His opinion of the Greeks, though, he told her plainly in his letter dated October, 1923, from Cephalonia : " Of the Greeks, I can't say much good hitherto, and I do not like to speak ill of them, though they do of one another... (Oct. 29th) I must attend to the Greek cause, both from honour and inclination. " (*Works, L. and J.*, VI, 276).

Extracts like the above could be multiplied from the last year of

Lord Byron in Greece (and shortly before his arrival there), but it is not necessary to give more. What we find puts still more stress on the conclusion I drew in my former paper : that the feelings uppermost in his mind were a realistic view of the Greeks of his day which partly succeeded his former admiration of Ancient Greece and its people ; a growing sense of the impossibility of going on with the life he had led in Italy as the *cavaliere servente* of the Countess Guiccioli [1] ; the growing need of being again accepted in English opinion, and all consequences of these conceptions. That he still admired the Greek landscape, is evident ; that he still — in as far as his present life in Greece permitted — nursed his schoolboy admiration of Ancient Greece and its heroes and heroic deeds, is equally evident ; that he also nursed a commiseration with the Greek people, though he found it contemptible in many respects, cannot be doubted ; that he, in spite of all, admired the Turks and the Mohammedans he met, though some of them were the origin and cause of the state of Greece, we have learnt from his lines on Albania and Ali Pacha and from the attitude he adopted towards the Turk officials and officers he met and treated with. Byron was more complicated in his character than his friends or foes are inclined to admit. It is useless to look for a guiding principle along which he acted even for a short time. He was a true Romantic in love with — Pope. He was a member of *la jeunesse dorée* of his time who prized the conquest of Caroline Lamb and Lady Oxford and — of " la fornarina ", who enjoyed the nights at Holland House and — among Ali Pacha's riotous Suliotes. He admired Napoleon and — wanted to fight for his enslaved peoples. To see in him the enthusiastic liberator of Greece, is to misunderstand his very character. There was too much of the egotist admixture to his altruism, he was much more human than tradition wishes to admit, he was, in a sense, much more lovable, less admirable than his present day readers are inclined to concede [2]. When Carlyle contemptuously enjoins us to " close our Byron and to open our Goethe ", he was, as often, in his wonted blundering blind mood. Byron has much more of human weaknesses than Goethe, but also more of impulsive generosity and readiness to practise the

1. Cf. Works, L.-J., VI, 186 note, 206 note.

2. An opinion which is not contradicted by his unfortunate marriage which had certainly turned out better if not preceded by the period when he was the spoilt child of London society. That Lady Byron continued in her love of him is clear, and also that she believed him to go on loving her. Her reaction when Fletcher told her about Lord Byron's last illness and death, and her correspondence with Augusta are sufficient witnesses. He was irritable when confronted by her insistence on truth and order, but he was still more so when he experienced the proverbial wrecker of marriage : female subterfuges and cowardice. His analysts have paid no attention to his letters about « keeping up appearances » at Newstead, e.g. the letter to Hodgson of Sept. 25, 1811. He had a strong sense of morality, though the Augusta incident and his « loves » at Newstead and in Venice happened — but only to bring about nausea, remorse and intermittent attempts at repentance. — As is well known, his closest friend Thomas Moore characterizes him : « don't you know that he never knows his own mind for ten minutes together ? I tell him he is as fickle as the winds, and as uncertain as the waves. » Byron's *Works, L. & J.*, I, 145, note 1.

Christian duty of feeding and clothing the poor. When we consider Byron's personality all round, we need not make the mistake of Carlyle and say : Either Byron or Goethe, but instead : *both* Byron and Goethe.

Let us add as a final remark that the reason why such a radical misconception regarding Lord Byron and Greece has originated, is the fact that people have detached the Greek adventure from his character as it is evident when his whole life is considered. Byron was liable to violent bursts of enthusiasm, but they were more than modified by confrontation with reality. Towards the end of his life, the mood for which *Don Juan* was the most adequate expression, dominated. That is, scepticism prevailed increasingly with him, and that was the chief reason why Countess Guiccioli objected so violently to his going on with that epic. In this way, a situation rose which made the *liaison* with this Romantic lady as impossible as his marriage with Lady Byron had been. To stay on with the former lady though tortured by the inner disharmony of the sceptic who had to be considerate and keep his outlook upon life for himself, was beyond his endurance. The last lyric he wrote, at Missolonghi, only three months before his death, is a clear indication of his sense of life's emptiness, not of the supposed glory of sacrifice for the liberation of Greece :

My days are in the yellow leaf ;
The flowers and fruits of love are gone ;
The worm, the canker, and the grief
Are mine alone.

The fire that on my bosom preys
Is lone as some volcanic Isle ;
No torch is kindled at its blaze —
A funeral pile.

The hope, the fear, the jealous care,
The exalted portion of the pain
And power of love, I cannot share,
But wear the chain.

. . . . . .
Awake ! (not Greece — she is awake !)
Awake, my spirit !

. . . . . .
If thou regrett'st thy youth, why live ?
The land of honourable death
Is here ! — up to the field, and give
Away thy breath !

S. B. Liljegren.

THE *TURKISH SPY* AND ITS FRENCH BACKGROUND

The *Turkish Spy* was one of the most popular books of the eighteenth century in both France and England. Beginning in 1684 with a modest duodecimo volume of thirty letters published in the original Italian in Paris, it was translated and added to in successive frequent English and French editions (many of the latter were published in Holland, where a translation into Dutch also appeared), until it reached its ultimate size in the solid set of nine volumes published in French at Amsterdam in 1756 and containing over seven hundred letters.

The early letters are in the main a commentary on the reign of Louis XIII and its European ramifications, but as the work grows it advances chronologically, and by the closing pages it has reached nearly to the end of the seventeenth century and commented on some aspects of the civilization of almost all parts of the world. The central theme throughout, however, remains clearly France, and while many letters are concerned with the years previous to Louis XIV's reign, most of what is said is meant as a many-sided critique of the later seventeenth century in France.

If we go back to the *Espion turc* today, it is because it is a significant and neglected document in the study of that important movement at the end of the seventeenth century which Paul Hazard has called *la crise de la conscience européenne*. For although the Spy's correspondence continued to grow during almost the first century of its life, the most significant parts had already appeared in English and French by 1700. The authors of the *Turkish Spy* wrote for a broad public and illustrate admirably Hazard's statement that « à peu près toutes les idées qui ont paru révolutionnaires vers 1760, ou même vers 1789, s'étaient exprimées déjà vers 1680 »[1].

The *Spy* keeps its significance, too, as the innovator of a new literary genre, the pseudo-foreign letter. This aspect of its reputation is much more familiar, and most manuals of literary history see in the collection only its importance as the ancestor of a long line of works of social commentary, written in the form of letters or travel journals by supposed foreigners and of which Montesquieu's *Lettres persanes* of 1721 is the most famous and the best. Its indebtedness to the *Espion turc* was clearly recognized by its contemporaries, and while Montesquieu's collection was itself an almost immediate success with the public, the Dutch publishers of certain early editions of the *Lettres persanes* attempted to curry readers' favor by guaranteeing on the title page that their collection was « dans le goût de l'*Espion dans les cours* »[2].

1. Paul Hazard, *La Crise de la conscience européenne*, Paris, [1935], I, 4.

2. See Elie Carcassonne's edition of the *Lettres persanes*, Paris, 1929, I, xix. — The French version of the *Espion* appeared under various titles ; the earliest was : *L'Espion du Grand Seigneur...* ; the first editions of the augmented version — published between 1696 and 1699 — bore the title : *L'Espion dans les cours des princes chrétiens...* ; certain

Long sections of the *Turkish Spy*, those tracing the involved political and military history of seventeenth-century Europe are of much less significance and interest to us today. These comprise a generous portion of the correspondence and were evidently one of the chief appeals of the book for its contemporary readers. But today these pages make much less lively reading than do the many interspersed letters of barbed commentary on the seventeenth-century world, and so our discussion here will pass over the first to concentrate on the latter.

The augmented English and French versions of l'*Esploratore turco*, as we have said, became one of the great popular successes of eighteenth-century publishing. While there was only one edition of the thin volume enclosing the thirty letters of the original Italian, the English [1] and French texts — mostly in six or eight volume sets — each had at least a score of editions. The collection survived longest in England, and as late as 1801 there was a complete edition published in London and Edinburgh. The last edition in French appeared with an Amsterdam imprint in 1756. I have seen, too, a translation into Dutch of about half of the correspondence [2].

In the preface to the first volume of the *Espion du grand seigneur* an elaborate fiction as to the authorship of the letters is set up — a fiction which, it must be admitted, deceived few contemporaries. Gian-Paolo Marana, the purported translator, recounts how, having rented a room in Paris he came upon a *cache* of letters in a closet. On examination the correspondence, he reports, proved to be that of " a Turkish Spy who ", as the English title-page has it, " liv'd five and forty years undiscover'd at Paris " and whose letters gave " an impartial account to the Divan at Constantinople of the most remarkable transactions of Europe " and " several intrigues and secrets of the Christian courts (especially that of France)... from the year 1637, to the year 1682 ". Marana then reportedly " applied himself to the study of the Arabian language " in which the originals were written and brought forth the first Italian text which was published simultaneously in French translation. While it is doubtful that many of his readers were taken in by the hoax, it is nonetheless true that the fiction proved one of the most appealing features of the work, for it made possible considerably bolder statements than would ever have been allowed in a direct commentary on the contemporary scene.

The authorship of the *Espion turc* is, in reality, an intricate problem and even today there is no certain proof as to who wrote most of the

later editions were entitled *L'Espion turc dans les cours des princes chrétiens...* Posterity has fused all these titles into one : *L'Espion turc.*

1. The *Turkish Spy* had a much greater success in England before 1700 than Wing's *Short-Title Catalogue* leads one to suspect. The *STC* lists only five separate volumes published *ante* 1700. I have discovered four times that number in English and American libraries. My own search to date has tracked down the following volumes : 1687 (I) ; 1691 (II, III) ; 1692 (I, II, III-2 eds.) ; 1693 (I, II, V, VI) ; 1694 (I, II, III, IV, V, VI, VII-2 eds., VIII).

2. 356 letters, 2 vols., Amsterdam, 1710.

letters in the complete series. Since I expect to publish elsewhere [1] a full review of our present knowledge of this question, I shall limit myself here to a brief résumé of my findings. Documents exist which prove that Gian-Paolo Marana, an Italian political refugee residing in Paris, is the author of the first 102 letters (that is, the contents of the three small volumes published in Paris, 1684-1686). Sixty-three other letters have been identified pretty surely as from the pen of the English author Daniel Defoe. These were published first (and only once) in English as the *Continuation of Letters Written by a Turkish Spy at Paris...* (London, 1718), a separate volume from the regular English set, but included in the 1742 and subsequent editions in French as part of the regular series. As far as external evidence is concerned, the documentation discovered to date allows no other specific attributions. Internal evidence, though, seems to indicate English rather than French or Italian authorship for most of the correspondence, but in an age when the *République des lettres* had so many international citizens it still seems unsafe to make any too positive assertions.

The novelty of its form made the *Turkish Spy* somewhat of an enigma for literary critics of its day. Here was a notable example of the breaking away from the consecrated genres, of the search for a new literary form more in keeping with the intellectual content dictated by a new climate of opinion. As Professor Ira Wade has commented :

> The outstanding concern — at least during the first fifty years of the [eighteenth] century — was not, as has been so generally believed, the dissemination of liberal thought, but the acquisition of a liberal way of thinking and *the search for an artistic form in which to cast it* [2].

Marana, in the early letters of the *Espion turc* was successful in shaping a new form, (the " philosophic voyage " in reverse, as it were), a form which was to serve as a model for a host of imitators in the eighteenth century. The Abbé Prévost saw in the new genre a great source of pride for his age. *L'Espion turc* and its progeny like the Marquis d'Argens' collections, he maintened, were to be put

> ... au rang de ces productions ingénieuses qui distinguent peut-être plus notre siècle que les livres épais & sérieux, car l'erudition, bien ou mal digérée, qui fait ordinairement le fond des gros volumes, est un avantage assez commun dans tous les tems ; au lieu que l'esprit et l'art de réfléchir avec justesse ou de badiner avec grâce sur les mœurs & les usages, sur les evenemens, sur les sciences mêmes dont se forme l'erudition... sont des talens rares, et par conséquent le partage des siècles les plus heureux... [3]

The work of Marana and his collaborators had certain resemblances

1. « On the Authorship of the *Turkish Spy* : an Etat Présent », to appear early in 1958 in the *Papers of the Bibliographical Society of America*. Both my articles were accepted for publication several months before the appearance of William H. McBurney's " The Authorship of *The Turkish Spy* ", *PMLA*, LXXII (Dec., 1957), p. 915-935. While working with much of the same material, Mr. McBurney and I reach different conclusions on the question of probable autorship.
2. Italics mine. *Voltaire's Micromégas*, Princeton, 1950, p. VI.
3. *Le Pour et Contre*, XII (1737), 313-314.

with the novel form, a genre still groping for its canons. For alongside the political and social commentary, and the account of diplomatic and military events went a well filled-out biography of the Spy Mahmut, himself, and to a lesser extent, of his family and entourage. In letters to his family and friends, scattered throughout the volumes, the reader learns something of the Spy's early life in Constantinople, of his captivity and existence as a slave in Palermo, and finally of his subsequent arrival in Paris, as a secret agent. It is, of course, the ensuing vicissitudes during the forty-five years of his double life in the French capital which form the center of the " novel ". Not that the Constantinople scene is forgotten, for there are many letters from relatives and friends which keep the Spy abreast of his family's doings and of Divan intrigues, some aimed directly against him. His contacts with home are bound more closely, too, by his receiving in Paris the visit of his mother and a cousin.

In Paris, the Spy, under his assumed name of " Tite de Moldavie ", has his *entrées* into a wide variety of milieux : from the most modest commoners to the apartments of the Prime Minister himself, for his most distinguishing quality is an abiding curiosity, a curiosity directed not only at the narrow limits of " political intelligence ", but which embraces most social and intellectual currents of the seventeenth century. He reports :

> I indifferently associate myself with statesmen, soldiers, courtiers, priests, fidlers, mechanicks, seamen, persons of any profession, from whom I can hope for any improvement : for, there is hardly so despicable a fellow in the world, who may not teach an inquisitive mind something to which it was a stranger before [1].

The anxiety over his possible detection is a strong force for cohesion in the long narrative. It colors his whole life — whether it be his love for Dajar la belle Grecque, or his relations with his numerous French friends and his servants. He has several narrow escapes and must change dwellings and lie low for periods, but, in the final summary, his disguise is eminently successful and at the ripe age of over eighty he is still at his Paris post.

His frequent *examens de conscience* concerning his personal religion and moral code, his unrequited desire to be recalled to Constantinople by his superiors are other constant themes which bind together the narrative and give it a greater personal tome.

Considerable attention has gone into attempts to achieve a variety of style in the letters and hence to escape what might have been simply dull commentary. The Spy shows no little ingenuity here and as the eighteenth-century historian Jacques Lelong commented : « L'auteur varie [les lettres] avec discernement selon les personnes à qui il feint qu'il les écrit. » [2]

1. *Letters writ by a Turkish Spy...* London, 1753, VI, 70. All subsequent references are to this edition.
2. *Bibliothèque historique de la France...*, II, 589.

The eighteenth century, which worried considerably more than we do about assigning books to their proper literary genres, was obviously tormented by the case of the *Turkish Spy*. The Abbé Prévost who stood, as it were, astride the Channel, comments in an essay published in 1735 in his periodical *Le Pour et Contre* :

... on a vu paraître de nos jours quantité d'ouvrages qu'on ne sçait dans quel rang l'on doit mettre, & qui sont devenus comme autant de problèmes dès le premier moment de leur naissance. Est-il bien décidé, par exemple, que *l'Espion turc*, les *Mémoires de Rochefort*, ceux de *Pontis*, &c. doivent être rangez dans la classe des romans, ou dans celle des livres de quelqu'autorité ?... Ne pourroit-on pas prendre un tempérament... ce seroit d'y supposer un mélange de fictions & de véritez, que leurs auteurs prennent ainsi plaisir à confondre, parce qu'écrivant pour plaire ils sçavent que la vérité seule ne plaît pas toujours, & qu'un récit de pure imagination ne sçauroit satisfaire non plus les personnes de bon sens. Il est vrai qu'on ne seroit gueres plus avancé après cette supposition, puisque la difficulté de démêler le vrai de faux empêcheroit toujours qu'on ne pût fixer à quelle classe un livre de cette nature appartient. Mais on ne courra jamais grand risque à le placer au rang des romans. (VI, 1735, 340-353).

Prévost's well-known contemporary, Lenglet du Fresnoy appears to have had fewer qualms about the proper classification. In his *De l'usage des romans* (Amsterdam, 1734), he calls the *Espion* a « roman historique » and reports that he finds it « écrit avec beaucoup d'agrément et d'une variété fort amusante » (II, 84-85).

The same problem, of course, beset the critics of l'Espion's illustrious progeny, the *Lettres persanes*. It is not without significance that Montesquieu's own essay, « Quelques réflexions sur les *Lettres persanes* », first published in 1754, opens with the comment : « Rien n'a plu davantage, dans les *Lettres persanes*, que d'y trouver, sans y penser, *une espèce de roman* [italics mine]. » But today we would scarcely call the *Espion* a novel at all. Much more than Montesquieu's series, it lacks sufficient central action, and what unifying novelistic themes there are, appear too nearly drowned in the flood of pages of historical account and social commentary.

Professor F. C. Green has ascribed to the *Lettres persanes* an unhealthy influence on the eighteenth-century French novel. " In one respect, " he writes, " its effect was to retard the development of the epistolary novel [...] The great success of the non-romanesque elements [...] led some writers to subordinate the love interest to criticisms of *mœurs* and disquisitions on social problems. " [1] To those familiar with the French novel of these years, the point is well taken, and the *Espion turc*, inasmuch as it was probably Montesquieu's chief source of inspiration [2] and was even more a publisher's best-seller, must share in the

1. *MLR.*, XX (1925), 37.
2. See Pietro Toldo's article « Dell' *Espion* de G. P. Marana et delle sue attinanze con le *Lettres persanes* del Montesquieu, » *Giornale stor. della lett. ital.*, XXIX (1897), 46-79, and Marie-Louise Dufrenoy's *L'Orient romanesque en France 1704-1789*, Montreal, 1946.

blame. But a new and important literary genre had been born, one which certainly inspired frequent imitation. Before many years, booksellers were offering the journals of *espions* of many varieties — *chinois, anglais, américain,* or simply : *étranger à Paris, libertin, dévalisé, civile et politique* — to name but a few — all modeling themselves on Marana's original creation [1]. Even as late as 1789 the *Espion* tradition was very much alive. In the British Museum there is a tract [2] purporting to be a new letter by Mahmut, and which is really a diatribe against the *Maîtres boulangers* of Paris who had dared to go on strike in protest over the attempts of the Conseil du Roy to impose further regulations on their guild.

The *Espion turc* is remembered today as a vigorous chapter in the history of later seventeenth-century liberalism, as a model in its themes and techniques of exposition for the *philosophes*. Nowhere, I suppose, outside the great corpus of Voltaire's work is there to be found a discussion of such a wide range of the major themes of the Enlightenment, and, let us note, the *Espion* was substantially complete over thirty years before Voltaire was really launched on his career.

The *Espion* is the contemporary of Bayle and the early Fontenelle. In its highly successful attempt at popular appeal it might be considered close to the letter, but it lacks the elegance of expression, the literary charm of the author of the *Entretiens sur la pluralité des mondes*, even if it does have considerably broader liberal interests and sometimes greater vigor in its attacks on the established order. These last bring it closer to Bayle, but, of course, it falls short of the solidity and profundity of Bayle's work. The *Espion* might rather be considered a " poor-man's Bayle " in that it aimed to give what we might call today a journalistic treatment to the main lines of the *crise de la conscience européenne.*

The major theme here centers around religion : the pervèrsions set up against what Mahmut considers the true essence of religious sense. Throughout the long series of letters there is constantly to be found a sustained attack on authority, superstition and idle metaphysical speculation. While Marana in his earliest published letters had allowed himself a few barbed comments on the French clergy's meddling in secular affairs, and on the religious orders (notably the Jesuits), his tone in the first hundred letters remained fairly discreet. The real lashing-out comes in the subsequent volumes. Is it not ironic that this work which attacks so savagely the established church should in its inception have been dedicated to *le Roi très chrétien* ? It is organized religion which must bear the most sustained attacks which, for the most part, are directed against the Roman Catholics, but not exclu-

1. Pierre Martino and M^lle^ Dufrenoy, in their well-known theses, have paid considerable attention to this progeny.

2. *Lettre LXV^e^ du Tome VII de l'Espion turc...* Paris, 1789.

sively so. The Huguenots as a " vested interest " are not completely spared.

The Catholic clergy is in no sense " exempt from secret enormities ", and " ecclesiastick vestments serve but as cloaks to pride, ambition, covetousness, and other concomitant vices " (II, 50). Only a few exceptions can be made : " There are some good and holy men amongst them, persons of unblemished manners, and incorrupt sincerity. But these are rare " (VI, 92). It is the Pope, himself, who sets the example and Mahmut reports with considerable relish the comment he attributes to Leo X : " How much are we enriched by this fable of Christ ! (II, 255).

The religious orders, having the closest bonds with Rome, are singled out for an especially savage attack :

> ... The monks and friars are the creatures of the Pope ; ... all [the clergy]... together are not maintained with less costs, than the fourth part of the revenues of France, out of which, in former times, there went yearly a million of crowns to the court of Rome. I cannot perceive wherein consists the policy of cherishing so many nests of spiritual leeches who suck the very blood and vitals of the nation (II, 160).

The prominent orders of Jesuits and Dominicans merit special mention. The Jesuits have " grown odious throughout Christendom for the impious doctrines they maintain and the enormous crimes they have committed ; being notorious boutefeus, traytors, hypocrites and secret libertines ", while the Dominicans " are not lov'd in France because they are generally chosen officers of the Inquisition " (VII, 166). In the case of the orders, the condemnation is without exception, for the Espion can see no gleam of good in monastic life. " Thou wilt say ", he writes to a friend, " that a regular life is the way to perfection ; I grant it : but cannot a man lead a regular life, unless he be immured in a convent ? " (II, 190). His answer, of course, is a vigorous affirmative.

The Church has set its emphasis on " troublesome and ridiculous ceremonies " which are " the stratagem of your crafty guides, to keep you in subjection, and a servile awe of their authority, and a religious timorousness of you know not what " (IV, 211-212). It is not surprising to find the age-old skepticism concerning relics repeated here :

> The devouter sort of Catholicks pay a great reverence and devotion to the relicks of their saints. I could not reprehend them for this, if I were sure of two things, that all those whom they esteem as saints, were really such ; and that all the relicks they keep with so much veneration in their churches did really appertain to the persons under whose names they go, for then it would be no more than what the true believers practise throughout the world... (II, 140).

Any suggestion of the miraculous is scorned. The King's laying-on of hands to cure scrofula illustrates the point : " The priests magnify

it as a great miracle. But, I tell thee, all this prodigy, in my opinion, lies in the strength of the people's imagination... " (VI, 65). The appearance of comets, the sight of other " worlds " need not call for any mystical, any metaphysical explanation.

For my part, [writes Mahmut] I believe, 'tis no heresy in science, whatever 'tis in religion, to start new maxims. For [...] both in the one and the other, what we call innovation is but a reviving of those principles which thro' desuetude, or the corruption of times are grown obsolete, out of date, and forgotten, tho' really the most primitive and ancient truths in the world (VI, 180-181).

The rejection of the miraculous in these matters leads the Spy into a confession which shows the main current of any religious belief he may have :

If I could wonder at any thing, [he muses] it would be at the mistaken piety of those, who, to avoid the Charybdis of atheism, which attributes all things to nature or chance, fall into the Scylla of fanaticism and religious dotage, whilst they vainly assert that every new alternation in the world is an effect of God's immediate creative power [...] So of comets they presage tremendous things, as if God had immediately created them to warn this lower world of some approaching judgments. Whereas, according to the dictates of a more impartial reason, they are the products of his first *fiat*, when he made the universe, only he has reserv'd the revelation of them to certain periods of time... (VIII, 216).

In all this discussion of organized religion the Huguenots fare only a little better than the Catholics. The Spy's comments on the former show a certain inconsistency which may be the result of different hands working on different parts of the text. A favorable view on the part of the editors of the expanded *Turkish Spy* is implied in their excision from Marana's original text of a long passage explaining Henry IV's unfavorable judgment of the Huguenots [1]. The Spy may even pity them insofar as they are the objects of Louis XIV's persecutions. " It is not in my power ", writes Mahmut, " to adjust [the]... differences [between Catholics and Protestants]... Yet, if I were inclined to take any part, it should be that of the oppressed. Cruelty I abhor, and our Holy Prophet has forbid force to be us'd in matters of religion, since the conscience is responsible to none but God " (V, 73). But considered as members of a severe religious sect, the Espion reports the Huguenots as " singular, partial, self-conceited, wilful and incorrigible " and their church " shut up within such narrow limits " (VIII, 185-186). Only in the section probably contributed by Defoe do they fare any better.

The attacks are sometimes on the very basis of the Christian religion. Here Mahmut re-echoes, in a popular tone, that courageous band of scholars, like Bayle, who undertook a historical and critical examination of the Scriptures.

1. Compare Letter 50 in the 1686 text with Letter 20 of Book II in the English text.

I speak with freedom, [writes the Spy] and after the manner of the sceptics, believing that the boldest disquisitions, even in things which are of divine assurance, are the best means to establish the truth. Let it not pass therefore for an argument of infidelity or atheism (which some are pleas'd to lay to my charge) in that I strive to recover the lost antiquities of the world out of the ruins of time and ignorance : and, that to this end, I even call in question those records, which being father'd on Moses, pass for divine oracles ; which contain passages repugnant to human reason ; and appear infinitely more fabulous than those, which, for their sake are condemn'd as such by the superstitious Nazarenes (VIII, 249-250).

As a case in point he cites " Noah's flood, " commenting :

And indeed, it may well start a scruple in a mind not over-credulous ; how it came to pass that this universal deluge of Noah (supposing it to be such) was recorded by no other nation on earth save only by the Jews ; as if it had not equally concern'd all mankind, to transmit to posterity the exact time of so general a depopulation of our race made by water (VIII, 248).

Hence by the time the correspondence is well advanced Mahmut's questionings have carried him far away from any brand of orthodoxy. His " editor " attempts to defend him, saying that Mahmut really " banters the abuses that are everywhere found in the service of God, not the service itself. " But finally, the " editor " is forced to admit that " in a word, he appears in all his letters a Deist, rather than an atheist ", assuring all the while that this indicates no anachronism, for " there are abundance of Deists among the Mahometans, as well as among us Christians " (VIII, [II-III]).

The Spy then has looked about him and has decided that " there is so equal an appearance of truth and falsehood in every religion that I should not know how, in human reason to fix on any " (IV, 165). His own faith while based on free inquiry and escaping from all formalism vigorously rejects atheism. Indeed the Spy and his " editor " are constantly trying to forestall or answer charges of atheism that are leveled at the letters. He insists that libertines and atheists are for him a " lewd and unthinking herd of animals " (II, 251).

His faith is necessarily grounded solidly on tolerance. Should not one believe " that a man, of what religion soever he be, provided he be a good man, may be happy after his death ? " (I, 27). Anticipating a favorite eighteenth-century argument, he continues : " I see men everywhere professing some religion or other ; paying divine honors, to some superior being, or beings, according as they have been educated ; which many times tempts me to think that religion is nothing but the effects of education " (IV, 163). It is an idea that he likes to savor and one finds it expanded in a later volume :

I am convinced by long and manifold experience, that God and the world and every thing appear to man in what figure he pleases. We may make our own optics though the generality of men take up with those which are prepared for them by their fathers and tutors... We adhere to the opinions we received in our infancy, with a partial stiffness and pride that we may not

seem to call in question the wisdom of our ancestors, or appear wavering or inconstant ourselves. (VIII, 94-95).

He would appear to be directing his cousin Solyman towards religious indifference when he counsels him to " leave spiritual things to the Mollahs and Imaums, and let thy thoughts be taken up in things belonging to thy trade. " One learns a little later in the same letter that by " spiritual things " the uncle really meant idle metaphysical speculation, such as concern over the nature of the soul.

But be it what it will, [he concludes, in a Voltairian tone] either corporeal or incorporeal, a substance or an accident, whether it dwell in the head or in the feet, within or without the body, there is no certainty in these things, neither can we be assured, what will become of it after death. Therefore, 'tis in vain to disquiet thyself in search of a mystery that is hid from mortals... (V, 232-233, 235).

In the final analysis, as was true for so many of the *philosophes*, what Mahmut means by religion is almost exclusively ethics. His is a working " faith ", stripped of what he calls " empty formalities " (VIII, 173), for as he writes, " I am of the opinion that true holiness consists in doing good, and living in charity with all men " (I, 236). It can be expanded only by pointing to what is perhaps only the lip-service he pays to the obligation to love God. At best his is a very theistic conception of the Deity :

Let us not therefore condemn the antique ceremonies of Gentile religion, which taught men to adore the sun, moon, and stars, the elements, and all that is within their circumference especially the souls of departed heroes, demi-gods, nymphs, and the rest of those beings which are the eldest progeny of eternal nature. For in so doing, they did but build altars to the original fountain of the universe. Since God is in the winds, in the rain, in the thunder, lightning, hail, and other meteors, in the heavens and air, sun, moon, and stars ; in the fire, earth, and water, in plants and animals, finally, since. He is in the elements, and every thing compounded of them, he is not only in them, but in these very things by an ineffable production of himself. And when the final consummation shall come, it will be but a withdrawing all the extended lines of his infinity into their center, where thou and I, and every divided atom in nature shall meet, be united, and swallow'd up in eternal beatitude. (VI, 189-190)

The Espion having succeeded to his own satisfaction in divorcing morals from religion, or one might say more accurately, in rejecting all formal religion and retaining essentially only an ethical code, continues to look about himself for examples. As he contemplates the European scene, he notes that " no bond of affection, or tye of consanguinity is of force to restrain these Infidels from pursuing each other with malice. Neither has their religion any more influence on their passions than the fables of the ancient poets " (III, 67). The *revers de la médaille* is provided by the example of the Tartars who, though " men of no religion... are very temperate and continent people, abhorring those vices which are but too common in other parts of the world

and from which the true believers themselves are not free " (IV, 73). We are reminded of the assertion made by the Jesuit missionary, Louis Lecomte, at about the same time, that " China was practicing the purest maxims of morality while Europe and almost all the rest of the world were living in error and corruption ", a statement which drew from the Sorbonne the loud protest : " Falsa est, temeraria, scandalosa, impia, Verbo Dei contraria, haeretica, Christianae Fidei et Religionis eversiva, virtutem Passionis Christi et Crucis ejus evacuans. " [1] Here was the familiar justification of " lay morality " already made so forcibly by Bayle and which was to be re-echoed so many times down through the eighteenth century.

The familiar theme of relativism has already been mentioned in our discussion of the Spy's religion. There are truth and falsehood in all sects here on earth ; there are " no factions in Paradise " (V. 234), and " impartial God respects not one nation more than another, for they are all equally the works of his hands. And for aught we know, he tolerates the variety of religions that are extant in the world with the same indifference as he dispenses his common blessings to such an infinite number of men of diverse faces " (V. 80).

This same relativism which colors so much of the Spy's thinking has its application in both *time* and *space.* One of his greatest enthusiasms is historical studies, and his conception of history is an amazingly modern one — in fact, its exposition might well have been signed Voltaire — were it not that it antedates Voltaire's earliest historical writings by over thirty years. " Turning over Histories " (I, 155), he explains, has been one of his chief pleasures since the early days of his bondage in Sicily, and it remains one of his constant preoccupations during his long residence in France. Such is his enthusiasm for historical studies, and such his firm conviction that there is needed a serious re-examination of the principles of historical writing that eventually he proposes to his superiors at the Divan the undertaking of a universal history. Shortly before the close of the correspondence Mahmut has the great joy of learning that not only has his wish been granted, but also that he himself has been named a special consultant for the undertaking. While the project is entirely fictitious, in the very text of the *Espion turc* itself we may see an *esquisse* of the kind of history the spy advocates. Fully a half century before the *Essai sur les mœurs* we find both the theory and practice of such a cultural history in the volumes begun by Marana.

In one of his early letters the Espion sets up his major principle :

> My sentiment has ever been [he writes], that 'tis more necessary to know the manners and customs of men, than to know the number of places they have besieged or taken ; and to be inform'd of their good qualities and bad ones, than to learn the manner of their encampments, and the number of battels which they have won or lost. (I, 119).

1. Cited by A. H. Rowbotham, « China and the Age of Enlightment in Europe », *Chinese Social and Political Science Review,* XIX (1935), 190.

As an agent of the Divan in Paris he stands astride two great civilizations and in setting up his rules for proper historical study he is anxious that neither ignore the other. History involves all sources — western and eastern — and all ages of each.

The West can only prove its ignorance in neglecting the Orient. Only a few years after Bossuet wrote his *Discours sur l'histoire universelle* in which, as Voltaire was acidly to point out, the Orient was not once mentioned, we find Mahmut sending instructions for the projected universal history : " In the beginning of this work it will be absolutely necessary to have recourse to the chronicles of the Indians, Persians, and Egyptians, and to the writings of Orpheus, Homer, Thales, Zeno, and others of Greece, Phoenicia, and Thrace " (VII, 73). Among these nations of the East who can furnish valuable materials for cultural history, " the Indians and Chinese deserve the first place, who were never covetous of the gifts of nature but fought to improve all those of their nations in the knowledge of the arts and sciences and especially in the system of ancient history " (VII, 74).

The Espion is just as anxious to break down the insularity of the Turks with regards to the learning of western Europe. " Is it not consistent with the faith of a Mussulman ", he writes the Venerable Mufti, " to read these [western] histories because they were penn'd by heathens ? Must we reject all that the pagans did or said ?... I tell thee, I not only read Plutarch, Livy, Tacitus, Xenophon, Polybius, with many other historians that were pagans, but I improve by their writings. " (III, 129)

Proper documentation and the critical appraisal of materials must be a major concern, the Espion counsels. At every point

> ... thou art not to confide wholly in any other author, whom thou hast reason to suspect guilty of fiction in history, or supinely pass thy sentiments into those of another without examining whether his relations be true or false. But having so great a throng of testimonies, reserve the last appeal to thyself, and let thy own judgment be the tribunal where every one's sentence is finally determined. (VIII, 246).

It is at this point that he draws at length on the example of " Noah's flood ", to reject it as historical fact, as we have already noted, because of insufficient documentation.

This critical search in all nations and all times, Mahmut is convinced, will greatly push back the barriers of time. In this, of course, he reflects the seventeenth-century's special concern with the problem of a satisfying chronology of the world. His advice is to

> follow the most ancient authorities, and be not discourag'd at the captious remarks of modern writers, for they grope in the dark, and having set up to themselves certain suppositious land-marks whereby to measure the age of the world, they quarrel with the ancient sages for saying it is of longer standing. As if those who are but of yesterday knew better the extent of time backwards than such as lived above two thousand years ago. (VIII, 251-252).

His great enthusiasm for the learning of ancient China and India, he explains in several passages of his correspondence, is due to their infinitely more satisfying chronology. His reading in their literatures has brought him upon books " wherein it is asserted that the world is so many millions of years old. " How much more credible is this concept, he exclaims. And in his great joy at casting off the fundamentalist Christian chronology, he cries out :

> I could almost turn Pythagorean and believe the world to be within a minute of eternal. And where would be the absurdity ? Since God had equally the same infinite power, wisdom and goodness from all eternity as he had five or six thousand years ago, what should hinder him then from exerting these divine attributes sooner ? (III, 172).

But Mahmut never allows himself to be lost in the contemplation of the past for long, and the firm belief in relativism which made him direct his studies toward all ancient civilizations carries over very definitely into his view of the contemporary world about him. And here it should be made clear that Montesquieu was imitating only one aspect of the *Espion turc* in his *Lettres persanes*. For while the *Espion*, like Montesquieu's famous work, has as a major theme the criticism of contemporary France, its horizons, unlike those of the *Lettres persanes*, go far beyond the limits of France and an Oriental court. The Spy can speak with first-hand knowledge of his native Turkey, of Sicily, of Paris and certain provincial cities in France. Beyond these limits he relies on either his reading, conversations with chance acquaintances, accounts from a brother of his who has voyaged to India and China, or especially the letters of his cousin Isouf (French : Fousi), an inveterate traveler who sends him back full accounts of places and peoples he comes upon in his wanderings over Europe, Africa, and Asia. Mahmut's curiosity in this respect is boundless. It is France's closest neighbors, the Italians, Spaniards, Swiss, Dutch and English who are given the most extended discussion, but he also collects from his cousin or other correspondents a vast quantity of information on comparative civilizations which will allow him to judge such more remote lands as Sweden, Russia, " black Africa ", China, India, and America, — to name but a few of the long list. In all of this, to be sure, there is a good deal of purely " guide-book " information, — descriptions of places which have doubtless been lifted from the travel accounts so popular at the time. But generally, it will be noted, Mahmut seeks to discover the *character*, the *humor* of the foreign people, their customs and beliefs. To a friend about to journey beyond Egypt into " black Africa " he counsels : " It will be worth thy labour to observe the different humours of these people, and make comparison between the ancient and this modern Gentilism, to abstract their morals from their superstitions... " (VII, 131). And if he treasures the letters from his wandering cousin, Isouf, it is because he considers him " a man of judgment in travelling " (VI, 169). And finally we may note

that he commends his brother for sending him the latter's travel journal, saying : " the countries through which thou hast pass'd have been as so many schools of wisdom to thee " (III, 264).

In this study of the " intrigues and secrets of the Christian courts, " France, of course, occupies the central position. The over-all estimate is a somewhat confused one, and one finishes the correspondence without knowing whether or not the Spy has a genuine and sustained liking for the people among whom he has spent most of his life. He has indeed certain clearly-marked enthusiasms. It is in no way surprising to find the liberal that he is waxing eloquent over Henry IV. There is a long " portrait " of Henry which extends over several letters and which reaches its highest point of praise when the Spy confesses : " there was never found in any Mahometan Prince the admirable clemency of Henry... " (I, 151) Henry's courage, his patronage of the arts and sciences, and especially his religious toleration all have combined to endear him to Mahmut.

It is a little more difficult to explain the on the whole highly favorable picture of Richelieu, and especially that of Louis XIV found in the letters. For one holding the views of the Espion it seems indeed a curious contradiction. The early letters done by Marana and dedicated to Louis obviously try to remain in the royal favor. But even in the later letters, when there is no longer any question of currying favor with the French crown or avoiding censorship, the personal portraits of the two remain essentially flattering. We can only hazard a guess as to what lies behind. Mahmut has certainly struck out vigorously at the specific abuses in Church and State which he found inside France. He has usually spared Richelieu and Louis from direct personal attacks possibly because of their great personal prestige, their courage and their action in protecting and advancing the arts and sciences — all of which did not wash away the abuses which flourished under them, but at least may have redeemed in his eyes the characters of the two statesmen.

French governmental policy fares much less well. The mingling of the spiritual and temporal powers is condemned from the earliest letters. " The Archbishop of Bourdeaux is, at present ", he reports, " general of the French naval forces... For my part, I understand not how a prelate of his rank can forsake his flock, his altar, and his function... " (I, 4). He is appalled at the singing of Te Deums after military victories, for in so doing the victors are only giving " God thanks for the evil they have committed " (I, 5).

The special favors granted the nobility and rich commoners are repugnant to Mahmut. " It is not the custom of the East ", he comments self-righteously, " to prefer men for their parentage, or because they can shew the dusty statues of their ancestors. This is the peculiar oversight of the infidels, to give that honour to names, and men of a noisy descent, which is only due to virtue " (IV, 103). And he cries

out in anger that in France " in court and camp all offices are bought and sold, without regard to merit or the publick good " (II, 50).

The *fermiers-généraux* come in for some severe attacks, and the common people for considerable sympathy, when the Spy writes :

> Thou wilt wonder at the improvidence of these infidel kings, and at the same time condemn their tyranny and injustice, who oppress, plunder, and ruin those that furnish them with all necessaries for human sustenance, to enrich (not themselves, but) a company of greedy caterpillars, for such and no better are those who gather their revenues. (II, 161).

Several vivid accounts of the terrible famines of seventeenth-century France serve to round off the picture and provide a frightening contrast to the luxury which Mahmut could see about him in Paris.

The description of the English nation found in *The Turkish Spy*, is not of any unusual length. It somehow manages to give very short shrift to three of the most important events happening in London during the years covered by the Spy's letters : the Plague, the Great Fire and the Popish Plot, and it is not without its errors in details. The events of the Civil War and the Commonwealth are mentioned as historical events, without much comment usually. Cromwell is called a " gallant man " (IV, 123), but his rule is referred to as one of " usurpation and tyranny " (VI, 34). The Restoration is very definitely welcomed and Charles II is spoken of glowingly as the " rightful heir " (VI, 33). Here, curiously enough, there are fewer of those judgments of national character which the Spy is usually so fond of. There is a most unflattering portrait of the Quakers who are characterized as " either fools or madmen ", and as " a herd of silly, insignificant people " (VI, 17). In the way of general estimates of " humor ", we find the English called " a very mutable, inconstant, rebellious people... corrupted with a thousand debaucheries... nothing at all but the obloquy and scorn of other nations " (VIII, 184-185). But it is not quite right to say that Mahmut singles out the English for special censure. His general appreciations of national character are rarely flattering. As a faithful subject of the Divan he is more or less bound to find all Europeans inferior. His recognition of merit among them goes to individuals, to separate institutions, — almost never to the whole nation.

Mahmut's letters foreshadow more than the aforementioned aspects of eighteenth-century liberalism. They include a number of passages strikingly Rousseauistic in tone, which are interesting texts for the study of the later seventeenth-century's appreciation of external nature. This age did not indeed turn its back on the great out-of-doors, but nature remained a relatively minor theme in its literature. The extent of the Spy's delight in nature is uncommon, I believe, in French literature of the period. We first are made aware of this in noting how his heart leaps up on visiting the Jardin Royal (today's Jardin des Plantes), which he calls " one of the most pleasant shades

in the world ", and where he can admire " lofty trees, planted so thick, and intermixing their leaves and branches so closely at the top that they compose a perfect natural umbrella over the walk, from one end to the other, so that not a beam of the sun can enter " (II, 29). His enthusiasm reaches its highest peak in the gardens of the château at Saint-Germain-en-Laye where he found " such a charming variety of delightful objects as made art seem to surpass nature... " (II, 212). But this last is an unusual sentiment for Mahmut to express, and there are extensive passages, especially in the later volumes, which make a great plea precisely for " nature " over " art " and " civilization ".

Several passages commenting on the pleasures of the simple, pastoral life offer interesting parallels with Fénelon's *Télémaque* which appeared the same year (1699) as did these volumes of the French *Espion*. But Mahmut gives a fuller treatment to this aspect of his primitivism than that found in *Télémaque*. In fact the Spy's comments sound like nothing so much as an early draft and fusion of Rousseau's two discourses : a lament for the rise of inequality among men, and for the resultant corruption brought on by progress in the arts and sciences — all this, of course, well over a half century before Jean-Jacques submitted his essays to the Dijon Academy. As the Espion looks about himself he can only consider the modern cities " sepulchres of the living " and long for an earlier age when " the law of nature was in universal force. " For Mahmut, the golden age was that of the " Infant Earth, before it was deform'd by the unnecessary arts of the carpenter, smith, and mason : when men had no other houses save what they made themselves, everyone for his family... Avarice, envy and injustice, had not yet corrupted the minds of mortals. The earth brought forth corn, herbage, and fruits without the husbandman's or gardener's labour " (VI, 257-258). Corruption came, just as Jean-Jacques was to repeat, with the beginnings of agriculture and metallurgy, and with the first enclosures.

> When once the lucre of gold had corrupted men's manners, and they, not contented with the riches and sweets which they daily cropt from the surface of the earth, had found a way to descend into her bowels stung with an insatiable desire of hidden treasures, then began injustice, oppression, and cruelty to take place. Men made enclosures to themselves, and encompassed a certain portion of land with hedges, ditches, and pales, to fence them from the invasions of others, for the guilt of their own vicious inclinations fill'd them with fears, and made them jealous of one another. (VI, 258-259).

Mahmut has no difficulty in bringing together his primitivism and his zeal for religious tolerance. In those early, happy times, he comments :

> This globe was a compleat paradise, and no mistaken zeal had taught men religiously to invade one another's rights and in a pious fury to murder their neighbours in hopes of meriting heaven hereafter. There was no such thing as bigotry or superstition to be found among any of human race. The law of nature was in universal force. Every man pursued the dictates of

reason, without hearkening after religious sophistry and sacred fables. (VI, 258).

The only hope for happiness in the present world, he maintains, is to flee from the great and populous cities where men are " shut up, imprison'd and buried from all commerce with the elements " (VI, 257) and to seek out some sylvan retreat where still survive some vestiges of " the original laws of nature and the traditions of primitive humanity " (VI, 259). The pleasures of such a simple life are dwelt on at length in the correspondence. To " talk with nature ", we are told, we have only to fall in with the simple, exquisitely sensual delights of country life such as " snuff[ing] up the wholesome and fragrant dew of the morning " (IV, 64) or simply witnessing the dawn. What can give more " sacred ecstacy " than to " walk amidst the high grown corn and grass, to pluck the bearded ears of barley, to let our eyes roll over the various figures of the wind-blown wheat and millet, our noses to suck the fragrant airs of marjoram, thyme, oranges, limons, with innumerable spices... " (VI, 260) — or to tend " oxen, sheep, or asses, all which act regularly according to their nature " (IV, 64), — even to listen to the " not unpleasant music " as " a herd of swine set their teeth at work on the windfallen apples " (IV, 63), — or finally " to hear the inimitable melody of birds, and every sense to be transported, snatch'd away, and lost in sacred ecstasies... " (VI, 260).

Mahmut is not so naïve as to overlook the seamier side of country life, but he has weighed all of this in the balance and his considered judgment is that " the rain, the dirt, the stink of hogs, camels, dromedaries, and other necessary rurel beasts would please me better than the constant tedious ease and fulsome sweets of court or city " (VI, 261).

Man himself reflects the peace and happiness of his surroundings and becomes a joy to other men. " There appears something so harmless and innocent in the faces and behaviour of the rusticks as effectually relieves my melancholy. I cannot discern in them any signatures of court-craft, and villany " (IV, 63). Unlike the servant of princes, " compelled to do many things contrary to his reason ", — " ho sweet is the sleep of the husbandman by night, and how void is his mind of imbittering cares by day ! " (IV, 64). Even the rustic's food is to be preferred, since it is " pleasant both in his mouth and his belly ; he feels no after-pangs through satiety, but, well refreshed and nourished with this homely diet he lies down with the lamb, and sleeps in peace, never dreaming of state-intrigues, or the plots of the mighty. Thus he passes his life in a circle of delights " (VI, 64).

When Mahmut's friend, Dgnet Oglou, turns his back on court life and settles outside Damascus to enjoy " the sweet tranquillity and ease of a country farm and wholsome exercises of agriculture " (VIII, 135), the Spy writes him to assure him he has chosen the way of life

which affords " the sincerest pleasures and the most unrepented joys... » (VIII, 136).

In addition to the delight in French gardens and the burning passion for unspoiled country life, Mahmut saves some of his enthusiasm for the wilder landscapes of Africa...

... where nature exhibits all her choicest wonders. [Here the] mountains are higher than the clouds ; their tops are inaccessible ; they approach the borders of paradise. On them fall the rivers of Eden in mighty cataracts. The noise of the precipitate waters is heard afar off, like the sound of remote thunders. It deafeus the ears, and astonishes the minds of mortals. The ambitious under-growing rocks are proud of the glorious cascade [...] My heart is ravish'd with the speculations of these things. (VII, 226).

In a recent brilliant essay Professor Antoine Adam has corrected a popular misconception and shown convincingly that the feeling for the joys of external nature was very much alive in seventeenth-century France. In his conclusion he notes, however : « De façon curieuse, ceux qui ont étudié le problème [du sentiment de la nature au XVII^e siècle en France] n'apportent guère de textes postérieures à 1680. »[1] The texts just cited from the *Turkish Spy*, whether they be French originals or translations into French, help to fill in the gap and show that the feeling lived on through the entire century.

In conclusion, we can but return to Paul Hazard's statement cited at the beginning of this study : most of the ideas which appeared revolutionary about 1760, or even as late as 1789, had already been expressed in the closing years of the seventeenth century. In its revolt from authority, and turn from interest in things metaphysical, in its discreet advocacy of a religion reduced essentially to ethics, in its suggestion of a separation of church and state, and finally in its constant appeal to historical and geographical relativism and its very modern view of historical method, *The Turkish Spy*, composed between 1684 and 1699, gives further substantial proof of the soundness of Hazard's thesis. It may well be that other French authors of the closing century gave more striking expression to individual liberal themes which turn up in Mahmut's letters. But the Spy has a considerably wider range than any of his contemporaries, and it is the impact of this broad span of his liberal ideas which gives the collection its greatest significance.

Joseph Tucker.

1. Antoine Adam, « Le Sentiment de la nature au XVII^e siècle en France », *Cahiers de l'Assoc. intern. des Études françaises*, 6, 1954, p. 15.

DEUX TÉMOIGNAGES ALLEMANDS SUR DIDEROT

Aux nombreux témoignages allemands sur Diderot que nous avons rassemblés naguère [1], il conviendrait d'en ajouter deux qui proviennent l'un et l'autre des « petites nouvelles » paraissant à dates régulières dans la presse périodique d'outre-Rhin.

Le premier fait partie d'une lettre adressée de Saint-Pétersbourg, le 20 mars 1775, au *Deutsches Museum* de Leipzig [2]. Après avoir rapporté un trait de générosité et de grandeur d'âme de l'impératrice Catherine II [3], le correspondant anonyme ajoute : « Pour faire honneur à l'humanité, je puis également vous assurer maintenant de la façon la plus formelle que Diderot n'a pas connu à Saint-Pétersbourg une mauvaise fin (dasz Diderot in St. Petersburg kein böses Ende genommen), mais qu'on lui a offert vingt mille roubles en cadeau et trois mille pour son voyage ; qu'il a cependant décliné le tout, et qu'il n'a demandé qu'une bague presque sans valeur, que l'Impératrice a retirée du doigt pour la lui donner et qui vaut tout au plus quinze roubles ». L'anecdote s'inscrit, de toute évidence, dans la vaste campagne de propagande montée par la « Sémiramis du Nord » à l'occasion de la visite de son ami, le « philosophe », mais son authenticité paraît indiscutable si on la compare à la version fournie par Diderot lui-même, telle qu'on la trouve dans *Diderot et Catherine II* [4].

Le deuxième document est cependant plus intéressant que cette note trop visiblement « inspirée ». Il s'agit d'un article nécrologique assez étendu, le seul dont nous ayons trouvé trace dans la presse allemande contemporaine. Le ton en est chaleureux et admiratif, l'information en est d'une précision exceptionnelle [5]. Ce texte parut dans le *Politisches Journal* de Hambourg en août 1784, soit moins d'un mois après la mort de l'écrivain, et il est rédigé dans les termes suivants [6] :

Paris, le 13 août 1784.

La philosophie et la littérature ont subi une perte sensible en la personne du célèbre Monsieur Diderot, dont l'Allemagne avait également estimé le génie, et qui est mort à Paris le 31 juillet dernier.

Il mourut inopinément en se levant de table, après un repas auquel il avait pris grand plaisir. En ouvrant le corps, on découvrit qu'il souffrait d'une hydropisie de la poitrine (Brustwassersucht). Sa mort subite fut cause de ce que, bien qu'il fût un des chefs de la nouvelle philosophie (der neuern Philo-

1. *Diderot en Allemagne*, Paris, P. U. F., 1954, chap. I et VIII.
2. Ier Band. Jänner bis Junius 1776, Stück I, Jänner 1776, nº 9, p. 95, *Aus einem Briefe vom* 20. *März* 1775 (anonyme).
3. L'impératrice aurait payé de ses propres deniers l'impression d'un pamphlet écrit par un M. de Maimieux contre le despotisme. Elle aurait envoyé le manuscrit en Angleterre, « ce pays de liberté étant le seul où un tel livre puisse être lu sans danger et soit capable de plaire ».
4. Avec cette différence toutefois que Diderot accepte en fait les trois mille roubles devant le dédommager de ses frais de voyage.
5. Si on la compare aux versions ultérieures, cf. notre *Diderot en Allemagne*, chap. VIII, *L'homme et sa légende*.
6. Band II, 1784, Stück VIII, August 1784, VI : *Briefe*, pp. 811-812.

sophie), il fut inhumé sans difficulté avec le cérémonial habituel, car le curé de St. Roch, Monsieur Marduel, dans la paroisse de qui il ne résidait que depuis le 15 juillet, ne savait pas encore quelle sorte de paroissien (Kirchspielsgenosse) il avait en lui.

Monsieur Diderot était le fils d'un forgeron (eines Schmidts) et il était né à Langres en l'an 1712. Il étudia à Paris et donna ensuite des leçons à des jeunes gens en qualité de précepteur (Hofmeister). Son génie le fit bientôt connaître et ses écrits lui valurent la gloire et la persécution. Il était un ami intime de feu d'Alembert et lorsque celui-ci fut couché sur son lit de mort, il l'assura qu'il le suivrait bientôt. Il a tenu parole.

Il est, comme on sait, avec d'Alembert, le principal auteur de l'*Encyclopédie* et celui de la belle pièce *Le Père de Famille*, comédie touchante (rührend) dans laquelle il a dépeint toute la sensibilité d'un père emporté, mais en même temps doux et généreux. Il joignait à des connaissances étendues une mémoire d'une puissance extraordinaire et un style éloquent. Sa belle bibliothèque revient maintenant à l'Impératrice de Russie qui, comme on sait, la lui avait achetée depuis plusieurs années, lui en avait laissé le libre usage jusqu'à la fin de sa vie et y avait joint encore une pension annuelle de trois mille livres. Son ami le plus proche était le baron von Erlach et sa principale amie la veuve du célèbre Helvetius. Il laisse une fille unique, qui a épousé un Monsieur Caroyon, et qu'il aimait beaucoup. Il avait une physionomie intéressante, respectable, et dans ses rapports privés il n'était que bonté et amabilité. Ainsi s'en vont nos grands génies, et leur place n'est pas encore reprise.

Un homme tel que Diderot fait partie de l'histoire d'un pays et de celle de notre temps. Il a contribué à éclairer (zur Aufklärung beygetragen) plus de deux millions d'hommes et ses écrits continuent son action. Un tel homme est également plus remarquable sur le plan politique que cent autres qui brillent dans la *Gazette de France*.

Comme on le voit, ce témoignage recoupe en substance ceux d'Angélique de Vandeul et de Meister, mais la précellence accordée à l'*Encyclopédie* et surtout au *Père de Famille* est bien d'un admirateur allemand. Certains détails semblent pourtant sujets à caution. Les relations entre Diderot et d'Alembert s'étaient fort refroidies depuis la désertion du mathématicien dans les remous de l'*Encyclopédie* : le qualificatif d' « ami intime » paraît dès lors excessif. On ne voit guère qui peut être le baron von Erlach : il ne s'agit certes pas de Melchior Grimm, qui avait été fait baron de Grimhof ; peut-être faut-il l'identifier avec Charles-Louis d'Erlach (1746-1798), descendant d'une illustre famille de militaires suisses au service de la France et qui s'y éleva au rang de maréchal de camp avant de regagner sa patrie lors de la Révolution. Aucun texte, à notre connaissance, ne fait état de relations directes entre Diderot et lui et l'on peut se demander si le collaborateur du *Politisches Journal* n'a pas été induit en erreur. De même, l'allusion à une amitié fidèle et tardive de Diderot pour M^me^ Helvetius paraît pour le moins surprenante et on ne s'attendait guère à retrouver le réfutateur de Helvetius parmi les familiers possibles du cercle d'Auteuil.

En somme, le mérite de cette notice tient avant tout à sa date et à l'élan d'admiration qui l'inspire d'un bout à l'autre. L'auteur anonyme [1]

1. Il serait vain de vouloir l'identifier sur la base de ce seul texte, mais l'abondance de détails révèle en lui, sinon un intime du maître, du moins un sympathisant bien informé de ce qui le concerne.

de l'article mêle à une certaine aigreur à l'égard de son époque des sympathies évidentes pour Diderot et pour sa pensée. A ce seul titre, son hommage au génie disparu méritait de ne pas tomber entièrement dans l'oubli.

Roland Mortier.

DIDEROT SAVAIT-IL AUSSI LE PERSAN ?

Des deux anecdotes inédites de Diderot publiées dans la *RHL* par M. Paul Vernière, celle qui est traduite de Saadi mérite plus qu'une note brève [1].

Le rapprochement que fait M. Vernière entre la « traduction » de Diderot et celle d'Alègre avait déjà été fait par Assézat [2]. Cependant, Assézat n'affirmait pas, comme le fait M. Vernière, que Diderot avait lu la traduction d'Alègre. Il se demandait même si le persan n'avait pas « été un instant l'occupation de la Société philosophique ». Il ne voyait là rien d'impossible. Diderot savait tant de choses ! Que n'avait-il pas lu pour le seul article *Sarrazins* de l'*Encyclopédie* ?

Nous serons donc iconoclastes. Diderot ne lisait pas Saadi dans le texte, et s'il a connu la traduction d'Alègre, ce n'est pas elle qui lui a servi.

Quand Diderot rédigeait son article *Sarrazins*, il était au Grandval, et en vacances. Nul besoin de bibliothèque savante : il transportait avec lui son Brucker, et s'en trouvait content. C'est donc dans Brucker que Diderot a lu d'abord le *Rosarium*, — *en latin*. Dans l'article *Sarrazins*, les trente premiers vers de l'exorde sont reproduits tels qu'ils se trouvent dans Brucker [3]. Diderot a tout de même traduit la suite en français, à sa manière qui n'est pas des plus rigoureuses [4]. La fable des trois hommes et du trésor, qui conclut l'article, est aussi traduite de Brucker [5]. Seule la morale en est supprimée : « Vae illi, qui petit divitias ex hoc mundo ».

La lettre à Sophie Volland du 30 octobre 1759 reprend ces deux textes avec un seul changement important : les trente vers non traduits dans l'*Encyclopédie* le sont pour Sophie [6]. Diderot y ajoute trois autres fables : celle des deux amants, celle du religieux qui prie pour la mort du roi, et le songe de l'habitant du Mogol.

1. *Deux anecdotes inédites de Diderot*, in *RHL*, juillet-sept. 1957, pp. 408-410.
2. *Œuvres* de Diderot (AT), IV, p. 483, n. 1.
3. J. Brucker, *Historia critica philosophiae...*, Leipzig, Breitkopf, 1742-1744, 4 t. en 5 vol. *in*-4°. L'exorde du *Rosarium* de Saadi est dans le vol. III, pp. 208-209. L'article *Sarrazins*, de Diderot, est dans AT, XVII, et le début de l'exorde du *Rosarium* y est reproduit p. 77.
4. AT, XVII, pp. 77-78.
5. Brucker, III, p. 216.
6. *Lettres à Sophie Volland* (SV), éd. Babelon, I, pp. 86-88.

En novembre 1762, troisième « édition » : pour la *Correspondance littéraire* cette fois. On y retrouve l'exorde du *Rosarium*, avec de menues variantes de traduction, la fable des trois hommes et du trésor, celle des deux amants. Trois nouvelles fables font leur apparition : celle du jeune homme vain de sa lecture du Coran, celle du mensonge qui sauve, celle du religieux qui abandonne son ordre pour la Société des savants [1]. Dans l'intervalle, deux autres fables librement adaptées de Saadi avaient été publiées par Diderot, en novembre 1761, l'une dans le *Journal étranger* (le fils qui venge sa mère) [2], l'autre dans la *Correspondance littéraire* de Grimm (chacun porte en soi son pire ennemi) [3].

On chercherait en vain dans Brucker les huit fables que Diderot a ainsi ajoutées à celle des trois hommes et du trésor, entre octobre 1759 et novembre 1762, et la neuvième fable, que vient de nous donner M. Vernière. Ce sont pourtant des traductions *originales*, ou des paraphrases faites sur traduction originale, et non des paraphrases de la traduction d'Alègre.

Le texte que Diderot avait à sa disposition est une édition bilingue (persan-latin) qui avait elle-même servi à Brucker : *Musladini Sadi Rosarium politicum sive amoenum sortis humani theatrum. De Persico in Latinum versum, necessariisque notis illustratum a Georgio Gentio*, Amstelaedami, ex typographeio Joannis Blaeu, 1651, petit *in-folio*, 17 pages non numérotées, et 629 p. [4].

La fable des deux amants s'y trouve pp. 379-381 :

> Juvenis quidam casto amore et integris moribus erat ;
> Qui honestam et formosam deperibat puellam.
> Ita legi : in oceano cum essent,
> Ambos in Syrtes illapsos...

Ce début doit être cité *en latin*, car Assézat, qui utilisait la traduction française de Defrémery, a cru apparemment que Diderot faisait un pudique faux-sens en écrivant « jeune fille » au lieu de « jeune homme » [5]. Si faux-sens il y a, il est de Gentius, ou de Defrémery.

La fable du religieux qui prie pour la mort du roi est à la page 73 de Gentius, le songe de l'habitant du Mogol pp. 169-170, l'histoire du fils qui venge sa mère pp. 131-132, celle de l'ennemi que chacun porte en soi, p. 473, le jeune homme vain de sa lecture du Coran, p. 159,

1. AT, IV, pp. 483-491. La fable du mensonge qui sauve fut reprise beaucoup plus tard par Diderot dans sa réfutation de *L'Homme* d'Helvétius (AT, II, p. 408). On la trouve également dans l'*Encyclopédie*, où elle constitue l'article *Mensonge officieux*. (AT, XVI, p. 116). Cette troisième traduction est si différente des deux autres qu'il n'est pas vraisemblable que cet article, anonyme dans l'*Encyclopédie*, ait été rédigé par Diderot.

2. Tourneux l'a reproduite dans son édition de la *Correspondance littéraire*, IV, p. 489, n. 1.

3. *Corr. lit.*, IV, p. 490.

4. Brucker cite cette édition dans son vol. III, p. 211, note B.

5. AT, IV, p. 486, n. 1. Defrémery traduisait « Il y avait un jeune homme... qui était épris d'un beau garçon ». — M. Roth, dans le II[e] vol. de son édition de la *Correspondance* de Diderot (p. 315, n. 44) a repris la remarque d'Assézat. Il a cependant introduit un rectificatif, sur nos indications, dans son III[e] vol, p. 364.

le mensonge qui sauve, p. 31. Cette dernière fable prouverait s'il en était encore besoin que Diderot a traduit Saadi du latin de Gentius, et non autrement. Il traduit en effet : « Quand cet homme condamné vit qu'il allait périr, son cœur s'irrita, sa langue s'enfla... » Voilà une expression étrange. Elle ne se trouve point dans Alègre. Elle n'est pas non plus dans la traduction de du Ryer [1]. Mais la traduction latine de Gentius dit bien « Cum quis desperaverit, lingua illius tumescit... »

Le religieux qui abandonne son ordre est une paraphrase très large de la 40e histoire du Livre II [2]. Enfin, l'anecdote que vient de publier M. Vernière est dans Gentius, p. 65. Contrairement à ce que pense M. Vernière, Diderot n'a pas trahi son modèle en mettant en scène un philosophe. Le texte latin dit en effet : « Forte sapiens quidam eadem vehebatur navi ». Il est vrai, en revanche, que rien dans la traduction latine n'autorise la conclusion « philosophique » de Diderot.

J. Proust.

1. Citation de Diderot dans AT, IV, p. 487. La traduction de du Ryer (Sadi, *Gulistan ou l'Empire des roses*, Paris, 1634) dit « ... le désespoir augmente la hardiesse de parler » (p. 22).
2. Cf. AT, IV, p. 491, n. 2, et Gentius, p. 217.

COMPTES RENDUS CRITIQUES

FÉDÉRATION INTERNATIONALE DES LANGUES ET LITTÉRATURES MODERNES. ACTES DES IVe, Ve ET VIe CONGRÈS.

La Commission internationale d'Histoire littéraire moderne a trente ans. Age du plein épanouissement, ou âge critique ? Si l'on nous permet, pour une fois, un jeu de mot, nous dirons qu'il n'est que de la juger à ses *Actes*.

En tête de ceux du Congrès de 1948, Basil Munteano a placé un historique qu'il serait vain de recommencer, et qu'il suffira de rappeler ici : au Congrès international des Sciences historiques d'Oslo (août 1928), une proposition de Paul Van Tieghem suscite la formation d'une Commission d'Histoire littéraire, dont M. Fernand Baldensperger assume la présidence. Premier Congrès à Budapest, en mai 1931, consacré aux *Méthodes*, avec des mémoires de Paul Van Tieghem, de Fernand Baldensperger, de Benedetto Croce, de Dragomirescu, de Josef Nadler, de Jean Hankiss, d'Herbert Cysarz, de Georges Ascoli, de W. Folkierski, etc., publiés dans le *Bulletin of the International Committee of historical Sciences*, février 1932. — Deuxième Congrès, consacré aux *Périodes littéraires*, en septembre 1935, à Amsterdam, où l'on voit apparaître les noms de Kurt Wais, de Raymond Lebègue, de Giuseppe Toffanin, de Louis Cazamian, de Marcel Raymond, Congrès dont les Actes seront réunis dans ce même *Bulletin* en septembre 1937. — Troisième Congrès à Lyon, de mai à juin 1939, sur les *Genres littéraires*, où l'on entendit quelques-uns des fidèles anciens, et quelques nouveaux, parmi lesquels Édouard Herriot ; la revue *Hélicon* (Amsterdam, 1940) en recueillit les contributions en pleine guerre, et au moment même où la suite de ces olympiades de l'esprit était brutalement bouleversée. Celle qui s'ouvrait alors allait durer deux fois plus qu'une olympiade normale. Il fallait panser les blessures, et préparer Paris à de nouvelles assises. Grâce aux initiatives de MM. Jean-Marie Carré, Benedetto Croce, Fernand Baldensperger, et aux soins actifs et heureux de M. Charles Dédéyan assisté de M. Milan Markovitch, c'était chose faite en mars-avril 1948. Cette fois, la Fédération avait de puissants alliés

et d'efficaces amis : l'Unesco venait de se fonder ; son sous-directeur général, M. Jean Thomas, n'avait oublié ni la part qu'il avait prise au Congrès de Lyon, ni tout ce que les lettres et l'histoire de l'humanisme lui devaient déjà. Les *Actes* allaient devenir cette publication autonome, dont trois volumes ont paru depuis, traçant un itinéraire, marquant des étapes.

Actes du quatrième Congrès international d'Histoire littéraire moderne. Paris, 1948, Paris, Boivin [1950]. In-8°, 269 p.

Ce volume a déjà, après dix ans, un intérêt de document d'époque, et restitue une atmosphère. On voulait, dans cette série d'études sur la littérature et l'événement, sur les écrivains et l'action, sur les révolutions politiques dans leurs contre-coups idéologiques, se souvenir que l'on était à cent ans de 1848, et en célébrer la commémoration séculaire ; mais, quoi qu'on en eût, on se souvenait surtout que l'on était à trois ans de 1945 ; et c'est ce double éclairage qui donnait une vibration particulière, plus pathétique, ambiguë, à la confrontation des idées et des idéaux.

C'était le temps où un lettré grec pouvait se féliciter de ce qu'une grande île de l'Hellade eût été protectorat britannique, et fût restée ainsi foyer d'indépendance, face aux Ottomans (p. 241) ; ou tel maître des études slaves évoquait tel roman serbe dont le héros va servir la cause française en Algérie (p. 221) ; où certaines contributions érudites avaient un caractère qui nous demeurera toujours mystérieux, puisque les *Actes* n'ont pas jugé possible de les insérer (p. 14) ; où le représentant des lettres grecques prononçait le mot de *résistance*, en parlant du temps des Turcs, d'un ton qui faisait penser à une autre Résistance (pp. 240, 246), mais où, en parlant de Goethe, on prononçait à mi-voix le mot *collaboration* (p. 258). On commençait à parler d'un philosophe de l'histoire, nommé Lukacs, dont on ne connaissait encore que par ouï-dire la *Poésie de parti* (p. 188) ; la Chine était représentée par M. Wu, ambassadeur auprès du Vatican, qui proposait à la méditation du Congrès l'exemple de Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus (p. 37) et déclarait que « la signification des lettres, c'est d'évoquer le verbe vivant » (p. 39), — les *Actes* impriment *verbe* avec une minuscule, mais M. Wu le pensait certainement avec une majuscule ; la Hongrie, par M. Jean Györy qui évoquait l'ère fortunée ouverte à son pays après une « triste période réactionnaire » de l'histoire littéraire (p. 149), et dictait la ligne de son parti : « Ce n'est pas lorsque le poète se dit révolutionnaire qu'il est révolutionnaire, mais lorsque la structure de ses poèmes, son imagination et la façon dont il procède sont susceptibles de nous révéler le révolutionnaire » (p. 151), tandis que M. Basil Munteano achevait un tableau de la tyrannie intellectuelle de la période 1800 sur cette allusion désabusée : « De telles méprises ont cessé d'être possibles, ne fût-ce qu'en droit » (p. 202) ; que M. Lytton Sells donnait franchement à

entendre que sa préférence allait aux chênes plusieurs fois séculaires de Fontainebleau et non pas aux arbres de la liberté de 48 (p. 207) ; et que M. Italo Siciliano, ayant soigneusement dépouillé la presse de M. Togliatti et les textes de M. Togliatti lui-même, ayant réfléchi sur le sort fait à la peinture de Picasso et à la musique de Prokofiev, s'étant interrogé sur celui des poèmes patriotiques d'Aragon, — iraient-ils à une anthologie ou à un reliquaire (p. 184) ? — concluait, avec nuance et malice : « La véritable poésie est toujours pure, même lorsqu'elle s'engage. Nous disons : lorsqu'elle s'engage, et non pas : lorsqu'on l'engage. »

Ainsi se rétablissait un « dialogue », comme l'on se plaît à dire : l'Allemagne était absente, mais comme Goethe, Schiller et Mme de Staël étaient là, le grand divan occidental se reconstituait ; l'Espagne du général Franco était absente, mais M. Marcel Bataillon assurait la représentation de celle de saint Jean de la Croix, de celle aussi de Pi y Margall ; le rideau de fer restait baissé, ou ne se soulevait que sur un coin, vers Budapest, mais comme l'on avait convoqué Mickiewicz, Petöfi, et tout « le Danube en colère », avec les patriarches serbes et les princes-évêques du Monténégro, la république européenne des lettres retrouvait ses assises ; et derrière la « petite Europe », se reformait la grande.

La Table des matières de ces 269 pages s'ouvre par des « Vues sur l'histoire littéraire et la littérature comparée », — où les grands thèmes fondamentaux et les bilans actuels sont repris et mis au point par Paul Van Tieghem et MM. Wu, André Maurois, W. P. Friederich ; elle se distribue ensuite en « questions d'histoire littéraire », études monographiques sur « quelques écrivains et leurs idées politiques », études d'histoire comparée des mouvements littéraires et politiques sous le titre : *Les Révolutions et les lettres*. A la vérité, nous nous enhardirions volontiers à bouleverser cet ordre et à proposer cette autre suite qui nous semble refléter l'enchaînement naturel des questions traitées : d'abord, les milieux, les courants, les agents de propagande qui ont préparé, depuis le XVIe siècle (R. Lebègue) et surtout du XVIIIe siècle à la Restauration, en Suisse (Charly Guyot, Carlo Pellegrini, Mme de Pange), en Belgique (Gustave Charlier), dans l'Allemagne de Goethe et de Schiller (Robert d'Harcourt), dans la France de la Révolution et de l'Empire (Basil Munteano), cette rencontre, noble ou malsaine, loyale ou adultère, de l'écrivain et de l'événement, à laquelle 1848 et les années qui précèdent ou suivent immédiatement 1848 donneront son caractère d'engagement héroïque ou tyrannique. Puis, cet engagement même de 1848, qui, dans une évolution ou une révolution du romantisme, fait découvrir aux lettres le sens de la province (Pierre Moreau), jette ou enfonce plus que jamais dans l'action Mickiewicz (Zygmunt Zaleski), Lamartine (Jean Pommier), Hugo (Gilbert Mayer, Jacques Roos), des littératures entières : celle des Serbes (Milan Markovitch), celle des Grecs (N. Kazantzaki), va s'éteindre en léger remous

sur les côtes anglaises (A. Lytton Sells), donne son sens même à une œuvre poétique comme celle de Petöfi dont la critique « bourgeoise » n'avait voulu retenir que le revêtement descriptif (Jean Györi), ou ajoute un sens inavoué, et comme douloureusement refoulé, à ces vers de Théophile Gautier qui ne laissent voir que leurs ciselures et la froide perfection de « l'art pour l' art » (René Jasinski). Enfin une dernière section suivrait, jusqu'à nos jours, les prolongements de 1848, souvenirs ou inconscientes influences, réactions ou persistantes méfiances ; on les verrait chez Taine avec Frederick C. Roe ; dans les interprétations que la nouvelle Espagne se donne à elle-même de la vieille Espagne, comme le montre M. Bataillon ; et aujourd'hui encore dans celles par lesquelles la France des « lendemains qui chantent » s'annexe les chants médiévaux. Ce dernier jeu de miroir ou de mirages, spirituellement décrit par M. Italo Siciliano, nous l'aurions volontiers placé à la fin du volume, auquel il donnerait un sens à la fois philosophique et ironique. Mais il eût été dommage, nous en convenons, de ne pas trouver, à ces dernières pages, les vues de M. Baldensperger sur la réfraction que subissent les idées en passant de pays à pays.

C'est bien, en effet, la leçon que nous retirons de toutes ces communications, si divergentes qu'en soient les tendances. Sans doute, des travaux de la Fédération internationale des littératures sortira-t-il un jour la formule scientifique d'une loi de réfraction dans l'espace et dans le temps. Comment l'Espagne arrive-t-elle à faire, de son Jean de la Croix, après trois siècles, un révolutionnaire et un panthéiste (pp. 230, 234) ? Comment l'empirisme anglais arrive-t-il, en passant la Manche, à se subordonner au rationalisme français pour susciter ces obsessions de la critique moderne : l'idée d'influences, celle de rapports, celle de société (p. 197) ? Telles sont les questions que l'on se pose après avoir lu M. Bataillon ou M. Munteano. Les siècles qui se suivent dans une même aire linguistique ne parlent même pas la même langue ; comment une œuvre serait-elle la même en passant d'une langue à l'autre ?

Cette interrogation inquiète vient à l'esprit, quand il s'aperçoit que *liberté*, par exemple, n'a pas le même sens pour un Allemand que pour un Français (p. 257), et qu'il faut deux mots à un Polonais pour traduire ce mot français (p. 103), deux mots dont aucun, on le présume, n'est traduit exactement par *liberté* ; que *populisme* revêt des sens divers selon qu'il est écrit à l'Occident ou à l'Orient (pp. 151, 244) ; que les Grecs ignorent encore s'ils doivent parler et penser comme Platon ou comme Costis Palamas (p. 242) ; que l'Europe a admiré Mickiewicz dans des textes qui n'étaient pas du Mickiewicz (p. 100) ; que M. Baldensperger cherche en vain l'art de Petöfi à travers ses traductions (p. 153) ; que dans ces *Actes* mêmes, et sous la plus savante des plumes, des textes de Goethe perdent, en changeant d'idiome, leur vertu goethéenne. Le lecteur français qui lit tour à tour (p. 96) : *Ich bin ein Mensch gewesen und das heisst ein Kämpfer sein*, et : « J'ai été un homme,

ce qui veut dire que *j'ai lutté* » [1], est exposé à un complexe d'infériorité, qui serait d'ailleurs injustifié.

De là, l'indéniable importance de cette question des traductions qu'était venu évoquer devant le Congrès, au nom de l'Unesco, M. Jean-Jacques Mayoux. Deux voies s'ouvraient : celle qu'on appelait voie du *maximum*, celle qu'on appelait voie du *minimum*. Plus exactement il s'agissait de choisir entre un minimum de littératures pour un maximum de langues et un maximum de littératures pour un minimum de langues. Ou, pour être plus clair, de savoir s'il était plus expédient de traduire Racine en flamand et dans toutes les langues du monde, ou Michel de Ghelderode en français et dans quelques langues privilégiées. Dans la première hypothèse, on risquait de perpétuer une oligarchie de littératures ; dans la seconde, une oligarchie de langues. Il est permis d'hésiter : on aura toujours, je suppose, plus de plaisir à voir porter Michel de Ghelderode sur une scène parisienne qu'à entendre la Bérénice de Racine parler flamand ; mais, d'autre part, à ne transvaser les vins nouveaux que dans les amphores anciennes, ne risque-t-on pas de vider de leur contenu, peu à peu, les jeunes littératures à faible rayon d'action, de créer une sorte de loi d'attraction universelle, qui ferait graviter toutes les planètes de l'art dans quelques systèmes solaires à centre fixes ?

A ces questions de relations entre les langues que l'on se pose à dix ans de distance, en retrouvant les *Actes* de 1948, les Congrès suivants en ajouteront d'autres, qui vont des relations entre les arts aux relations entre les styles.

Atti del quinto Congresso internazionale di lingue e letterature moderne. — Le lingue e letterature moderne nei loro rapporti con le belle arti (Firenze 27-31 Marzo 1951). Florence, Valmartina, 1955. In-8°, 546 p.

Consacrer quelques jours d'un printemps de Florence à des communications sur Holbein, Chaucer, Jean Lemaire de Belges, Mark Twain, Rabindranath Tagore... quand Fiesole et Fra Angelico sont là, tout proches, et que de petites rues ombreuses vous invitent à vous rendre auprès des Giotto de Santa Croce ; donner quelques heures, que demandent la loggia dei Lanzi, écrin de chefs-d'œuvre, les rives de l'Arno et l'ombre de Lorenzaccio à un cinquième Congrès d'histoire littéraire moderne... Sacrifice, assurément, mais qui a eu sa récompense, puisque ces journées de Florence ont eu un thème à la mesure de Michel-Ange et de Dante Alighieri, ici présents : les relations et les reflets mutuels

1. Ou encore (pp. 96-98) : *Bildungskraft unserer Natur* et « les puissances plastiques de la nature », *Immer, immer nach West* et : « *Pousse* toujours, toujours vers l'ouest ». Simples broutilles assurément. De même, quelques lapsus ou anomalies, au cours de ce volume, arrêteront à peine le lecteur : p. 71, ligne 14 : lire *fondre* au lieu de *fonder* ; p. 75, l. 5 : *initiateur* au lieu d'*imitateur* ; p. 102, l. 11 : *Buchez* ; p. 149, l. 6 : *Saint-Martin* au lieu de *saint Martin*.

de la littérature et des arts plastiques. Le plaisir s'en prolonge, avec les *Actes* parus par les soins de M. Carlo Pellegrini, parfait organisateur de ce Congrès ; équilibrant les communications en italien, en allemand, en anglais et en français ; ordonnés selon un plan harmonieux : un préambule qui traite de la question générale de ces *rapports* (E. Garin, S. Dresden, G. Jamati s'interrogent, respectivement, sur *la Letteratura e le Arti*, sur la notion de style, sur les exigences distinctes de la transposition dramatique et de la transposition picturale ; M. Markovitch examine, dans le cas particulier de la Serbie, la mutuelle pénétration de la poésie populaire et des arts plastiques) ; un bref regard sur « les origines », qui remonte jusqu'à Dante et Chaucer (peut-être n'est-ce pas ici que l'on s'attendrait à rencontrer la contribution de M. Kuhn, *Struktur und Formensprache in Dichtung und Kunst*, mais dans le préambule théorique) ; enfin cinq applications des principes préalablement posés : à la Renaissance ; au baroque et au classique ; au XVIII^e siècle ; au siècle romantique ; à l'époque contemporaine. Les rapports introductifs de chacune de ces sections sont respectivement de MM. André Chastel, Pierre Francastel et Paul Maury, Folkierski, de nous-même, de M. Kurt Wais. Et, entre les lignes de ce cadre, une vivante liberté permet aux esprits et aux sujets les plus variés de se jouer sans contrainte autour de cette notion des « rapporti » dont on s'est bien gardé, — et l'on a eu raison, — de donner une définition unique.

Ces rapports, en effet, ont été entendus de façons bien diverses : collaboration de l'artiste avec le poète, le conteur, le dramaturge, dont il illustre les pages (R. Roedel, V. Branca, Y. Batard) ou met en scène les drames (H. Tuzet), collaboration d'un écrivain avec les artistes dont il dirige les travaux (J. Frappier), œuvre littéraire d'un artiste (T. Bolelli), œuvre d'un écrivain sur les arts (R. Bray, V. Lugli, Ph. Van Tieghem, R. Shackleton, F. Boyer, P. Böckmann, R. d'Harcourt, H. Pyritz, A. Lombard, G. Mayer, F. C. Roe, G. Charlier, R. Gilkey, C. Guyot), rencontres ou relations significatives entre écrivains et artistes (R. Lebègue, W. Mc Causland Stewart, W. Kohlschmidt), communauté de thèmes, et surtout communauté de style, entre les écrivains et les artistes : que ce soit un commun amour de l'Italie qui assemble Goethe, Ruskin et Taine (J.-M. Carré) ; qu'un certain état de sensibilité, — qu'on l'appelle parnassien ou symboliste (P. Martino), qu'on le désigne du mot polyvalent d'impressionnisme (F. Lazaro), — crée une univers commun aux peintres, aux poètes, aux conteurs ; enfin qu'un style, — le baroque (P. Francastel), le classique (P. Maury), le romantique (P. Moreau), donne aux formes, aux équilibres, aux valeurs réciproques le même ordre ou le même désordre dans l'architecture d'une église ou dans le scénario d'une pièce, dans le dessin d'un caractère ou dans les proportions d'une statue.

Mais de tous ces rapports les plus profonds sans doute, et ceux qui touchent à l'unité même de l'Art, sont ceux que résument le vieux titre de Batteux, *Les beaux-arts réduits à un seul principe*, le vieil adage du

poète, sujet, d'ailleurs, à exégèses et à contre-sens : *Ut pictura poesis...* Sans doute est-ce à l'aube de la critique moderne, au temps de l'abbé Du Bos, que le problème a été posé avec le plus de force ; les temps modernes l'ont enrichi ou compliqué de leur sensibilité complaisante aux synesthésies, de leur mystique des correspondances, que M. Jean Pommier a étudiée avec tant de profondeur, à propos de Baudelaire, puis à propos de Proust. Mais c'est vers 1719 que s'est éveillé ce besoin de faire, parallèlement, des « réflexions critiques sur la poésie et la peinture », un besoin que pressentaient déjà Perrault et La Bruyère : « On a dû faire du style ce qu'on a fait de l'architecture... » Et c'est pourquoi la contribution de Basil Munteano, *Le problème de la peinture en poésie dans la critique française du XVIII^e siècle*, occupe à juste titre la place centrale dans ce recueil.

Union des arts et union des peuples : on ne peut concevoir d'entreprise qui soit plus dégagée du souci des frontières [1]. Si, pourtant, quelque privilège local avait pu être concédé dans cette circonstance, c'est la Toscane qui eût été en droit de le revendiquer : peut-être se plairait-on à en apercevoir plus souvent les horizons. Que ne s'est-on souvenu que l'on était à Florence ! Botticelli a bien sa part dans la communication de M^lle Batard ; le *Décameron* se profile dans celle de M. Branca ; Dante dans celle de M. Roedel, et, encore, dans celle de M^lle Batard ; Michel-Ange poète chante, accompagné de quelques sévères jugements de M. Sckommodau *(disuguale, frammentaria, complicatezza svantaggiosa)* ; Brunelleschi, et encore les poèmes de Michel-Ange (qui, cette fois, « appartiennent à l'âge classique de la Renaissance ») embellissent de leurs syllabes le rapport de M. André Chastel ; M. Jean-Marie Carré suit Ruskin devant les Ghirlandajo de Santa Maria Novella et les Fra Angelico de San Marco. Mais n'y avait-il pas à demander davantage à cette ville unique, où Brunelleschi, en élevant, par un paradoxe du génie, la coupole de Santa Maria del Fiore, a donné à tout l'art moderne, si nous en croyons Michelet, une double leçon de hardiesse et de discipline ?

Literature and Science. — Proceedings of the sixth triennial Congress. Oxford, 1954. Oxford, Basil Blackwell, 1955. In-8°, 330 p.

L'ingénieuse Providence des Congrès, qui avait voulu que l'on s'occupât de révolutions à Paris et d'arts à Florence, avait décidé qu'Oxford, en une semaine d'études dont M. Sayce assura, comme secrétaire,

1. Sauf en de rares moments, où les concurrences nationales se trahissent ingénument. C'est ainsi que, dans la note de la p. 169, on sera surpris d'entendre exiger de M. Marcel Raymond de choisir entre la poésie française, dont il a parlé mieux que personne, et l'art baroque, pour lequel il professe une avouable tendresse. « Qui n'est pas avec moi est contre moi » : les seules lèvres qui aient eu le droit de prononcer ces mots sont des lèvres divines... Au surplus, de cette note, le lecteur aura de lui-même supprimé le mot « insolent » qui ne s'accorde pas avec les « rapporti con le belle arti ».

l'organisation et le succès, serait le siège de discussions sur les rapports de la littérature avec la science, — comme dit le titre de ces Actes, — ou avec les sciences, — comme dit leur Table des matières. Peut-être sont-ce là choses différentes ; et, lorsqu'on parle de *Goethe's Science*, comme M. Stahl, de *Dante et la science de son temps*, comme Mlle Batard, de la *Méthode scientifique en critique littéraire*, comme M. Bémol, ne se réfère-t-on pas au même ordre de concepts que lorsqu'on étudie, avec M. J.-B. Barrère, la *caractérologie* dans ses relations avec les études littéraires, avec M. Jean Richer les *Romantiques français devant les sciences occultes*, ou encore, avec M. Gustave Charlier, le *thème de la locomotive*.

Il reste cependant que les communications si diverses qui se trouvent rassemblées dans ce volume sont reliées les unes aux autres par une volonté commune de confronter, et, s'il se peut, de concilier. Comme il y a dix ans sur la création littéraire et l'action, ou comme, trois ans après, sur l'expression littéraire et l'expression plastique, les congressistes de 1954 se sont interrogés sur deux versants du génie humain, celui qui va vers les valeurs immuables auxquelles répondent les œuvres de beauté, celui dont le paysage, soumis aux bouleversements incessants de la recherche et des découvertes, s'étend à l'infini, d'acquisitions en acquisitions, vers de lointaines vérités. Se rejoignent-elles à une ligne de crête, à la faculté commune d'où partent à la fois, comme le pensait Paul Valéry, les spéculations de l'intelligence et les créations de l'imagination ; à la formule unique vers laquelle, selon Taine, nous monterons, de simplifications en simplifications, de synthèses en synthèses, après les longues initiations probatoires de l'analyse, et qui sera, dans son unité, sa plénitude et son universelle fécondité, Dieu lui-même ?

Au seuil de ce volume, les sages réflexions de M. John Orr suffisent à montrer qu'un grand savant et un grand lettré de notre temps se défie de ces trop belles promesses ; que le Dieu vers lequel Taine voulait faire monter l'esprit humain demeure pour lui ce Dieu inconnu auquel Athènes avait dressé un autel ; et que la crête où se rejoignent les vérités de la science formulable et celles de la poésie ineffable, lui apparaît comme une ligne sans dessin géométrique, dont « l'imprévisible », « l'inaccessible » échappait à « nos calculs même les mieux assis, les plus irréprochablement scientifiques ».

Cela dit, on s'est mis aux calculs, aux prévisions, et l'on est parti à l'assaut de l'inaccessible.

Selon l'ordre habituel et presque consacré qu'observent les *Actes* de la Fédération internationale des Langues et Littératures modernes, une première partie traite des problèmes généraux et méthodologiques posés par le sujet mis en discussion (Herbert Dingle, G. Temple), problèmes qu'une deuxième partie distribue, ici, en étages qui correspondent à ceux de la « scientific method », et du « literary scholarship » : science des textes et de leur établissement (Ruth J. Dean, J. G. Mc Manaway), sciences de la langue, de la phonétique, du style (A. Ewert,

H. Hatzfeld, P. Guberina, E. R. Vincent, D. I. Masson), science psychologique et psychanalytique (William Rose, Gilbert Mayer, J.-B. Barrère, E. R. Briggs), science statistique et démographique (M. L. Dufrénoy, R. Escarpit). La troisième partie prolonge, en deux communications liminaires (F. R. Johnson, A. Choulguine) ces éclaircissements de principes et de méthodes, en les appliquant à l'histoire ; mais, à l'histoire, elle ne tarde pas à emprunter ses cadres chronologiques, si nécessaires à l'insertion des idées dans leur perspective temporelle et à leurs justes rapports réciproques.

Moyen Age et Renaissance, règne de Galilée et de Newton, avènement de la révolution industrielle avec ses conséquences dans la vie de l'esprit comme dans celle de la société : les titres de cette trilogie historique ne suffisent peut-être pas à rendre compte de l'ampleur des perspectives géographiques et idéologiques des quarante communications qui la composent. Il n'eût pas été inutile de les combiner ou de les compléter avec un « index locorum » qui renverrait aux études sur l'Espagne (J. M. Millaás-Vallicrosa), sur l'Angleterre (R. E. Parker, R. Davril, H. Pettit), sur l'Italie (Y. Batard, A. C. Crombie, G. di Pino, R. Roedel), sur la France (J. S. Spink, W. G. Moore, W. Folkierski, R. Mercier, H. Roddier, R. Mortier, J. Mayer, A. J. George, J. Richer, G. Rees, S. Dresden, H. Trudgian, G. Cattaui, M. Bémol, E. von Richthoffen), sur la Suisse et la Belgique (C. Guyot, G. Charlier, J. Roos), sur le monde slave (M. Markovitch, Z. L. Zaleski, P. Kovalevsky, E. Koutaissof), sur le monde germanique (H. Henel, E. L. Stahl, P. Böckmann, A. Robinet de Cléry, A. Closs), et à celles encore qui, selon l'esprit de la littérature comparée, s'élèvent au-dessus des frontières et donnent aux courants d'idées et aux curiosités des esprits leur libre espace international : que M. Dominica Legge expose « *To speik of science, craft and sapience* » *in Medieval Literature*, que Robert Shackleton envisage ces deux termes : *Newtonianism and Literature*, ou Hélène Tuzet *le Thème de la fin du monde dans les lettres après 1660*, que Ronald Peacock propose, aux dernières pages de ce livre, et comme leur conclusion naturelle, un tour d'horizon sur cet immense panorama où les sciences et les lettres, lasses de dialoguer depuis 323 pages, appellent, comme au temps du Congrès de Florence, les arts dans leur colloque : *Abstraction and Reality in Modern Science, Art and Poetry.* Vertigineuse embardée de l'esprit que dépasse seule, en un autre genre d'audace, la rencontre que ménage, à travers deux siècles, Roland Mortier à Diderot et Vercors.

Aux langues que les *Actes* précédents nous avaient fait entendre, l'allemand, l'anglais et le français, s'ajoute, cette fois, pendant un bref instant, — le temps d'une demi-page, — l'espagnol. Promesse pour l'avenir, et espérance. Nous ne sommes plus au temps préhistorique où la confusion des langues s'aggravait, sur les échafaudages de Babel, de la confusion des idées.

Déjà le rythme triennal a ramené un congrès, celui de Heidelberg (26-30 août 1957). Il convient d'en ajourner le compte rendu à la date où paraîtront ses *Actes*. Une date que nous espérons prochaine, car le thème général, *Stil- und Formenprobleme in der Literatur*, est situé au centre de la chose littéraire, et en constitue peut-être l'essence. Cette fois encore les *Prinzipielle und methodische Fragen* ont précédé les classements chronologiques *(bis 1600 ; 17. und 18. Jahrhundert ; die Moderne)*. Par les mots de *Stil* et de *Form* on a entendu les lignes architecturales d'un sonnet (F. Figurelli) aussi bien que les modes d'expression par lesquels l'âme parle à Dieu (J. Dagens), le jeu des genres à formes fixes (Z. Zaleski) aussi bien que les « motifs » littéraires dont V. Czerny a proposé une théorie comparée. Structures et revêtements qui, apparemment, sont d'un temps, mais qui répondent à certaines « constantes humaines » dont B. Munteano a cherché les lois, corollaires d'autres lois, psychologiques, métaphysiques, spirituelles. Le sixième Congrès avait touché aux rapports que les secrets de l'art entretiennent avec les secrets de l'âme. Cette immense et troublante question se retrouve au fond des études de style et de forme. Et le titre d'une communication de F. Vial, *L'inconscient métaphysique et ses premières expressions littéraires en France*, laisse deviner où conduirait cette voie, si on la suivait, si on pouvait jamais la suivre, jusqu'à son terme.

Au tableau de ses conquêtes successives, la Fédération Internationale a eu la fierté d'inscrire, à l'occasion de ce dernier Congrès, un Extrême-Orient plus lointain encore que la Chine : le Professeur K. Hayashi, de Kyoto, est venu y parler des styles du Japon moderne. Cette histoire de trente ans, que nous avons tenté de retracer ici, est faite d'une suite de gains et de généreuses annexions.

Et aussi, comme toutes les histoires humaines, d'une suite de deuils. En reprenant les anciens bulletins et les anciens *Actes* qui enregistrent les participations, les contributions, les amitiés, et qui sont comme le « livre de raison » d'une famille internationale, on rencontre des noms qui sont, maintenant, inscrits au mémorial de l'histoire littéraire et de l'histoire des idées. Benedetto Croce apportait aux toutes premières rencontres le poids de son autorité mondiale et l'impulsion d'une intelligence souveraine ; la Sorbonne y avait pour représentants Georges Ascoli, qui devait être arraché à ses travaux, peu d'années après, par une des plus cruelles entreprises d'extermination que les temps modernes aient connues, et Paul Van Tieghem, initiateur de la Commission qui allait être le foyer de toutes les réalisations de la Fédération. Au moment où se déroulait le quatrième Congrès, Paul Van Tieghem, qui lui avait adressé le dernier de ces manifestes intellectuels, où il se plaisait à résumer l'expérience et à éclairer la voie de cette « littérature générale » en laquelle il avait foi, était déjà atteint par la maladie qui devait l'emporter. Son gendre René Bray, savant et loyal artisan de l'histoire des lettres, et collaborateur actif de la Fédération, le suivait

de peu d'années. J. Tielrooy, de l'Université d'Amsterdam, Pierre Kohler, de l'Université de Berne, achevaient, trop tôt pour les lettres, une carrière de recherches à l'égard desquelles les comparatistes continuent à avoir d'inestimables dettes. Le Centre National français de la Recherche scientifique perdait un de ses plus actifs animateurs, G. Jamati. L'histoire littéraire, l'une des plus attachantes et des plus délicates parmi les sciences humaines, serait bien peu *humaine*, si elle ne plaçait, au nombre de ses vertus, la reconnaissance du cœur et la fidélité du souvenir [1].

Pierre Moreau.

Hermann J. Weigand. **Three chapters on Courtly Love in Arthurian France and Germany** (Lancelot — Andreas Capellanus — Wolfram von Eschenbach's *Parzival*). *University of North Carolina Studies in the Germanic Languages and Literatures*, XVII. Chapel Hill, The Univ. of North Carolina Press, 1956. In-8°, II-59 p.

Une conférence — pour un large public — « sur le thème de Lancelot » est à l'origine de cet essai comparatif où sont analysées et commentées trois conceptions de l'amour courtois entre 1160 et 1210 environ. Cette extension tardive et un peu artificielle du sujet primitif ne va pas sans causer quelque disparate dans la suite de « trois chapitres » juxtaposés plutôt qu'étroitement unis. En fin de compte l'auteur a eu pour dessein principal d'examiner comment « le plus grand poète allemand du Moyen Age, Wolfram d'Eschenbach, a modifié et assimilé dans son *Parzival* le concept d'amour courtois ». Ai-je besoin de dire que je ne songe pas un instant à contester la légitimité de cette recherche ? J'y songe d'autant moins qu'elle nous vaut le chapitre le plus intéressant et le plus neuf de ce livre bref. Mais il m'apparaît qu'en la circonstance la comparaison entre l'œuvre de Chrétien de Troyes et le *Parzival*, considéré comme un sommet dans le développement de l'éthique chevaleresque et courtoise, se trouve en porte-à-faux, on verra plus loin pour quelles raisons.

Après quelques remarques sur *Cligès*, « curieux mélange de crudités et de haut idéalisme », la première partie de l'essai (pp. 1-18) s'organise autour du personnage de Lancelot, modèle parfait d'amant courtois entièrement soumis à la volonté de la dame dans le *Chevalier de la Charrette* — ce qu'il n'est pas dans le *Lanzelet* d'Ulrich de Zatzikhoven —, tandis que le *Lancelot en prose* (vers 1225), altérant et rationalisant le récit de Chrétien, émousse le mystère de l'aventure et la pointe la plus subtile de l'idéal courtois. Peut-être aurait-il fallu rappeler aussi, parmi les causes de ce changement, que l'auteur du *Lancelot en prose*,

1. Ces pages étaient déjà composées quand la *R. L. C.* et le comparatisme en général furent de nouveau frappés par la disparition de Jean-Marie Carré et de Fernand Baldensperger. Devant ce double deuil, notre peine à tous est profonde.

insérant l'épisode de la *Charrette* dans un vaste ensemble, a placé Lancelot et Guenièvre dans une situation psychologique toute différente, puisque contrairement à ce qui se passe chez Chrétien, l'adultère est *déjà* consommé entre eux avant la captivité de la reine au royaume de Gorre. Mais il n'empêche que les jugements littéraires de M. Weigand, qui s'exprime volontiers en un style imagé, ne manquent nullement de justesse dans ce chapitre initial, tout en demeurant succincts.

Le célèbre traité d'André le Chapelain fait l'objet du IIe chapitre (pp. 18-25). On connaît le caractère ambigu de cet ouvrage où l'apologie de l'amour courtois et l'exposé détaillé de ses règles s'accompagnent d'une curieuse palinodie. Le commentaire de M. Weigand dégage clairement les idées essentielles du *De arte honeste amandi*. Refusant de prendre au sérieux la rétractation d'André le Chapelain, il incline à voir en lui « un auteur qui porte un masque, sans que nous parvenions à découvrir son visage » (p. 19, p. 23). Il irait même jusqu'à lui prêter un sens profond de l'ironie qui l'apparenterait à « Cervantes et Sterne, Tieck, Brentano et Heine, et, de nos jours, à Thomas Mann » (p. 24). Je ne sais trop. Que le Chapelain, sous un air de gravité, ait assaisonné son code courtois d'un grain d'humour, je le croirais volontiers moi aussi. Mais l'esprit scolastique me paraît prévaloir chez ce clerc. En tout cas on aurait tort de se fier à lui comme au représentant le plus sûr de la *fine amor*.

Avec le chapitre III (pp. 25-49), Wolfram d'Eschenbach se taille la part du lion. Guidé par cette idée directrice que le poète allemand a voulu réaliser dans la peinture de son héros « une synthèse authentique des valeurs profanes et des valeurs spirituelles » — synthèse plus aisée pour un poète et un romancier que pour un théologien —, M. Weigand s'attache à caractériser l'idéologie chevaleresque et amoureuse dans le *Parzival*. Il y trouve moins de barbarie guerrière que chez Chrétien de Troyes et plus de générosité à l'égard des adversaires vaincus. Wolfram, qui possède à un haut degré « une conscience de classe » fort dédaigneuse des vilains et des bourgeois, noue indissolublement l'Amour et la Chevalerie. *Frau Minne* à elle seule anime la prouesse. Par analogie avec la fameuse définition des Croisades — *Gesta Dei per Francos* — « les exploits racontés dans le *Parzival* invitent à cette formule : *Gesta dominarum per milites* ». Toutefois Wolfram marque beaucoup d'indépendance à l'égard de l'orthodoxie courtoise. A toutes les relations amoureuses des chevaliers et des dames il assigne le mariage comme but unique et parfait (on peut même ajouter que son zèle matrimonial finit par devenir assez divertissant). Il n'accorde pas non plus une extrême importance à la loi du secret en amour, sauf quand il raffine sur les conceptions courtoises en les prêtant à des adolescents, si ce n'est à des « préadolescents ». Ce qu'il peint de préférence, en grand poète, c'est la passion tragique où l'excès de prouesse mène le héros à une fin prématurée, où l'amante qui survit se voue avec la plus noble fidélité au culte du mort. Telle Sigune, que sa piété amoureuse élève,

dirait-on, à la sainteté. Dames et chevaliers « vivent et meurent dans un climat d'émotions hyperboliques ». A vrai dire, l'humour atténue ou rompt plus d'une fois ce paroxysme des sentiments. Mais Wolfram se libère aussi de la retenue et des artifices courtois, au profit de la vérité humaine, en laissant se manifester chez ses personnages, en toute spontanéité, leurs élans naturels, ou encore en suscitant chez un Gahmuret des « dilemmes émotifs », des « conflits de loyauté » qui le rendent plus complexe et vivant. Et M. Weigand de conclure que Wolfram d'Eschenbach, par rapport à Chrétien de Troyes et André le Chapelain, a transformé profondément, assoupli et amélioré l'image de l'amour courtois.

Ces pages consacrées à Wolfram se lisent avec un vif intérêt. Elles mettent bien en valeur son incontestable originalité sans l'enténébrer de ces nuées métaphysiques où se perdent si volontiers certains commentaires du *Parzival*. Je ne crois pas cependant que M. Weigand ait très exactement situé Wolfram dans l'ensemble de la littérature courtoise. Notamment le parallèle qu'il tire (de façon implicite parfois) entre le poète allemand et son modèle français — Chrétien de Troyes — appelle quelques observations. Qu'il me soit permis d'indiquer brièvement en quoi la perspective qu'il adopte aurait, à mon avis, besoin d'être redressée.

Il faut d'abord regretter qu'il ne fasse pas une distinction nette entre la courtoisie — au sens général de ce mot — et l'amour courtois. La politesse des manières et du langage, l'élégance morale, la générosité chevaleresque d'une part, les préceptes et le style de la *fine amor* d'autre part ne sont certes pas sans commune mesure, mais ne coïncident pas. Or M. Weigand considère uniquement en Chrétien l'auteur de *Lancelot* et néglige le reste de son œuvre (sauf un rapide examen de *Cligès*). Puisque par la force des choses il fonde son étude de Wolfram sur le *Parzival*, n'aurait-il pas dû, plus justement, comparer celui-ci avec le *Conte du Graal* ? S'il l'avait fait, la dette du poète allemand envers son devancier français ne serait pas laissée dans l'ombre (il semblerait, ou peu s'en faut, à lire M. Weigand, que Wolfram n'a rien emprunté à Chrétien en contant les amours, d'ailleurs fort dissemblables — mais justement cette variété se trouve déjà dans le *Conte de Graal* —, d'Orilus et de Jeschute, ou de Parzival et de Condwiramurs, ou de Gramoflanz et d'Itonje, ou de Gauvain et d'Obilot, ou du même Gauvain et d'Antikonie). De plus et surtout, le contraste sensiblement exagéré que M. Weigand se plaît à reconnaître entre la générosité chevaleresque, l'idéalisme courtois du *Parzival* et la conduite moins noble des personnages de Chrétien (dans l'ensemble de son œuvre) s'atténuerait sans doute pour le moins. Si par exemple Wolfram « ne veut pas que la flétrissure d'un seul meurtre gratuit s'attache à l'un ou l'autre de ses deux héros, Parzival ou Gauvain » (p. 28), il n'en va pas autrement pour Chrétien.

Bien des tendances ou des traits que M. Weigand paraît regarder

comme l'apanage de Wolfram ne sont nullement inconnus du romancier champenois (dans une autre tonalité il est vrai). Qu'il me suffise ici de rappeler l'analogie la plus frappante. Chrétien lui aussi est un apologiste du mariage et de l'amour dans le mariage. On sait qu'au début de son *Lancelot* entrepris par obéissance au « commandement » de la comtesse de Champagne qui lui en a donné la « matière » et le « sens », il tente de dégager sa responsabilité et met en quelque sorte sa morale personnelle hors de jeu. Ailleurs, dans *Erec et Enide*, dans le *Chevalier au lion*, dans *Cligès* même (malgré le côté paradoxal de ce roman), il apparaît comme un zélateur sincère de l'amour conjugal. A cet égard, il a transformé aussi profondément que Wolfram les conceptions de la *fine amor*. M. Weigand aurait bien fait de signaler au moins cette similitude au lieu de se borner à opposer deux œuvres qui se placent sur des plans aussi différents que le *Lancelot* et le *Parzival*.

Faut-il aussi admettre, sans plus ample examen, que Wolfram l'emporte en vérité humaine et puissance d'émotion sur un Chrétien de Troyes trop complaisamment asservi aux conventions courtoises ? Il est vrai que les personnages du *Parzival* tranchent par leur fougue et leur impulsivité. Mais Chrétien n'en reste pas moins un peintre de caractères difficile à égaler pour la justesse et le naturel. Gahmuret, Herzeloïde ,ou Bélacâne, ou Clamidé manifestent davantage leurs sentiments et leurs désirs, sans toujours éviter l'outrance ou un pathétique tumultueux. A tort ou à raison, les héros et les héroïnes de Chrétien attachent plus de prix à la réserve, le contrôle de soi, la domination des instincts. Il ne s'ensuit pas qu'ils ne vivent pas intensément leurs passions. Bref, la courtoisie des romans français est à comprendre non comme une mutilation de la nature humaine, mais comme le trait marquant d'une civilisation attentive aux bienséances, à l'euphémisme et la distinction. A coup sûr, les deux auteurs se prêteraient bien à une étude comparée du goût en France et en Allemagne. Le génie de Wolfram lui inspire des trouvailles d'une étrange beauté. Mais il faut avouer aussi que, malgré de savoureuses saillies, certaines de ses plaisanteries auraient paru bien lourdes et insistantes à Chrétien. On sent à maints détails qu'ils ne s'adressent pas, chacun de son côté, à des auditeurs d'un même niveau. C'est pourquoi je ne ferais pas non plus un mérite particulier à Wolfram de signaler fréquemment l'écart entre le monde réel et les embellissements de la fiction arthurienne (cf. p. 47). Il tenait probablement à mettre en garde contre des confusions possibles, alors que le public de Chrétien séparait spontanément la réalité de l'idéal, ou de l'évasion littéraire, sans avoir besoin des avertissements colorés ni des sarcasmes de l'auteur.

Quant à la synthèse des valeurs profanes, amour et chevalerie, et des valeurs spirituelles chez Wolfram, on ne saurait la contester. Comme le dit M. Weigand à la fin de son étude : « No poet could be more emphatic than Wolfram in affirming the moral and religious values to which his spirit is dedicated. No other poet exhibits an equal degree of

sympathy and tolerance for a set of values that have a different orientation. That is the paradox of Wolfram's *Parzival* ». (P. 49 ; voir aussi p. 31). Cependant je crois utile d'ajouter trois précisions.

Cette synthèse implique deux hérésies, l'une à l'égard de la *fine amor* (elle écarte l'incompatibilité de l'amour et du mariage), l'autre à l'égard de la religion (elle assure des privilèges mystiques à une chevalerie prédestinée).

Cette idéologie passionnée représente un rêve de poète et une éthique purement romanesque. Elle apparaît comme bien plus imaginaire que « la tradition courtoise française », écartée par Wolfram, selon M. Weigand, parce qu'il la trouvait « exotique et irréelle » (p. 47).

Enfin l'exaltation quasi religieuse des valeurs profanes n'a rien d'exceptionnel dans le *Parzival*. Elle se rattache en effet à une tendance générale des conceptions courtoises et chevaleresques. Mais jamais peut-être la fusion idéale des aspirations terrestres et spirituelles n'a été proposée avec autant de poétique et généreuse intrépidité que par Wolfram d'Eschenbach.

Jean Frappier.

George B. Parks. **The English Traveler to Italy.** I. *The Middle Ages (to 1525)*. Roma, Edizioni di Storia e Letteratura, 1954. Gr. in-8°, xx-670 p., XIX Pl.

Œuvre monumentale, fruit d'un immense labeur. Érudition vaste et sans défaut ; travail définitif, sauf découverte de documents nouveaux, que M. Parks saluerait avec joie. Cependant l'appareil critique sait se faire léger : la bibliographie ne prétend pas à être exhaustive ; les références, en note, sont un modèle de discrétion efficace.

L'auteur, dans sa préface, indique trois sujets d'étude : les récits et documents relatifs au voyage d'Angleterre en Italie (dont beaucoup sont inédits, ou traduits du latin pour la première fois) ; le voyage et les voyageurs ; les échanges culturels entre les deux pays. Mais les divisions de l'ouvrage ne correspondent pas à ce schéma. Historien avant tout, M. Parks adopte un plan chronologique. Trois parties : les origines, jusqu'à la conquête normande ; le haut Moyen Age, de 1066 à 1300, début des grands jubilés ; la fin du Moyen Age jusqu'à la Réforme (1530). Chacune d'elles suit un ordre symétrique : d'abord les voyageurs, répartis selon leur caste et l'objet de leur déplacement ; puis le voyage en lui-même ; enfin, l'Italie vue par les Anglais. Les documents, de longueur diverse et parfois considérable, se trouvent insérés dans le texte. La question des échanges culturels ne fait jamais l'objet d'un chapitre à part.

Le sujet principal reste l'étude du voyage et des voyageurs, prise en un sens large et complet. L'auteur ne se borne pas à ceux qui ont

écrit, mais s'efforce de ressaisir la foule des anonymes, dans leur nombre, leurs usages, voire les sentiments qu'ils n'ont pas exprimés : la réussite, même partielle, est méritoire. L'étude méthodique des mercenaires ou des ambassadeurs anglais est plus intéressante pour les spécialistes de l'histoire militaire ou diplomatique, que pour les vrais curieux du « voyage » ; mais on admire l'étendue des compétences de l'auteur.

En présence des documents, M. Parks incarne la prudence et la justesse d'esprit. Il sait doser leur importance relative, dégonfler les vessies, déceler, ici la mise en œuvre d'un thème littéraire, là, le point de vue d'une armée d'occupation vis-à-vis des « natives ». Il a peu d'illusions sur la littérature de voyage, qui redécouvre sans cesse les mêmes choses, transmet ce qui a déjà cessé d'être vrai, voit avec les lunettes du préjugé : si la Rome du XII^e^ siècle est bien déchue, rien n'en transparaît dans les descriptions qui s'émerveillent avec conscience. « La littérature est rarement représentative » : ce dont elle parle le plus n'est pas le plus important. — M. Parks sait aussi rapprocher, interpréter, et ainsi découvrir. Bien des résultats sont obtenus par synthèse de plusieurs sources : citons seulement la liste des étudiants anglais dans les Universités italiennes, travail imposant, qui termine le volume. Ailleurs, l'atmosphère d'un voyage est évoquée... par les comptes des trésoriers : des chiffres arides surgit une image de luxe et de loisir. Mais le chef-d'œuvre du genre est le commentaire du voyage de Chaucer. Par la simple étude des itinéraires alors en usage et de leurs variantes, mise en regard de deux passages des *Canterbury Tales* où brillent deux noms de villes révélateurs, il établit la probabilité d'une rencontre, à Padoue, entre Chaucer et Pétrarque. Mais il reste toujours fort mesuré, quand il s'agit d'affirmer une certitude.

Ce qui frappe dans la méthode de M. Parks, c'est l'esprit d'analyse, poussé peut-être un peu loin. Il subdivise à l'excès, notamment pour classer les voyageurs. Le sont-ils à titre privé ou officiel ? faut-il les nommer pèlerins, ou croisés ? Bien souvent ils sont deux ou trois choses à la fois ! Ces distinctions difficiles se trouvent amener des redites. Devant une œuvre de cette ampleur, les chicanes sur de menues erreurs de plan seraient mesquines. On peut regretter davantage les longueurs, l'insistance sur des points où la documentation est pauvre (pour conclure : « nous ne savons pas »), l'aridité de certains chapitres qui risque de décourager le lecteur, alors que les suivants sont riches et séduisants.

On doit regretter surtout que M. Parks se méfie de ses plus belles qualités ! On a, disions-nous, l'impression d'un analyste minutieux : or, il possède un rare esprit de synthèse et semble mettre ses soins à le dissimuler. La maîtrise du sujet, la vertu de saisir l'essentiel éclatent dans les pages de conclusion de chaque partie ; hélas ! aucun titre ne les détache de ce qui précède. Et les pages, si fortes et si justes, consacrées aux échanges intellectuels entre l'Angleterre et l'Italie, pourquoi faut-il toujours les chercher sous d'autres rubriques ? Il y a plus :

par crainte des idées générales, M. Parks joue à cache-tampon avec les plus personnelles de ses vues. Jamais on ne songerait à chercher dans le chapitre I *(British and English Travelers)*, l'esquisse d'une sociologie du voyage, qui valait amplement d'être mise en valeur. Le voyage, considéré comme phénomène de culture, a une dynamique propre, dont on peut formuler les lois : tout courant déclenche un contre-courant ; le mode de culture implanté dans un pays neuf peut être modifié, puis réexporté dans son pays d'origine et l'influencer à son tour. (Exemple : les moines irlandais en Italie.) Une culture peut être même « plus énergétique à la périphérie qu'au centre » : ce fut le cas de la culture gréco-romaine émanée d'Italie. Au XII^e^ siècle, il se créa (surtout chez Geoffrey de Monmouth) une histoire des rapports Rome-Bretagne, parfaitement légendaire, mais où l'Angleterre prend un rôle actif d'initiatrice : M. Parks sait y voir, non un pur fruit de l'orgueil britannique, mais une symbolisation de ces courants et contre-courants culturels : l'idée est originale et profonde.

L'excès de modestie, de scrupule, aura conduit M. Parks à ce qui nous paraît le plus discutable dans ce beau travail : la division chronologique. Le souci de ne pas confondre les époques, — louable chez un historien, — l'entraîne à reprendre trois fois les mêmes aspects qui varient peu de l'une à l'autre. Ainsi pour les routes : si de nouveaux itinéraires apparaissent à la fin du Moyen Age, si la rapidité du trajet va croissant, cette évolution pouvait fort bien être indiquée en un chapitre unique, ce qui eût considérablement allégé le livre et facilité la lecture. En un mot, la division adoptée pour chacune des trois parties pouvait l'être pour l'ensemble de l'ouvrage : routes et conditions du voyage ; voyageurs (souverains, diplomates, guerriers, prélats, pèlerins, étudiants, marchands) ; l'Italie vue par les Anglais ; phénomènes culturels. Nous aurions enfin groupé dans une dernière partie la littérature de voyage ; les textes eussent gagné à être brièvement cités au cours du développement, — qui en eût été plus alerte, — et présentés les uns près des autres dans leur ensemble.

Autres dons que M. Parks cherche à faire oublier : ceux de l'écrivain. Discret, l'humour, — qui pourtant jaillit parfois, comme dans l'odyssée de Margery Kempe, pèlerine exaltée et abusive. Discrète, l'émotion, si sensible que soit l'auteur au contenu humain des témoignages. Ces « long-dead travelers », il sait s'en faire tout proche, et ne pas leur prêter de réactions modernes. (Pour eux *Travel* = *Toil* ; et jamais ils ne partent pour partir !) Vivants pour M. Parks, ils ne le sont pas toujours assez pour nous. Quand il s'agit des hellénistes du XV^e^ siècle, si les faits sont rétablis, l'enchaînement des groupes nettement marqué, nous ne trouvons pas l'équivalent littéraire du saisissant portrait de Thomas Linacre dont s'illustre ce chapitre.

Mais le styliste s'épanouit dans les traductions, surtout celles des poèmes latins, rendus en vers anglais (plus maniables, il est vrai, que les mètres français), avec hardiesse et bonheur.

Ces textes sont précieux. Relations de voyage proprement dites, comme l'émouvante autobiographie de Willibald (768), la peinture réaliste du pénible voyage en Sicile de John d'Oxford (1176), l'amusante équipée de Gérald de Barri (1199), véritable roman policier ; ou l'*Itinerarium cujusdam anglici* (1345), riche de remarques intéressantes sur Venise, Gênes, Naples, Rome, et document unique alors sur l'Italie du Sud (Barletta). D'autres textes relèvent d'un genre littéraire bien défini, les *Mirabilia*, ou merveilles de Rome : telles les descriptions (relatives à la Rome païenne) de Gervase of Tilbury (1211) et surtout de Master Gregory (1300) : quinze pages des plus savoureuses, débordant de légende et de magie, mais aussi d'émotion personnelle et vive : je leur donnerais volontiers la palme. Plus concrètes, les correspondances : lettres d'affaires entre deux commerçants en laines, exhumées des archives Médicis ; et surtout, lettres d'étudiants. Celles de John Free (1456-8) nous révèlent surtout ses embarras d'argent, mais aussi les fêtes de Ferrare en l'honneur du nouveau pape ; celle de l'humaniste français Christophe de Longueil (1522), vraiment passionnante, nous fait partager la vie d'un groupe d'étudiants à Padoue, dans la maison du riche Anglais Reginald Pole : compagnons épris à la fois d'étude et de vie joyeuse, qui évoquent Gargantua et la Pléiade.

Parmi les poèmes, il en est un d'Alcuin, traduit en beaux distiques ; il y a des satires fort piquantes de la Rome papale sur le thème ROMA = *Radix Omnium Malorum Avaritia*. Nous ne blâmerons pas M. Parks d'avoir glissé entre deux documents britanniques l'œuvre d'un prélat français, Hildebert de Lavardin, archevêque de Tours (1120) : « Par tibi Roma nihil. » Ce poème est tout bonnement admirable. Intéressant plus que beau, le fragment des *Lucubraciunculae tiburtinae*, ou Méditations à Tivoli, de Robert Flemmyng (1477). Flagornerie éhontée à l'égard du pape bâtisseur Sixte IV, il a cependant le mérite de nous donner une vue dynamique d'une Rome en cours de métamorphose.

Pour le comparatiste, il est exaltant de voir poindre dans ces textes (et dans leur commentaire, qu'on souhaiterait ici moins timide) une série de thèmes, voire de mythes italiens qui se développeront dans la littérature des siècles suivants. Nous les voyons prendre très tôt une consistance, comme une vie indépendante, qui les impose aux voyageurs. Ne disons rien des mythes concernant la triple Rome, — ville des Césars, des martyrs, des papes, — les plus importants, les plus étudiés aussi. Mais les mythes méridionaux, siciliens surtout, tiennent ici une place inattendue. Richesse fabuleuse du sol, qui voile les embûches souterraines ; mollesse des habitants, beauté des femmes, traîtrise des hommes : ce Midi, fleur vénéneuse, est parent de l'Orient mythique, de l'Inde déjà « splendide et trouble » de Giraldus Cambrensis. Sans doute les légendes siciliennes s'enracinent dans l'antiquité, mais le Moyen Age chrétien les colore : les mythes volcaniques en particulier. Il voit un châtiment céleste dans les cataclysmes, un enfer dans le

Stromboli ou l'Etna, le palais d'Arthur derrière un mur de flammes ; et la science du temps, teintée d'alchimie, prête des vertus magiques à ce soufre, à ce feu que l'eau n'éteint pas... Les textes de Willibald, Pierre de Blois, Gervais de Tilbury, Michael Scott présentent un dosage intéressant d'observation concrète et de rêve.

Il y a moins de fable, mais déjà pas mal de convention dans la peinture de la puissante, opulente, hospitalière Venise ; M. Parks étudie fort bien ce « mirage vénitien » (p. 581 et seq.). Remarquons qu'il s'agit de la variante anglaise de ce mirage : déjà *l'Anglicus* anonyme de 1345 établit entre les deux reines des mers un parallèle que reprendra plus tard Byron : « Ils sont seigneurs de la Mer Grecque comme le roi d'Angleterre est seigneur de la Mer Anglaise. » Détail amusant : au mirage vénitien répond un mirage anglais, au moins pour les étudiants de Padoue ! Un discours latin à la louange du fastueux John Chedworth (1468) tourne à l'éloge de sa patrie : celle-ci surpasse l'Arabie et l'Inde par la clémence de son ciel, l'opulence d'un sol qui porte les moissons sans labour et regorge d'or et de pierreries. Que dire de la longévité des habitants et de leurs vertus ? Cas notable de malentendu international, dit M. Parks, — à supposer que ce Giusto de'Giusti crût un traître mot de ce qu'il disait.

Le choix des illustrations, sûr garant du goût de l'auteur, ajoute aux textes une dimension plastique, une profondeur de poésie. Quelles silhouettes, quels visages ! de l'archangélique Roi Richard, rêvé par Jacopo della Quercia, au chevalier de la Jarretière campé par Andrea da Firenze, — allure désinvolte, court mantel et capuchon aigu comme son profil ; — des cardinaux Easton et Bainbridge, majestueux gisants, au rude condottiere Hawkwood, chef-d'œuvre de Paolo. Uccello L'itinéraire de Matthew Paris (1253) jalonné de cités crénelées, suggère une planète plus grande, de longues patiences, d'inépuisables ferveurs.

M. Parks me permettra-t-il quelques menues observations de lecteur ? Je ne dis rien de sainte Agnès prise pour sainte Agathe (p. 75), simple lapsus ; ni du nom de *Phare* (Faro) pris au sens propre (p. 198), alors qu'il désigne dans ce texte comme dans bien d'autres, par extension, le détroit entre Messine et Reggio. Le nom du héros *Galeotto* pris pour un titre de livre, (« Galeotto fu il libro... ») dans l'épisode de Francesca, est aussi un léger contre-sens (p. 172). A propos de l'évasion de Pierre de Blois (p. 202-3) : « Leaving my sindon and abandoning everything I was released through the wall in a basket... » M. Parks semble prendre à la lettre des allusions, évidemment symboliques, au *Nouveau Testament* (*Marc*, XIV, 51-2 ; II *Cor.*, XI, 33). Enfin, M. Parks est intrigué par le surnom de « Griffons », infligé par les chroniqueurs de la 3e Croisade aux Siciliens, ou du moins à ceux qui sont d'ascendance sarrasine. Le mot de l'énigme est dans une légende messinoise : Grifone, prince sarrasin débarqué pour piller la ville, devint son protecteur, adouci par l'amour et l'hymen d'une damoiselle chrétienne. La veille de l'Assomption, on promène encore par les rues un couple de géants

en carton-pâte : Mata et Grifone, personnages grotesques mais tutélaires.

Il me reste à exprimer le vif intérêt avec lequel nous attendons le prochain volume de M. Parks. Et aussi à saluer l'éditeur : la présentation est digne d'éloges. Travail soigné, presque sans « coquilles », belle impression, photographie excellente, brochage solide, (mérite rare !), — Rome donne ici un exemple à l'édition mondiale.

H. Tuzet.

La Renaissance dans les provinces du Nord (Picardie, Artois, Flandres, Brabant, Hainaut). Collection Le Chœur des Muses. Paris, Centre National de la Recherche Scientifique, 1956. In-4°, 221 pages et 5 planches.

En juin 1954, les premiers Entretiens qui aient accompagné le festival annuel d'Arras, eurent un thème régional. Mais son importance dépassait largement les frontières géographiques qui leur avaient été assignées. Il s'agissait d'examiner les formes littéraires et artistiques de la civilisation de provinces qui, entre 1480 et 1540, étaient partagées entre le royaume de France et les Pays-Bas. Une seule langue de culture : le français, mais deux régimes politiques et des relations nombreuses entre la civilisation de ces provinces et celles des pays voisins.

Les quatorze exposés dont on reproduit le texte, ont trait, soit à la littérature, soit aux beaux-arts, soit à la musique. Mais il se posait un problème de terminologie auquel les musicologues donnent des solutions diverses : faut-il qualifier cette aire géographique et historique de « franco-flamande », « des anciens Pays-Bas », de « néerlandaise », de « belge », ou même de « bourguignonne » (pp. 11-17 et 189-195) ?

Du moins, on constate d'un commun accord la floraison de la musique dans ces régions aux XV^e^ et XVI^e^ siècles. Faisant appel à la toponymie et à l'onomastique, M. Van den Borren en a retracé la progression vers le nord : d'abord Arras avec ses poètes-musiciens, puis Cambrai avec la maîtrise de sa cathédrale ; tout en continuant en Picardie, Artois, et Hainaut, l'activité musicale se répand en Flandre et Brabant.

M^me^ Bautier évalue le succès en Italie des compositeurs d'outremonts en fixant sur des graphiques leur contribution aux recueils de musique profane et de musique religieuse qui y ont été édités de 1501 à 1563. Pour la musique religieuse, elle est bien plus abondante jusqu'en 1555 que celle des Italiens. En musique profane, elle ne l'emporte sur celle-ci que pendant les années 1536 à 1545. Après 1563, elle baisse de plus en plus.

M^me^ Bridgman note l'influence des événements dynastiques (voyages

de Philippe le Beau en Espagne, avènement de Charles-Quint sur le trône espagnol) sur la venue des musiciens des Pays-Bas dans ce pays ; ces artistes n'ont rien emprunté à la musique espagnole.

Mlle Chaillon signale que Louis XII recrute ses musiciens uniquement dans les Pays-Bas ; la musique italienne ne pénètre pas encore chez nous, alors que l'Italie manifeste, au même moment, un vif intérêt pour nos chansons.

Retraçant le mécénat de la Cour de Bruxelles, de 1430 à 1559, dom Kreps suit en Italie les musiciens Tinctoris et Josquin des Prés, en Italie et en Bavière Roland de Lassus, à la Cour de France Ockeghem.

Mme Thibault de Chambure jette un pont entre musique et peinture, en étudiant les représentations, dans l'art flamand, du concert instrumental. On peut aussi évoquer à ce sujet les œuvres dramatiques. Ainsi, les peintres se plaisent à entourer d'anges et chanteurs la Vierge montant au Ciel et couronnée par son fils ; dans le mystère des *Actes des Apôtres*, la partie relative à l'Assomption mentionne en ses rubriques une importante contribution musicale.

Les arts plastiques ont été l'objet d'un seul exposé, celui de M. Vanuxem. Il précise l'influence de la sculpture italienne sur ces régions : le tombeau que Guillaume Fillastre, abbé de Saint-Bertin, commanda dès 1463 aux Della Robbia, était antérieur aux sculptures italiennes d'Avignon. Il signale, dans les mêmes régions, d'autres œuvres d'art influencées par l'art italien.

Parmi les exposés d'histoire littéraire, celui de M. Jacquot ressortit aux études comparatistes. L'auteur résume la vie que Caxton, d'abord commerçant en étoffes, a menée dans les Pays-Bas et à Cologne, avant de créer en Angleterre un atelier d'imprimerie ; il publia des traductions anglaises d'ouvrages français ou de versions françaises d'œuvres latines.

Un seul des grands Rhétoriqueurs a été étudié au cours des Journées d'Arras : c'est Molinet ; son éditeur, M. Jodogne, a formulé un jugement équitable sur son caractère, son talent littéraire, et ses goûts musicaux.

M. Saulnier recueille dans l'œuvre de Rabelais les allusions aux choses des provinces du nord : jeux, chansons, bateleurs, etc., et commente une expression fréquente dans la langue familière du temps : « être Martin de Cambrai » ; il établit un parallèle nuancé entre le réalisme « franco-flamand » et celui de Rabelais.

J'ai, pour ma part, retracé brièvement l'histoire de la longue survivance, dans ces provinces, du théâtre médiéval, solidement appuyé sur des traductions religieuses et locales : fêtes de saints, processions, confréries, corporations, chambres de rhétorique, sociétés joyeuses, et j'ai précisé les causes de sa disparition.

Enfin le chanoine Lestocquoy a fait sur les épitaphes conservées à Arras de curieuses constatations : au XVIe siècle, beaucoup d'épitaphes, même celles de prêtres, n'ont pas un caractère chrétien bien marqué, tandis qu'après 1600 on célèbre la piété du prêtre défunt, et que l'on

recommande de prier et de chasser le péché [1]. L'épigraphie témoigne d'un changement dans la vie religieuse.

Ce recueil d'études qui, surtout dans le domaine musical et artistique, établissent de nombreux rapports d'influence, appelle des suites et des travaux similaires. Puisque les anciens Pays-Bas ont connu de nombreux échanges culturels, on souhaite que les Entretiens d'Arras prennent pour thème, une autre année, la vie intellectuelle au temps du grand Roi, ou à l'époque des Lumières [2]. Et que, dans les régions voisines, on procède à des recherches semblables [3].

Raymond Lebègue.

Ralph Graham Palmer. **Seneca's De Remediis Fortuitorum and the Elizabethans.** An essay on the influence of Seneca's ethical thought in the sixteenth century, together with the newly edited Latin text and English translation of 1547 entitled : *Lucii Annei Senecae... de Remediis Fortuitorum..... lately translated out of Latyn into Englyshe by Robert Whyttynton... and nowe newely Imprynted.* Institute of Elizabethan Studies, Chicago, 1953. In-8°, Préface + 66 p.

Le *De remediis fortuitorum*, assez négligé aujourd'hui, réunit en quelques pages bien des idées qui se retrouvent mainte fois dans d'autres écrits moraux de Sénèque : *la mort n'est pas un mal, la mort rend égales toutes les conditions, il ne faut pas craindre la mort même prématurée, il ne faut pas avoir peur de mourir en exil ni d'être privé de sépulture, la pauvreté n'est pas un mal*, et ainsi de suite.

En 1547, Robert Whittinton a fait paraître la traduction de deux ouvrages de « Sénèque » : *The Myrour or Glasse of Maners* et *The Remedyes agaynst all casuall chaunces*. Une dédicace à Sir Francis Bryan les précède, où, après avoir fait l'éloge du philosophe, le traducteur explique qu'il a entrepris son travail pour que les maîtres d'école puissent entraîner leurs élèves (en latin et en anglais) à mener une vie vertueuse, et aussi pour que les « reders » soient encouragés à acquérir la sagesse en lisant ces « vertuous workes ». — Le latiniste, moyen, ni *doctus*, ni *indoctus*, eût aimé apprendre d'abord si l'érudition moderne regarde cet ouvrage comme authentique. La réponse est facile à donner. Pendant le XIX^e siècle, on a bien discuté l'authenticité du texte (cf. l'éd. Teubner, et J. Loth, *Revue de Philologie*, 1888, p. 118) ; et l'on a

1. Mais je ne découvre pas de « paganisme » dans la mention d'Atropos (cf. l'épitaphe du boucher Cavrois et d'un marchand). C'était une métonymie tout à fait courante, un équivalent noble du mot « mort ».

2. Sur le Romantisme en Belgique voir le savant ouvrage de Gustave Charlier ; il en a été rendu compte ici même, au t. XXIV, 1950, pp. 141-7.

3. J'ai fourni au *Bulletin historique et philologique* (année 1956) une étude parallèle sur l'ancien et le nouveau théâtre de Rouen au XVI^e siècle.

conclu qu'il est authentique, mais abrégé et remanié, conclusion d'ailleurs acceptée par l'érudition moderne. (V. Sénèque, *Dialogues*, t. I, texte établi et traduit par A. Bourgery, *Collection des Universités de France*, Paris, 1951, p. IX).

Whittinton ne dit pas où il a pris son texte, et cette fois encore, on eût aimé, là-dessus, connaître l'opinion de M. Palmer. Si on le compare à celui de l'*editio princeps* de Cologne (1470, éd. incertain), et à celui de Venise (1492, B. de Coris de Cremona), on s'aperçoit que le traducteur a dû se servir d'un texte analogue au second. Il a, tout juste, enlevé quelques phrases, et notamment plusieurs lignes vers la fin de l'ouvrage, où il s'agit de l'immoralité des femmes. Préoccupation de pédagogue ? Sans doute. On doit supposer que Whittinton a préparé son texte lui-même pour les imprimeurs. De là l'orthographe qui ressemble plus ou moins à celle des *Vulgaria* (1520) de l'auteur, et qui n'adopte pas les formes autorisées aujourd'hui, et déjà fréquentes dans les éditions continentales des XV^e^ et XVI^e^ siècles.

La traduction, elle aussi, se ressent de cette ambition du traducteur. Se souvenant toujours des élèves, il s'éloigne le moins possible du latin, et sa langue est raide. On est tenté de comparer sa traduction à celle de Thomas Lodge, mais on serait alors injuste envers le pionnier. Trop d'années les séparent, et la langue anglaise s'est bien assouplie pendant ce temps. Aujourd'hui la traduction de Whittinton ne se rencontre que dans les plus grandes bibliothèques, et on sera reconnaissant à M. Palmer de l'avoir reproduite.

Whittinton (1480 ?-1548 ?) n'a pas retenu l'attention de l'éditeur moderne, qui néglige l'édition des *Vulgaria* publiée en 1932 par la *Early English Text Society* et fort utile pour la connaissance de la vie, des écrits, des amis et des adversaires du traducteur. (V. *The Vulgaria of John Stanbridge and the Vulgaria of Robert Whittinton*, ed. B. White, E. E. T. S., n° 187, 1932). Bien qu'il ne soit pas précisément connu dans l'histoire littéraire, Whittinton a quelque mérite. Roger Ascham le mentionne dans son *Scholemaster* (éd. Mayor, 1863, p. 126), sans approuver la méthode pédagogique des *Vulgaria*. On a souvent fait remarquer que les humanistes anglais sont rarement des érudits. Whittinton pédagogue comme les autres et probablement moins doué qu'un William Lyly, par exemple, a essayé de faire un peu plus que les autres : il a contribué à faire répandre l'usage de la langue maternelle par sa méthode pédagogique et par ses traductions. Son enthousiasme pour « cet âge d'or » — où voit enfin le jour la *vera eruditionis cognitio*, cachée depuis longtemps « dans les ténèbres les plus profondes » — intéressera le lecteur.

Tout en étant condensé, le *De Remediis fortuitorum* n'est qu'un opuscule. Il serait difficile, sinon impossible d'évaluer son influence sur telle ou telle période de l'histoire littéraire, parce que chez Sénèque les redites abondent. M. Palmer a bien intitulé son Essai *Seneca's de remediis fortuitorum and the Elizabethans*, il signale que, dans sa

pensée, cet Essai est un exposé de l'influence de toute la doctrine morale de Sénèque sur le XVI^e siècle. S'il s'était contenté de suivre cette idée, on aurait pu le féliciter de bon cœur, mais il aborde d'autres questions, qui n'ont qu'un rapport lointain avec les Élisabéthains, et dont certaines au moins auraient pu prendre place dans un travail plus étendu.

A-t-il donc, comme Whittinton, préparé son travail pour les étudiants ? Peut-être. Il voudrait, sans doute, leur inculquer un amour de cette période fort importante de l'histoire littéraire en leur fournissant les connaissances accessoires qui leur feraient défaut. Les six ou sept dernières pages de l'essai sont les meilleures. Depuis plusieurs années l'érudition américaine (M. W. Croll, Hardin Craig, R. Kirk, C. Hall, G. Williamson, D. C. Allen) éclaire avec bonheur les prosateurs des dernières années du règne d'Elisabeth et des premières du règne suivant, et M. Palmer en profite. On regrettera seulement que, dans la première partie de son Essai, il n'ait pas laissé de côté les Pères de l'Église, le moyen âge, la déesse Fortune, etc., pour étudier de plus près les années 1500 à 1580, où les mentions de Sénèque, nullement négligeables, restent à énumérer et à expliquer [1].

Janet Espiner-Scott.

The Olympia Epics of Jan van der Noot. *A Facsimile Edition of « Das Buch Extasis », « Een Cort Begryp der XII. Boecken Olympiados », and « Abrégé des douze livres Olympiades »*, edited by A. C. Zaalberg, Assen, van Gorcum & Comp., 1956. In-8°, 274 p.

Cette belle publication du savant hollandais C. A. Zaalberg prouve que la connaissance de Jan van der Noot, une des grandes figures de la Renaissance aux Pays-Bas, est indispensable pour tous ceux qui étudient la Renaissance en Europe occidentale.

Le patricien anversois van der Noot s'était proposé de composer une épopée en douze chants, relatant une sorte de pèlerinage néoplatonique de l'âme, et inspirée, pour sa forme allégorique, de l'œuvre de Francesco Colonna, *Hypnerotomachia Poliphili*. Malheureusement, Jan van der Noot n'a pas entièrement réalisé son projet, et nous ne possédons de cette épopée rêvée que trois sommaires en vers, dont un en néerlandais, un autre en français, et un troisième en allemand. M. Zaalberg a publié ces trois versions en facsimilé avec les gravures de Coornhert (*Das Buch Extasis* fut publié à Cologne entre 1573 et 1576, *Cort Begryp der XII. Boecken Olympiados* et l'*Abrégé des douze livres Olympiades* parurent à Anvers en 1579).

1. La date de la traduction du *De Officiis* de Cicéron est 1534 et non 1533, d'après B. White, éd. *Vulgaria* (Palmer, p. 17). Quant aux fautes d'impression du texte latin, M. Palmer en a corrigé la plupart. Il reste cependant une douzaine qu'on corrigera facilement, par exemple *caravi* au lieu de *curavi* (p. 28), *precentes* au lieu de *precedentes* (p. 28), etc. — On a déjà dit que Whittinton ne prête pas attention aux questions orthographiques : on eût souhaité que M. Palmer mentionne ce fait. On n'y trouvera point les formes latines auxquelles on est habitué aujourd'hui. — M. Palmer note que *The Myrrour* est en réalité de Saint Martin de Braga,

M. Zaalberg a écrit son Introduction et ses annotations en anglais, ce qui permettra à un plus grand nombre de personnes d'approcher de notre poète brabançon, qui a fortement subi l'influence de la Pléiade, qui a séjourné en Angleterre, où Edmund Spenser a traduit quelques-uns de ses sonnets, et dont *Das Buch Extasis* contient, d'après M. Zaalberg, « the earliest purely formed sonnets in the German language » (p. XII).

La présentation du livre fait honneur à l'éditeur.

H. van der TUIN.

Gustav UNGERER. **Anglo-Spanish relations in Tudor Literature.** (Schweizer Anglistische Arbeiten. Band 38). Bern, Francke Verlag, 1956. Gr. in-8°, 231 p.

Cette étude relativement modeste dans ses dimensions, est une thèse de Berne, d'un géographe qui songeait initialement à étudier les ouvrages de navigation de Haykluyt (1600) et dont l'horizon s'est élargi. — Ce n'est pas, comme le titre pourrait le suggérer, un tableau des relations *réciproques* des deux pays au XVI^e^ siècle, mais trois études sans lien et de valeur assez inégale. L'auteur reconnaît d'ailleurs sa dette envers les ouvrages — classiques sur le sujet — de Martin Hume et de Underhill, que le sien ne saurait remplacer.

Une première Partie traite de *La Célestine* en Angleterre : introduction de l'ouvrage, vogue, éditions expurgées, conformément aux préceptes de Vivès dans son *Institutio foeminoe christianoe*. L'auteur aurait pu étoffer son argumentation des rapports très étroits de Vivès, de T. More et d'Érasme : c'est de ce côté qu'il aurait dû chercher les raisons que J. Rastell avait de suivre une version espagnole à côté de la version française, sans supposer que l'ouvrage avait été apporté d'Italie en Angleterre. Sans parler de raisons toutes morales, l'histoire de la circulation du livre aurait dû lui suggérer les voies normales des Flandres, ou peut-être de Rouen, *via* Paris.

Au lieu de rejeter dans une note les adaptations allemandes et françaises de *La Célestine*, l'auteur, en confrontant, fût-ce sommairement les passages expurgés, aurait mieux retrouvé le climat humaniste européen caractéristique du siècle, et qui explique d'ailleurs le sort de l'ouvrage en Angleterre. Cette partie ne fait d'ailleurs que condenser des travaux partiels de Menéndez y Pelayo, W. A. Allen, W. Reed. Le seul apport de M. Ungerer est la preuve, par la confrontation des versions anglaise, française, italienne et espagnole, que l'auteur a bien utilisé le texte original. Mais pourquoi passer si vite sur les adaptations anglaises de textes espagnols à la fin du siècle et ne consacrer que deux lignes aux adaptations pour les collèges, de comédies latines, tirées de versions espagnoles. Il fallait *traiter* la question, ou n'en pas parler.

La deuxième Partie précise, autour de quelques personnages, un

important point de civilisation : l'approche des lettres espagnoles à partir d'ouvrages historiques, politiques et militaires. En fait, dans l'Angleterre des Tudor, une très petite minorité de gens lit ou parle l'espagnol. Les quelques personnes qui l'étudient, le font par profession : la reine en particulier, qui, au début de son règne, s'adressait aux ambassadeurs espagnols en italien, est assez tôt capable de comprendre ce qu'on lui dit et de dire au moins quelques paroles. Sir W. Cecil s'intéresse à la diplomatie officielle et officieuse de l'Espagne, à l'expansion espagnole aux Indes, aux préparatifs de l'Armada...

M. Ungerer met un peu imprudemment ensemble les traités politiques, les récits historiques et les ouvrages militaires. Il ne traite que de ces derniers, en notant d'ailleurs que ce n'est que dans la dernière décade du siècle qu'on en fait une étude méthodique. Il faudrait ajouter qu'ils voisinent avec de plus nombreux et plus sérieux traités italiens, dont les ouvrages espagnols ne sont souvent que des adaptations. Même pour des techniciens, ces traités ont moins d'importance que ne leur en attribue l'auteur. Il n'en va pas de même des ouvrages politiques, quand on songe à la vogue de Guevara, pour ne citer que lui... L'auteur ne parle pas non plus des ouvrages de polémique religieuse : l'Angleterre fut pourtant friande d'annexer dans sa lutte contre Rome quelques ouvrages imprimés sur les terres de Sa Majesté Très Catholique. Rien des ouvrages de philosophie morale, en particulier de ce D. Diego de Estella, dont la version anglaise — fait notable — fut imprimée à Rouen. S'il s'agit là de lacunes volontaires, à quoi bon citer tous ces auteurs dans une bibliographie qui n'est plus en relation avec l'ouvrage lui-même ?

La partie la plus intéressante est la minutieuse analyse des relations diplomatiques et sociales du caractère, de la vogue et de la défaveur d'Antonio Perez pour mener à l'hypothèse très vraisemblable que don Adriano d'Armado des *Peines d'amour perdues* serait une caricature de l'homme politique espagnol. C'est là le meilleur du livre, et l'argumentation est aussi habile que rigoureuse. — Ajoutons que le livre est édité avec grand soin, que sept appendices donnent les pièces justificatives. L'absence d'Index est toutefois regrettable.

André Stegmann.

Paul Vernière. **Spinoza et la pensée française avant la Révolution.** Tome I : XVII^e siècle (1663-1715). Tome II : XVIII^e siècle. (Publications de la Faculté des Lettres d'Alger, XX). Paris, Presses Universitaires de France, 1954. In-8°, 773 p.

L'histoire de la diffusion et de l'influence du spinozisme dans la pensée française restait à faire : sujet passionnant, d'un intérêt exceptionnel pour l'histoire des idées, mais dont on comprend qu'il n'avait

jusqu'ici guère tenté les chercheurs, si ce n'est dans certains de ses aspects particuliers. La difficulté, en effet, était double : elle résidait dans l'ambiguité même de l'œuvre de Spinoza, tournée tantôt vers l'exégèse biblique, tantôt vers la plus haute spéculation métaphysique ; mais aussi dans le caractère irrégulier et clandestin de cette pénétration dont la pensée spinoziste allait sortir défigurée, travestie, encore que toujours féconde, jusque dans les plus singulières et les plus aberrantes de ses interprétations. L'histoire du spinozisme en France jusqu'à la Révolution reflète moins, dans son ensemble, une progression vers la connaissance plus précise et plus exacte de l'œuvre qu'une succession d'images plus ou moins déformées où chacun se sert de Spinoza comme d'un allié ou d'un épouvantail. En somme, sa doctrine suscite moins de disciples qu'elle n'entraîne de réactions et l'histoire de cette diffusion est, par voie indirecte, un raccourci de toute la vie des idées en France entre 1663 et 1789. La tâche de M. Vernière était donc ambitieuse et pleine d'aléas. Disons d'emblée qu'il s'en est remarquablement acquitté : ce livre est une étude admirablement menée, solidement informée et, par surcroît, écrite avec un sens aigu de la formule et une sorte de ferveur intellectuelle qui éclaire de l'intérieur une des époques les plus contradictoires, mais aussi les plus riches, de la pensée française.

Hétérodoxe et systématique, l'idéologie de Spinoza n'était guère de nature à séduire la France catholique du XVII^e^ siècle finissant, pas plus que le déisme timide ou l'empirisme incolore du siècle de Voltaire. Son cheminement en France ne pouvait prendre l'allure d'un triomphe, ni susciter les enthousiasmes isolés qui jalonneront sa pénétration en Angleterre et en Allemagne : elle n'en reste pas moins un des aspects les plus importants d'une pensée en pleine crise, qu'elle contribuera à orienter vers des positions plus nettes et vers une conscience plus exacte de ses objectifs.

Les premiers contacts des Français avec Spinoza furent sporadiques et superficiels : l'auteur de l'*Ethique* ignorait le français et nul n'avait moins que lui le souci du prosélytisme. Les libertins français réfugiés en Hollande, un Dehénault, un Saint-Evremond, étaient mal préparés à le comprendre et c'est d'une façon assez piquante que quelques Français allaient apprendre l'existence du solitaire de Voorburg : en 1672, l'officier suisse Stoppa, dans un pamphlet de propagande contre les Hollandais, révélait à la fois l'existence (toute récente) du *Tractatus* et les linéaments de l'*Ethique*, encore inachevée à cette date. Condé, en libertin avéré, s'empressa de mander le philosophe à son quartier-général, mais il avait déjà quitté Utrecht quand Spinoza y arriva et la convocation n'eut pas de lendemain. C'est cependant dans les milieux d'émigrés français que Spinoza va trouver enfin ses premiers vulgarisateurs : Saint-Glain traduit le *Tractatus* en 1678 en y joignant un précieux commentaire et Lucas, auteur d'une biographie de Spinoza parue en 1719 et rédigée dans un ton presque hagiographique, crée la légende de l'athée vertueux dont Bayle se fera le héraut. Ce sont là

toutefois des réactions exceptionnelles. Dans l'ensemble, l'horreur prévalut devant cette pensée fermée, sans fissures ni compromis, qui rejetait avec sérénité toutes les religions révélées. L'unanimité, ou peu s'en faut, se fit dans l'opprobre et dans la haine.

L'inquiétude des milieux protestants français s'exprima bientôt par la voix de deux pasteurs : Pierre Yvon s'en prit au *Tractatus*, non sans intelligence et dans un esprit dépouvu d'acrimonie, tandis que Pierre Poiret s'attaquait à l'*Ethique* avec une fougue désordonnée et une tournure d'esprit encore toute médiévale. Bientôt, ce sera aux maîtres de l'apologétique du « Refuge » à dénoncer le philosophe impie. Ce qui heurte les plus ouverts, c'est de découvrir chez lui un rationalisme radical qui, poussé jusqu'à ses conséquences ultimes, aboutit à la destruction du christianisme, et l'on verra un Jacquelot tenter une curieuse réfutation de Spinoza par le recours à Descartes. La séduction finit cependant par opérer : un protestant libéral tel que Jean Leclerc est attiré par la rigueur critique du *Tractatus*, alors même qu'il se cabre devant le déterminisme géométrique de l'*Ethique*, et c'est à partir de Spinoza qu'il va élaborer sa doctrine du miracle, d'un modernisme surprenant.

En France même, Spinoza pénètre de façon plus lente et plus pénible. C'est dans une atmosphère de contrebande intellectuelle, dans les milieux de voyageurs étrangers où l'on reconnaît un Christian Huygens, un Tschirnhaus, un Leibniz, ou bien dans les cercles hétérodoxes d'amateurs et d'érudits, qu'il faut en chercher les premières manifestations. Cette infiltration clandestine n'en était pas moins tenue pour dangereuse et d'éminents esprits s'en alarmèrent. L'offensive allait viser en premier lieu le *Tractatus* dans sa critique scripturaire. Mais l'honnête et naïf Huet, s'il croit de bonne foi réfuter Spinoza dans sa *Demonstratio evangelica*, devra pourtant concéder, après lui, que le texte biblique a été remanié. Le cas de Richard Simon est plus complexe encore : catholique sincère, dialecticien habile, exégète scrupuleux, l'Oratorien utilise Spinoza sans oser le citer. Acculé à l'aveu, il devra bien le renier, puis le réfuter, sans jamais cependant rejeter sa méthode, qu'il ne cessera d'admirer secrètement. Avec Bossuet, son redoutable adversaire, Simon sera d'ailleurs le seul, en son temps, à prendre Spinoza au sérieux et à déceler à la fois sa grandeur et le danger qu'il incarne. L'autre aspect du *Tractatus*, la critique du miracle et du surnaturel, ne suscite qu'une seule réplique, conçue par le caricatural abbé Faydit. Exemple révélateur, parmi bien d'autres, de l'incompréhension et de l'indigence de l'esprit français, à cette date du moins, devant la hauteur de vues et l'ampleur du spinozisme. Reste néanmoins qu'après le *Tractatus* l'apologétique chrétienne va renoncer à l'argument du miracle (encore utilisé par Pascal et par Abbadie), abandonnant ainsi les preuves traditionnelles dans un effort sincère pour repenser ses méthodes.

Le rayonnement de l'*Ethique* est d'un autre ordre : il s'exerce sur des esprits orientés à la fois vers la religion et la philosophie et sensibles

à la rigueur de sa méthode géométrique. D'autres, en revanche, s'en servent comme d'une arme pour discréditer le cartésianisme : ce sera le cas d'un Leibniz ou des polémistes de la Compagnie de Jésus. Tant et si bien que ce livre, malgré son pouvoir de séduction (ou peut-être à cause de celui-ci), finira par polariser toutes les haines.

La première réfutation, due au Hollandais Langenhert et restée manuscrite, a le grand mérite de se cantonner sur le plan philosophique, sans faire dévier le débat vers le domaine de la théologie, et la perspicacité de Langenhert lui fait entrevoir certaines faiblesses du système qui touchent au fond même du problème. Leibniz se montrera moins courtois et moins beau joueur, tandis que le Bénédictin François Lamy s'efforce de montrer dans le cartésianisme le seul antidote efficace contre les déductions spinozistes. De plus en plus, on s'éloigne du vrai Spinoza pour transformer sa pensée à des fins polémiques. Le spinozisme devient l'erreur rédhibitoire que chacun décèle chez son adversaire ; son architecture rigide se révèle, à l'usage, d'une inquiétante plasticité. Dans la vie de Malebranche, ce reproche tournera à l'obsession et jusqu'à la hantise ; il hait Spinoza en raison même de leurs affinités (bruyamment dénoncées par Arnauld), qui font du spinozisme une caricature et le développement infernal de ses vues.

Si Malebranche résiste à l'envoûtement avec toute l'énergie de sa foi profonde, l'évolution spirituelle d'un de ses correspondants et disciples semble donner raison aux critiques d'Arnauld : il s'agit d'un géomètre de Béziers, Dortous de Mairan, qui sera peut-être le premier authentique spinoziste de France. Bayle, esprit plus sinueux, restera fasciné par l'*Ethique* pendant plus de vingt ans, pour se libérer enfin de l'emprise dans le célèbre éreintement de Spinoza dans son *Dictionnaire historique et critique*. Cette exécution ne doit pas être tenue pour un geste de prudence, mais pour une manifestation réfléchie de l'aversion ressentie par ce libertin sceptique devant un nouveau dogmatisme, plus cohérent et plus monolithique que l'ancien.

Le véritable initiateur de la France au spinozisme ne devait surgir qu'au début du XVIII^e^ siècle. En réfutant le *Tractatus* dès 1696, en paraphrasant ensuite l'*Ethique*, le comte de Boulainviller préparait la pseudo-réfutation de 1731, à laquelle se référeront dorénavant tous les lecteurs français. De prime abord, le XVIII^e^ siècle semble pourtant mal préparé à réagir favorablement au spinozisme : avide de sciences expérimentales, il est las des constructions métaphysiques ambitieuses et le géant Hypothèse célébré par Diderot pourrait bien renverser, parmi d'autres temples, celui de Spinoza. Aussi est-ce d'abord le *Tractatus* qui fait école, et l'on retrouve sa méthode et sa substance dans les nombreux manuscrits irréligieux clandestins, dans le *Traité des trois imposteurs*, ou dans les *Nouvelles libertés de penser* et jusque dans l'explosif *Testament* du curé Meslier. Dans le grand procès intenté au christianisme, le *Tractatus* fournit exemples et arguments, mais il change aussi de visage : conçue dans la sérénité et dans le détachement, cette œuvre

de tolérance et de lucide compréhension devient un instrument de haine, déformé par l'esprit de parti. Par une rencontre paradoxale, c'est un chrétien mystique, l'étrange Ramsay, qui s'efforcera de retrouver derrière ce masque l'image d'un Spinoza plus vrai, en qui il salue une sorte d'idéaliste éperdu. La semence n'en a pas moins germé et il ne sera pas possible aux apologètes d'ignorer l'auteur du *Tractatus*. Il ne s'agit plus, maintenant, de regagner des fidèles ou d'agrandir le troupeau, mais de le protéger et puisque la mode est à la poésie, c'est en vers que Polignac et Bernis tenteront de combattre un ennemi aussi redoutable.

Les grands représentants de la pensée des « lumières » ne lui sont cependant pas très favorables dans l'ensemble. Montesquieu est rebuté par son déterminisme ; Condillac l'entreprend sur sa théorie de la connaissance, mais avec une intelligence et une loyauté exceptionnelles à l'époque ; quant à Rousseau, si bien des traits de sa physionomie intellectuelle le rapprochent de Spinoza, particulièrement sur les plans politique et religieux (comme dans la théosophie chrétienne du vicaire savoyard), il en est d'autres, plus nombreux, où l'antinomie se révèle insurmontable. Entre Voltaire et Spinoza, la rencontre est tardive et le contact indécis : déiste et anti-juif, Voltaire réfute le *Tractatus* tout en l'utilisant de manière assez déloyale, mais il finit par succomber à la fascination de ce sage vertueux et serein, si différent de sa nature instable et nerveuse, et qu'il opposera sur le tard à l'athéisme tapageur du *Système de la Nature*.

Avant de montrer enfin son vrai visage, le spinozisme connaîtra encore un ultime avatar, le plus surprenant peut-être et sans doute le plus fécond, que M. Vernière — en s'autorisant de Diderot (p. 596) — qualifie de « néo-spinozisme ». Du plan métaphysique et exégétique, le débat est passé sur celui de la biologie et des sciences de la nature. Le monde est conçu comme une vaste « panspermie » et l'attribution de la sensibilité à la matière transforme l'univers en un grand corps sentant et pensant dans lequel Spinoza aurait eu quelque mal à retrouver le reflet de son système. La filiation n'en est pas moins établie par Diderot lui-même, sans doute le plus intelligent, le plus audacieux, le plus personnel aussi de ces disciples irrévérencieux. *Le Rêve de d'Alembert*, la *Lettre à Landois*, une bonne part de *Jacques le fataliste* sortiront de cette longue méditation sur un spinozisme renouvelé, adapté aux besoins d'une époque et aux préoccupations d'un esprit original.

Le siècle finissant trouvera dans l'épreuve de l'émigration, source de contacts avec une Allemagne à peine sortie du *Pantheismusstreit*, et dans l'examen de conscience qui s'ensuit, l'occasion et le motif de retrouver, derrière le masque et la légende, la figure authentique d'un penseur détesté et trahi. L'étrange et déconcertant Sabatier de Castres, puis l'honnête de Gérando ouvriront ainsi la voie à la critique universitaire qui saura situer Spinoza dans sa véritable perspective, *sine ira et studio*.

L'histoire du spinozisme en France avant la Révolution est donc bien, comme le dit M. Vernière, « l'étude d'une erreur féconde ». Déjà limitée dans sa diffusion, la pensée de Spinoza a été par surcroît amputée de quelques-uns de ses éléments les plus marquants ; du *Tractatus*, on a négligé la portée politique, comme on a voulu ignorer dans l'*Ethique* une admirable théorie de la connaissance aboutissant, à ses sommets, à la mystique intellectualiste de la *scientia intuitiva* ou de l'*amor intellectualis Dei*. Les éléments sauvegardés ne l'ont été que pour subir une transformation radicale. L'exégèse du *Tractatus* est infléchie dans le sens d'un athéisme militant ; l'*Ethique*, réduite à son livre I, fait figure pour les uns de construction démoniaque, tandis qu'elle heurte les autres par une méthode jugée systématique et dès lors désuète. L'extraordinaire est qu'en dépit de ces travestissements le spinozisme ait pu agir, stimuler, séduire et irriter : il a forcé les uns à revoir une apologétique dépassée, les autres à dénoncer les faiblesses de l'empirisme et à élargir les bases de leur déisme. La fécondité de cette doctrine semble bien avoir résidé davantage dans sa désintégration que dans sa rigidité dogmatique : pensée devenue protéiforme, elle gardait par là même un caractère toujours actuel et « problématique ». Aussi la révélation *ne varietur* d'un Spinoza authentique marquera-t-elle la fin de son influence en France. Le cas n'est pas unique : il nous incite une fois de plus à réexaminer les idées courantes sur la nature de l'influence qu'un esprit peut exercer sur d'autres ; selon le mot profond de Gœthe, « die höchste Wirkung des Geistes ist jedoch den Geist hervorzurufen ».

Les limites d'un compte rendu ne permettent pas d'épuiser la matière d'un livre dont le moins qu'on puisse dire est qu'il est aussi stimulant que son sujet. Il était inévitable que M. Vernière fût amené, par sa méthode chronologique, à des alignements et à des juxtapositions que ne rattachent que des liens ténus : le danger de toute étude de ce genre est dans son éparpillement et dans la discontinuité de la trame. Mais il faut reconnaître que l'auteur s'est toujours efforcé de pallier ce défaut en intégrant les faits dans des ensembles plus généraux où ils s'éclairent et se justifient : plusieurs de ces synthèses sont d'ailleurs aussi originales que convaincantes. L'autre écueil de ces études est l'attrait de l' « influence », la tendance à retrouver partout les idées que l'on suit à la trace. Il n'est pas sûr que M. Vernière y échappe toujours. Autre chose est de constater une analogie ou même une similitude et de conclure de là à une dette (p. 216). Il arrive à M. Vernière d'extrapoler un peu aventureusement ou de conclure un peu vite ; il y a, vers la page 100, trop de probabilités, trop de formules ambiguës du type « n'aurait-il pas ?... peut-on croire que ?... il n'est nullement excessif de penser que... ».

L'information de l'auteur est aussi étendue que précise et il est rare qu'on puisse le prendre en défaut. Devant l'ampleur de la tâche et l'éclat de la réussite, ce n'est pas sans quelque gêne que nous relèverons çà et là un petit nombre de détails contestables. P. 621, le titre de « mar-

quis » Caraccioli provient d'une confusion entre le polygraphe Louis-Antoine Caraccioli et le marquis Dominique Caraccioli, ambassadeur de Naples, grand ami du prince de Ligne et auteur d'une *Europe française* bien connue. P. 633, on peut, après les études de M. Virgil Topazio, douter de la collaboration de Diderot aux opuscules anti-chrétiens du baron d'Holbach. P. 606 et ss., est-il de bonne méthode chronologique de mêler des œuvres telles que *Jacques le Fataliste*, la *Lettre à Landois*, les extraits du livre de Tourneux sur *Diderot et Catherine II* et l'*Entretien d'un Père avec ses Enfants* ? Pp. 642-643, le portrait de Robinet devrait être corrigé d'après l'article de M. Jean Mayer (*R. Sc. H.*), d'après les *Moralisti del Bonheur* de M. Corrado Rosso ainsi qu'en tenant compte du livre de M. Gustave Charlier sur le *Journal encyclopédique* et du catalogue de la récente exposition consacrée à ce périodique à Bouillon. Ainsi, *De la Nature* fut imprimé à *Liège* (cf. J. Küntziger, *Essai historique sur la propagande des encyclopédistes français en Belgique au XVIII^e siècle*, pp. 62-63) ; Robinet n'a pas « fondé » la Société Typographique, qui est une création de Pierre Rousseau ; ce « publiciste besogneux » fut le véritable animateur et éditeur du *Supplément* de l'*Encyclopédie* et par là le continuateur direct de l'œuvre de Diderot. P. 605, il est pour le moins excessif de voir en Lessing un « fanatique du théâtre de Diderot » ; nous avons analysé ailleurs ses réserves et ses réticences. P. 666, en affirmant qu' « aucun document ne signale une rencontre entre Jacobi et Diderot », M. Vernière se trompe et nous nous permettrons de le renvoyer aux pages 32-34 de notre *Diderot en Allemagne*. P. 668 enfin, s'il fallait désigner le véritable disciple et continuateur de Hemsterhuys en Allemagne, c'est moins à Jacobi qu'à Novalis qu'on songerait.

Ces critiques de détails n'entachent en rien la valeur d'une étude véritablement magistrale. Les chapitres sur Diderot, sur Voltaire et Spinoza sont à lire et à méditer ; ils éclairent les inquiétudes, les hésitations, les contradictions d'un siècle qui ne fut pas seulement celui des « lumières ». Au-delà de son sujet, c'est toute une époque de la pensée française que M. Vernière fait revivre et qu'il nous fait aimer davantage par sa connaissance intuitive et humaine : à bien des égards, ce livre de haut savoir est aussi un livre de sympathie et de ferveur.

Roland MORTIER.

Robert HALSBAND. **The Life of Lady Mary Wortley Montagu.** Oxford, Clarendon Press, 1956. In-8°, XIV-314 p., 14 pl.

On pourrait s'étonner que la « Sévigné anglaise », comme l'appelait jadis la critique, ne fût pas depuis longtemps l'enfant chéri des comparatistes : son voyage en Turquie, ses traversées de la France, les vingt ans qu'elle passa en Italie et à Avignon, l'y prédisposaient. En fait, il a fallu attendre le livre de R. Halsband pour connaître avec précision

les rapports entre cette épistolière — qui fut aussi, comme il le souligne, poète occasionnel et pamphlétaire politique — et quelques-uns des grands noms des lettres françaises et italiennes du XVIII^e siècle.

La découverte capitale de ce livre introduit un romanesque piquant dans l'histoire de cette énergique féministe, qui découvre l'amour à quarante-cinq ans en la personne d'un sémillant personnage de vingt-trois aux nombreuses bonnes fortunes, tant féminines que masculines : le comte Francesco Algarotti ! L'élégant et savant cosmopolite est en effet le responsable, comme le montrent des lettres retrouvées à la Bodléienne, du coup de tête jusqu'ici inexpliqué qui fit quitter l'Angleterre sans retour (sauf pour y mourir) à Lady Montagu (pp. 177-9). L'auteur n'a pu, faute de documents suffisants, retracer dans tous ses détails l'aventure manquée avec le volage Italien qui devait retrouver son amie à Venise, mais qui ne la rejoignit que deux ans plus tard à Turin — sans qu'on sache quoi que ce soit sur cette rencontre (p. 213).

A côté de cette sensationnelle trouvaille, d'autres nouveautés paraissent anodines, sans être pourtant négligeables. L'auteur s'est abstenu, par un scrupule qu'il est permis de regretter, de reproduire par le menu les intéressantes précisions qu'il donnait dans un article [1] sur les relations entre son héroïne et d'autres lettrés italiens ou français. S'il n'apporte rien de nouveau sur Conti, Maffei ou Querini, sur la rencontre à Vienne avec J.-B. Rousseau, il relate les malheureuses spéculations financières du polygraphe français Toussaint Rémond de Saint-Mard, galant séduit moins peut-être par les charmes et l'esprit de Lady Mary que par ses relations avec la *City*. Il découvre les témoignages d'une rencontre probable avec Voltaire, puis avec Montesquieu, lors de leurs séjours respectifs outre-Manche [2]. Il révèle qu'en 1746 Lady Mary fit un voyage en Languedoc (pp. 232-3).

La familiarité de la voyageuse avec la langue et la littérature françaises est attestée en maint endroit. Elle écrivait facilement un français incorrect, dont donne une idée la reproduction photographique d'un extrait de lettre à Algarotti (pl. 11, p. 176). C'est dans cette langue qu'elle compose un conte de fées inédit, révélé il y a quelques années par son biographe [3]. Les *Maximes* de La Rochefoucauld ont d'ailleurs inspiré à son mari, avant leur séparation, des imitations inédites dont deux ou trois sont citées pp. 123-4. Le catalogue de la bibliothèque qu'emporte en Italie la voyageuse fournirait sans doute des indications sur ses goûts et sa culture. L'auteur doit se contenter de faire allusion à cette remarquable variété (p. 180) ; ne pouvant énumérer 500 titres d'ouvrages anglais, français, italiens et latins (les grecs ne figurent qu'en traduction).

Le livre ne nous renseigne pas sur la culture italienne de Lady Mary,

1. « Lady Mary Wortley Montagu as a Friend of Continental Writers », *Bulletin of the John Rylands Library*, Manchester, 1956, pp. 57-74.
2. *Op. cit.*, pp. 62-3.
3. R. Halsband, « An Imitation of Perrault in England : Lady Mary Wortley Montagu's 'Carabosse' », *Comparative Literature*, vol. III, n° 2, Spring 1951.

mais l'article cité plus haut reproduit quelques lignes à Algarotti dans un italien très incorrect [1].

Légitimement soucieux d'établir sur des faits et dates incontestables une biographie qui fasse autorité — et ce résultat est acquis — l'auteur a exploré 42 collections d'archives, tant publiques que privées. Mais il a compris sa tâche dans un sens un peu étroit : cette vie n'est pas seulement celle d'un personnage qui, comme il le révèle, a joué un rôle politique ; c'est aussi celle d'un écrivain — et pas seulement d'une épistolière, car le livre nous apporte quelques indications sur sa facilité poétique. On aimerait que l'auteur nous parlât de l'originalité de l'écrivain, de son style, de ses modèles, de son influence ; qu'il citât davantage. Fallait-il ne citer que de l'inédit ? [2] Sans doute les impressions de Turquie figurent-elles dans beaucoup d'anthologies. Celles d'Italie, moins connues, ont souvent de la fraîcheur et du charme, surtout celles de Lovere, dans les dernières années [3]. L'auteur se réserve sans doute de les présenter dans la Correspondance qu'il prépare, et qui remplacera la très incomplète édition vieille de près d'un siècle.

J. Voisine.

Charly Guyot. **Le rayonnement de l'Encyclopédie en Suisse française.** (Recueil de Travaux de la Faculté des Lettres de Neuchâtel, 26e fascicule). Neuchâtel, 1955. In-8°, 148 pp.

Charly Guyot. **Portrait de Dupeyrou.** Neuchâtel, Secrétariat de l'Université, 1955, 23 pp.

L'étude de M. Guyot, Recteur de l'Université de Neuchâtel, sur *Le rayonnement de l'Encyclopédie en Suisse française*, constitue un modèle du genre par la précision et la probité de l'exposé, utilement nuancé selon la valeur relative des documents. Elle jette une vive lumière non seulement sur l'état des esprits en Suisse française au XVIIIe siècle, mais sur l'apport original de l'*Encyclopédie* à la culture européenne de l'époque. En insistant sur les critiques motivées de deux grands esprits d'alors : les naturalistes philosophes Haller et Bonnet, M. Guyot souligne les insuffisances de l'ouvrage aux yeux des véritables spécialistes, mais note aussi la curiosité avec laquelle ils attendaient la publication des volumes, leur désir de voir leurs travaux nommément utilisés,

1. Ce passage (*o. c.*, p. 71 et n. 1) est donné comme « the only surviving exemple of Lady Montagu's use of Italian ». Que faut-il alors penser du sonnet italien que lui attribue l'éd. Wharncliffe des *Works*, vol. III, p. 414?

2. On lira par ex. p. 183 quelques vers inspirés à la fois par le passage des Alpes et par l'amour pour Algarotti.

3. Une confusion probable, pp. 90-1, à propos des impressions de France : « she found Paris not at all to her liking (...) and Fontainebleau (*sic*) too irregular ». L'auteur pense sans doute à la lettre du 16 oct. 1718 (vieux style) à Mrs. T [histlethwayte] : « I own Versailles *(et non Fontainebleau)* appeared to me rather vast than beautiful ; and after having seen the exact proportions of the Italian buildings, I thought the *irregularity* of it shocking ».

et leur compétence proclamée dans toute l'Europe par leur collaboration officielle au grand ouvrage. Haller lui-même, quoique foncièrement hostile à l'esprit antireligieux de l'entreprise, fait taire tous ses scrupules lorsqu'on lui offre de participer à la rédaction des suppléments, et se met aussitôt à l'ouvrage. Plus indépendant, Bonnet examine avec soin les volumes à mesure de leur publication et rassemble chaque fois ses remarques dans une *Notice raisonnée* dont le manuscrit nous est parvenu. Il proteste dans ses lettres contre l'utilisation littérale d'ouvrages sans nommer leurs auteurs, et s'indigne à lire des résumés tendancieux ou déformés, parfois de ses propres œuvres, mais n'en reconnaît pas moins les mérites de l'entreprise en général.

A côté des vedettes, — Bonnet, Haller, — voici tout un groupe de pasteurs qui mériteraient plutôt le nom de philosophes chrétiens. Élie Bertrand, Polier de Bottens, Allamand, témoignent de la pénétration de l'esprit philosophique avant même que l'*Encyclopédie* n'ait pénétré en Suisse, ou que Voltaire se soit installé aux Délices, puis à Ferney. Faut-il nous en étonner ? M. Guyot rappelle ici le fameux article *Genève* de d'Alembert, rendu célèbre par Rousseau. La substance en est trop connue pour qu'on s'y attarde, il est vrai. Mais quelques pages d'introduction sur les relations intellectuelles entre la Suisse et l'Angleterre eussent clarifié peut-être bien des sentiments, communs aux habitants des deux pays. Ainsi quinze ans plus tôt, un Suisse, J. P. Crousaz attaquait violemment l'*Essai sur l'Homme* de Pope, car il en sentait le danger. Un évêque anglican, Warburton, se fit le défenseur de l'orthodoxie du poète, rassurant alors les esprits. Bien d'autres influences de même nature se sont exercées sur la Suisse avant 1750. Elles expliqueraient les liens de sympathie qui s'établirent immédiatement entre Élie Bertrand, Polier de Bottens, Allamand et M. de Voltaire. Dès l'arrivée de ce dernier en Suisse, Élie Bertrand sera son meilleur allié à Berne. Allamand échangera avec lui de gaillards propos assez incrédules. Non content de se faire son introducteur à Lausanne, Polier de Bottens collaborera à l'*Encyclopédie* par l'intermédiaire de Voltaire, et donnera même l'article *Messie* dans le *Dictionnaire philosophique portatif*.

Un florissant commerce de librairie, nous dit M. Guyot, contribua également à la pénétration de l'*Encyclopédie* en Suisse. Comme leurs confrères hollandais, les libraires suisses travaillaient pour l'exportation, qui leur valait de gros profits. Plusieurs réimpressions ou rééditions de l'*Encyclopédie* parurent donc en Suisse, entre autres la réimpression de Cramer et de Tournes à Genève, et les trois rééditions rivales de Pellet à Genève, de la Société typographique de Neuchâtel, et des sociétés typographiques de Berne et de Lausanne, qui toutes parurent après 1770. Mais la plus célèbre fut la « réimpression » d'Yverdon (1771-1776), lancée par le libraire De Felice, car en bon contrefacteur De Felice prétend corriger son modèle article par article, ne garder que l'excellent, combler les lacunes, ajouter même des sections nouvelles.

On comprend l'intérêt d'une comparaison systématique entre l'*Encyclopédie* de Paris et celle d'Yverdon, qui fit, durant quelques années, une redoutable concurrence à la première. Cette comparaison permet à M. Guyot d'accumuler, en un petit nombre de pages, tant de détails précis sur le contenu des principaux articles dans les deux ouvrages, qu'il nous fournit ainsi une des meilleures études que nous possédions sur notre propre *Encyclopédie*, dont il est souvent difficile de retrouver les sources et d'apprécier le degré d'originalité.

A ce dernier point de vue, l'*Encyclopédie* d'Yverdon surprit M. Guyot lui-même. De Felice et ses collaborateurs déclaraient ouvertement leur intention de supprimer dans leur ouvrage tous les passages antireligieux, caractéristiques de l'édition parisienne, et qui valaient à celle-ci tant d'ennemis. Or, non seulement le pasteur suisse Mingard, chargé de la partie théologique, s'attira les reproches de ses concitoyens pour atteinte à l'orthodoxie chrétienne, mais De Felice, rédacteur infatigable, sinon toujours compétent, fit souvent de très larges emprunts aux articles les moins rassurants de l'édition de Paris. S'il s'écarte parfois totalement de ce modèle, c'est pour s'inspirer de l'*Emile* ou du *Contrat Social*, qui ne pouvaient passer alors pour représenter l'orthodoxie. A lire les attaques contre l'*Encyclopédie* d'Yverdon, suscitées par Cramer et Pancoucke dans le *Journal encyclopédique* de Bouillon, on a finalement l'impression que ce qu'on a appelé la guerre des Encyclopédies prolonge la querelle entre Rousseau et les philosophes. Le *Journal* de Bouillon lança en effet sa première attaque à l'occasion d'une lettre publiée dans la *Gazette de la Haye*, où Louis Dutens, ami de Rousseau, faisait l'éloge de l'*Encyclopédie* d'Yverdon !

On voit comment la Suisse se trouvait envahie de toutes parts. Le chapitre final du livre de M. Guyot étudie les derniers échos de l'esprit encyclopédique en Suisse, de Voltaire à Mirabeau. On y voit les pasteurs les plus libéraux, tel Allamand, juger insuffisante la réplique de Voltaire au redoutable *Système de la Nature*, de d'Holbach, et entrer en lice à leur tour sans beaucoup plus de succès, bien qu'ils aient essayé de retourner en leur faveur les arguments rationnels alors à la mode. L'abbé Raynal, Brissot et Mirabeau, viennent désormais en Suisse chercher des éditeurs et rencontrer des amis. Cette euphorie philosophique ne s'éteindra qu'à la Révolution.

En même temps que la conclusion de ce livre, il faut lire le *Portrait de Dupeyrou*, discours inaugural de M. Guyot, nouveau Recteur, publié séparément par l'Université de Neuchâtel. Pour la première fois, s'anime devant nous cette figure énigmatique, et représentative, du fidèle ami de Rousseau. Bien qu'il se déclare *étranger* à Neuchâtel, (il est né en Guyane hollandaise, et il a longtemps vécu en Hollande), ce sentimental d'esprit indépendant, dégagé de maints préjugés de son époque, révèle admirablement le désarroi qui ne pouvait manquer de s'emparer des esprits lors de la tourmente révolutionnaire. La plupart des

acteurs responsables de la grande bataille d'idées ont disparu. Leurs descendants demeurent et suivent bientôt avec angoisse l'évolution des événements. Peu de temps avant l'invasion de la Suisse ceux que ne soutient aucune espérance chrétienne déclarent déjà comme Dupeyrou : « L'absurde sera toujours le lot du genre humain. » Une période historique de la vie littéraire suisse est terminée. Mme de Staël et le groupe de Coppet vont prendre la relève.

Henri Roddier.

Ewa Rzadkowska. **Encyclopedia i Diderot w Polskim oświeceniu** [L'Encyclopédie et Diderot dans l'œuvre des lumières en Pologne]. Publications de l'Académie Polonaise des Sciences. Wrocław, 1955. In-8°, 159 p.

Lors d'une communication présentée à l'Association Internationale des Études Françaises, j'avais tenté de définir le rôle tenu par l'*Encyclopédie* dans la renaissance polonaise au XVIIIe siècle et souhaité qu'une étude plus minutieuse fût consacrée à la question [1]. Grâce à Mlle Ewa Rzadkowska, voici ce vœu accompli et de la plus heureuse façon. De son enquête bien documentée, précise et sobre, il convient de retenir un certain nombre de faits et de conclusions.

Dès 1765, une dizaine d'exemplaires de l'*Encyclopédie*, en son édition originale, se trouvent en Pologne. Outre le roi, certains magnats éclairés et d'abord le mélomane Casimir Ogiński, collaborateur occasionnel de Diderot et auteur de l'article *Harpe*, se sont chargés de cette première diffusion. A partir de 1770, les libraires allemands et français établis à Varsovie recommandent à leur clientèle de souscrire aux éditions d'Yverdun, de Genève, de Berne et Lausanne, ainsi qu'aux *Suppléments*. Il faut croire que leurs appels sont largement entendus, puisqu'en 1775 l'éditeur Mitzler de Koloff, lui-même « encyclopédiste » de la première heure, reconnaît que parmi les publications scientifiques l'*Encyclopédie* est « une des rares à jouir d'un excellent débit ». De fait, il n'est en Pologne bibliothèque de quelque importance (châteaux, écoles principales et même couvents) au catalogue de laquelle elle ne figure, vers 1780. Passant outre à la condamnation pontificale, le primat Michel Poniatowski évite de la mentionner dans les mandements qu'il lance contre les œuvres des philosophes : La Mettrie, d'Holbach, Voltaire, Rousseau. Mieux encore, il prend soin d'en doter lui-même l'école principale de Cracovie.

C'est que le primat est en même temps président de la Commission chargée de réorganiser l'éducation nationale et que la Commission a placé l'*Encyclopédie* au cœur de son entreprise. Le plan général des études se réfère au *Discours préliminaire* de d'Alembert ; les divers

1. V. *L'Encyclopédie en Pologne. — Cahiers de l'Association internationale des Études Françaises*, 1952, pp. 31-45.

manuels scolaires édités par la sous-commission spécialement établie à cet effet puisent leur matière dans les articles les plus divers, depuis la morale et le droit public, jusqu'à l'écriture et la grammaire. Le plus philosophe des Commissaires, le P. Antoine Popławski, qui ne dédaigne pas de descendre au rudiment, adapte à l'enseignement du polonais les théories linguistiques de Dumarsais et de ses élèves Douchet et Beauzée. En 1781, les Lazaristes de Varsovie lancent une nouvelle méthode d'écriture qu'ils étayent d'une savante rétrospective « tirée », dit le sous-titre, de l'*Encyclopédie*, en l'espèce des divers articles *Ecriture*, dus à Diderot et à Jaucourt. Dans les querelles assez pédantes qui agitent parfois cette « république des professeurs » qu'est devenue la Pologne à l'époque de la Grande Diète, les adversaires vont puiser parfois des arguments jusque dans l'article *Beau* !

Mais le prestige de l'*Encyclopédie* ne se renferme pas à l'école. On la cite dans les correspondances ; on en fait des extraits manuscrits ; elle inspire divers périodiques économiques et alimente la plupart des articles que le *Monitor* consacre à l'agriculture, à l'hygiène et à « l'art social ». L'éclectisme, qui lui a permis de tenir la balance égale entre mercantilistes et physiocrates, est une des raisons de son succès, bien qu'une considération particulière soit réservée en Pologne aux contributions du Docteur Quesnay et de ses disciples (articles *Fermier*, *Epargne*, etc.), et aussi aux articles : *Patrie*, *Peuple*, *Pologne*, que Jaucourt a démarqués d'ouvrages ou brochures de l'abbé Coyer. « L'esprit d'utilité », qui inspire les réformateurs polonais, a fait taire assez vite les objections de principe qu'avait fait naître d'abord, plus particulièrement parmi certains ordres religieux, l'entreprise encyclopédique. On ferme les yeux sur la philosophie sous-jacente ; c'est de Voltaire et du *Portatif* que se réclameront, en période révolutionnaire, des « progressistes » comme François Jezierski, s'ils entreprennent de mettre « la raison par alphabet ».

Quant à Diderot, sa renommée se confond presque avec celle de son *Dictionnaire*. Le roi Stanislas-Auguste est un des rares qui n'ignorent pas la fertilité de ses dons et saluent en lui le Philosophe par excellence. Pour le commun du public, il reste l'animateur de l'*Encyclopédie* et subsidiairement l'auteur du *Père de Famille* : une troupe française donne à Varsovie deux représentations de ce « drame », les 2 et 12 novembre 1777 ; il est traduit en 1780 par François Zabłocki sous le nom de *Ociec Dobry* (Le Bon Père) et restera sous cette forme au répertoire du théâtre polonais jusqu'à la nouvelle traduction qu'en donnera en 1819 Bogusławski. Il faut attendre 1781, avant de trouver sous une plume polonaise un jugement d'ensemble concernant Diderot, et ce jugement est aussi méprisant que catégorique : on s'en étonnera moins si l'on remarque que le responsable de cette exécution en règle, Jacek Przybylski, tout en accusant Diderot, entre autres gentillesses, d'avoir pillé Bayle, Chambers et Goldoni, s'est contenté de traduire mot pour mot sa diatribe du *Lexicon* de Berisch, qui la démarquait déjà avec non moins

de fidélité et davantage d'effronterie des *Trois siècles* de Sabatier de Castres [1]. C'est ainsi que circulent les « idées » et que se fabriquent les réputations internationales !

La Pologne des lumières n'a pas cependant laissé mourir Diderot sans décerner à sa mémoire un hommage à la fois plus décent et plus authentique. Le bel article nécrologique que lui consacre Piotz Świtkowski dans le *Magazyn Warszawski* de 1784 donne assez bien l'idée de l'importance qu'accordait au Philosophe, à la veille de la Grande Diète, un « tiers-état » polonais enfin reconstitué : « ... La philosophie et la littérature ont perdu beaucoup en sa personne... Toute l'Europe l'honorait... Il était très bon et très humain... Un homme comme lui agit profondément sur l'histoire de son pays et même de notre siècle. Il a beaucoup contribué à la grande révolution dans les esprits, dont on ne sait encore si elle tournera finalement au bonheur ou au malheur du genre humain. »

Jean Fabre.

Gilles-Gaston Granger. **La Mathémathique sociale du marquis de Condorcet.** Paris, P.U.F., 1956. In-8°, viii-178 p.

Condorcet. **Sketch for a Historical Picture of the** *Progress of the human mind*, translated by June Barraclough. With an Introduction by Stuart Hampshire. Oxford-London, Library of Ideas, 1957. In-8°, xvi-202 p.

M. Granger est un philosophe qui semble s'intéresser tout particulièrement aux rapports que les Mathématiques peuvent et doivent entretenir avec les sciences humaines. Ce goût marqué pour « la transposition des procédés d'une science à un nouveau domaine » nous a déjà valu un important ouvrage, *La Méthodologie économique* (P.U.F., 1955), où le « phénomène de transfert » était étudié à propos d'une science précise, l'Économie politique. Or, il s'est trouvé qu'au xviii[e] siècle, un mathématicien qui était aussi un philosophe a envisagé la possi-

1. Sur Sabatier et son portrait-charge, voir mon édition du *Neveu de Rameau*, note 67, pp. 153-154 ; sur Berisch, *Allgemeines Autor-und Litteraturlexikon in alphabetisches und chronischer Ordnung, bis 1778*, v. Roland Mortier, *Diderot en Allemagne*, pp. 144-145. A propos de la compilation de Przybylski : *Historyczno-kryptyczne wiadomości o życiu i Pismach Trzydziestu i trzech filozofów naszego wieku* (Nouvelles historiques et critiques sur la vie et les écrits de trente-trois philosophes de notre siècle) Cracovie, 1781, M[lle] Rzadkowska se borne à signaler, en se référant au titre complet, qu'elle est « traduite de l'allemand », sans attacher d'autre importance à cette indication. S'il lui était difficile de remonter jusqu'à Sabatier, elle aurait pu du moins identifier le *Lexicon* de Berisch, dont l'allemand lui aurait donné la clef d'une particularité du texte polonais. « ... Ecrivain incorrect, dit l'original français, traducteur infidèle, métaphysicien hardi, moraliste dangereux, mauvais géomètre, physicien médiocre, philosophe enthousiaste... » Le polonais traduit assez lourdement mais exactement, à travers l'intermédiaire allemand : Jest to autor pełen błędów, tłumacz fałszujący oryginały, zuchwały metafizyk, szkodliwy moralist, *lada jaki nożównik*, średni fizyk, fanatyk filozof... » *Lada jaki nożównik* = « coutelier de rien du tout », détonne dans cette énumération ; M[lle] Rzadkowska y voit naturellement une allusion au métier exercé par le père de Diderot. Mais cette insolence toute gratuite est autorisée par le jeu de mots qu'implique l'allemand *Messer*.

bilité de cette « greffe méthodologique » à la totalité des sciences humaines. Ainsi, cette « petite » Thèse consacrée à la « Mathématique sociale du Marquis de Condorcet » apparaît-elle comme le prolongement et le complément de la grande, en montrant le rôle de précurseur qu'a joué ce penseur du siècle des lumières dans cette grande entreprise de « mathématisation » de l'humain, qui semble être une des préoccupations dominantes de notre temps.

Ce modeste compte rendu n'a nullement la prétention d'être exhaustif. Bien des pages de cet ouvrage ne sont accessibles qu'à des spécialistes, mais il serait regrettable que ses aspects techniques en écartassent tous ceux à qui, comme à l'auteur de ces lignes, le langage des chiffres reste un mystère. Ce serait refuser une contribution précieuse à la connaissance d'un esprit et à l'histoire de la pensée.

Dans un premier chapitre, l'auteur propose un portrait intellectuel de Condorcet et prend nettement position contre une tradition bien établie, qui voit dans sa biographie une sorte de rupture : d'abord mathématicien, il aurait renoncé à cette activité désintéressée pour se consacrer à l'étude de l'homme et participer au grand mouvement d'émancipation de son époque. Or, la chronologie de ses œuvres montre que Condorcet est resté toute sa vie un géomètre : il n'y a pas de solution de continuité. On assisterait simplement au « passage d'une pensée analytique abstraite à une pensée du fait psycho-social qui se voudrait encore mathématique ». Cet Encyclopédiste aurait été possédé du désir de tout embrasser dans une discipline unique. C'est ainsi que, distinguant différentes sortes de certitudes, — celle des vérités géométriques, celle des lois des phénomènes physiques, celle des connaissances concernant les actions des hommes, — il les apprécie suivant leur degré de probabilité, et les rend toutes justiciables du calcul des chances. C'est avec ce même souci d'unification qu'il écrit son *Essai* sur la langue universelle, qu'il préconise l'emploi grandissant des Méthodes techniques et qu'il propose une théorie de l'analyse ramenant l'exercice de la pensée à une « combinatoire » dont les Mathématiques fourniraient la clef.

Le second chapitre nous présente, replacée dans son siècle, l'activité de Condorcet mathématicien. On voit s'y manifester la préoccupation de développer un instrument particulièrement adapté au nouveau domaine des sciences sociales que Condorcet veut soumettre au géomètre, à savoir le calcul des probabilités et le chapitre suivant analyse précisément une application de ce calcul à un phénomène psycho-social déterminé, celui du vote. C'est le problème de l'homo-suffragans, auquel est consacré l'*Essai sur l'application de l'analyse à la probabilité des décisions rendues à la pluralité des voix* (1785). Condorcet y distingue soigneusement le cas d'une société idéale, — où chaque individu, parfaitement interchangeable, n'a pas d'autre but que la recherche de la vérité, — des situations réelles, où intervient le jeu des passions égoïstes, ses travaux se rapportant surtout à la première

hypothèse. Cette théorie de l'homo-suffragans, cette « aléatoire » du vote, amène l'auteur à des rapprochements avec « l'aléatoire » du comportement économique des individus, élaborée par certains auteurs contemporains.

Après cet exemple concret, le IV^e^ et dernier chapitre se propose, à partir des textes connus, de définir « l'idée d'une science de l'homme » reposant sur les Mathématiques, telle que Condorcet l'aurait conçue, sans avoir jamais entrepris un ouvrage systématique sur ce sujet. Sur le plan de la recherche de la vérité, il envisage avec une prescience remarquable, l'application du calcul aux opérations intellectuelles réduites à un art combinatoire. Les Mathématiques devraient ainsi permettre la création d'une science de la raison en action dont l'efficacité se manifesterait par la construction de mécanismes, de machines à penser, fonctionnant tout comme les intelligences humaines et susceptibles de les remplacer.

Sur le plan de l'action, le problème est plus complexe, et il faudrait distinguer trois moments successifs : l'élaboration purement théorique de modèles abstraits, l'observation purement passive des phénomènes sociaux aboutissant à une gigantesque description statistique des faits humains et enfin une interprétation des résultats de l'observation à l'aide des modèles construits, « qui permettrait, un but étant fixé, d'évaluer les risques d'une conduite déterminée ou de découvrir le mode d'action qui minimise le risque encouru » (cf. p. 148). Comme, pour Condorcet, la théorie de la connaissance n'est pas simplement une logique, mais aussi une psychologie, et que « l'étude probabiliste des motifs de croire supplée apparemment à une psychologie de la conduite », le système se referme sur lui-même et, en même temps, se sépare définitivement du réel en s'appuyant sur ce postulat, qui était aussi le point de départ de la théorie de « l'homo-suffragans », à savoir que l'homme n'est qu'intelligence et que son action est toujours rationnelle.

Si loin que soit de cet homme artificiel l'individu concret, l'être vivant, M. Granger éprouve certainement une sincère et légitime sympathie pour cet essai d'invention d'un modèle abstrait du comportement de l'homme qui a tenté Condorcet. Mais il semble que cette sympathie l'entraîne jusqu'à interpréter l'*Esquisse d'un tableau historique des Progrès de l'esprit humain* comme une démonstration réussie de l'action de l'intelligence sur le développement de l'espèce. Son auteur aurait effectivement prouvé qu'à l'action constamment rationalisante de l'intelligence et à ses progrès correspondent les transformations des régimes économiques et de la vie sociale. L'*Esquisse* serait bien ainsi une apothéose du rationalisme appliqué. C'est cela, il est vrai, que Condorcet nous annonce et nous promet aux premières pages, c'est incontestablement ce qu'il aurait voulu faire, mais la réalité ne correspondait pas à ses désirs et il est resté impuissant devant l'histoire. Ne peut-on, en effet, fournir de sa dernière œuvre un autre résumé

que celui que nous trouvons à la page 158 ? Au lieu de suivre, à mesure que les époques se succèdent, les étapes d'une marche ascensionnelle, n'assiste-t-on pas, en fait, au déroulement de deux immenses vagues ? La première nous mène des origines de l'humanité aux splendeurs de la civilisation grecque, la seconde nous conduit aux clartés du siècle des lumières, mais il y a entre les deux, l'écroulement, l'effondrement provoqué par la religion chrétienne, phénomène purement accidentel, tandis qu'un autre phénomène tout aussi accidentel, la victoire des philosophes en tant que groupe social, autorise Condorcet à penser que la préhistoire est finie, que l'histoire commence et que l'avenir de l'humanité sera désormais rationalisé, puisque les philosophes sont devenus ses guides. Point n'est besoin d'insister sur la fragilité de ce nouveau schéma, ni sur la valeur symbolique des contradictions que recèle l'*Esquisse*.

D'autre part, cette vision d'un Condorcet essentiellement mathématicien nous entraîne peut-être à sous-estimer la valeur et l'originalité de ses idées politiques et sociales, ainsi que l'importance de cette révolution morale qui a fait de l'héritier spirituel de conservateurs aussi intransigeants que Voltaire et Turgot un démocrate passionné. C'est être bien sévère que de ne pas trouver chez lui autre chose que « les thèmes un peu vagues d'une pensée sentimentale ». Si Condorcet représente un moment de l'histoire des sciences, il représente peut-être aussi un moment précis dans l'histoire du libéralisme.

Quoi qu'il en soit, on ne peut qu'envier M. Granger de pouvoir utiliser des disciplines si différentes et le remercier d'avoir ainsi projeté une lumière originale sur l'une des figures les plus attachantes du XVIII^e siècle.

Signalons, à propos du livre de M. Granger, qu'une traduction de l'*Esquisse* vient de paraître en Angleterre. Elle n'apporte et ne prétend apporter rien de nouveau, ni par son Introduction, ni par son texte. Stuart Hampshire se borne à présenter très sommairement l'auteur et l'œuvre, tandis que le traducteur reprend purement et simplement le texte de la dernière édition publiée en France, due d'ailleurs à un professeur de Cambridge, O. H. Prior. Cette publication répond donc essentiellement au désir de faciliter la lecture et la connaissance d'un des grands textes du siècle des lumières. Et il serait à souhaiter qu'une prochaine réédition rendît ce même service aux Français et donnât à cette œuvre actuellement difficile à trouver, toute l'importance qu'elle occupe dans l'histoire des idées. On ne contestera pas, en effet, la justesse de la phrase de Stuart Hampshire, résumant la fortune de ce livre : « Si son originalité n'a pas été reconnue, c'est qu'on a parlé et écrit à son sujet beaucoup plus souvent qu'on ne l'a lu. »

Henri GRANGE.

CHRONIQUE

Joseph Dresch (1871-1958). — J. Dresch aura connu une vieillesse heureuse, active : à 87 ans, il collaborait encore à 3 ou 4 revues (dont celle de *Littérature comparée* [1]) et préparait un nouvel ouvrage. Ses articles, ses comptes rendus, deux livres récents enfin témoignent d'une promptitude de regard et d'une netteté de jugement que l'âge n'avait point atteints.

Je n'insisterai pas ici sur ses mérites comme administrateur. Recteur de l'Académie de Toulouse, il avait assumé de 1931 à 1938 une charge délicate entre toutes : le Rectorat de l'Académie de Strasbourg. Déjà Hitler avait surgi, l'autonomisme redoublait d'efforts, un travail de sape s'organisait non seulement en Alsace, mais dans toute la France. Le Recteur Dresch fut un résistant exemplaire durant les années sombres. Son patriotisme n'avait rien d'étroit. Comme Charles Andler, Lucien Herr, Victor Basch, il n'imaginait pas la grandeur du pays sans le progrès social.

Les germanistes perdent en lui le connaisseur par excellence d'une époque injustement délaissée, voire décriée outre-Rhin : celle qui s'étend de la Révolution de Juillet au triomphe de Bismarck. Heine, qui assuma l'interrègne entre Goethe et Nietzsche, a inspiré une série d'études à J. Dresch, en dernier lieu ce *Heine à Paris* (1956) qui se distingue par l'originalité des questions posées, la précision et l'ingéniosité des réponses, l'alacrité du style. *Louis Börne et la Révolution française* (1952) rend justice à un des rares grands essayistes et polémistes des lettres allemandes, tout en nous révélant un précieux inédit : Études sur l'histoire et les hommes de la Révolution française (1834-35). Enfin, dans deux ouvrages désormais classiques : *Gutzkow et*

1. Nous nous souvenons en effet, avec émotion, de la dernière lettre que la *R.L.C.* ait reçue, le 13 novembre, de son vénérable collaborateur. Le Recteur Dresch était amené à y évoquer — en marge d'une étude qu'il venait de lire — de vieux souvenirs de Louis-le-Grand, où il avait entendu Merlet et Hatzfeld. Il y évoquait encore certains jugements de Brunetière, ainsi que des « lectures de plus d'un demi siècle ». Le tout, pour conclure : « j'éprouve le besoin d'apprendre comme dans ma jeunesse. » — Et, se souvenant d'une récente promesse, il ajoutait en P.-S. : « Je vais bientôt me remettre à relire Karl Hillebrand pour ses idées sur la France et l'Allemagne avant et après 1870 — sujet dont je vous ai parlé précédemment pour un article. » *N.d.l.R.*

la Jeune Allemagne (1904) et *Le roman social, de Gutzkow à Spielhagen et Fontane* (1913), l'auteur confronte la réalité allemande avec l'image qu'en ont donnée les plus lucides parmi ses romanciers. Le besoin de clarté et d'ordre a inspiré aussi le petit *Guide de l'étudiant germaniste* (1946), où se trouve inventorié l'apport de la germanistique française, dont J. Dresch fut lui-même un artisan généreux, probe et avisé.

Robert Minder.

Henri Bédarida (1887-1957). — D'autres revues ont déjà rappelé la carrière universitaire de M. Bédarida, droite et claire comme lui. Mais, tout au long de ce *curriculum vitæ* qui va de Lyon à Paris en passant par l'Italie et par les deux guerres, tous ceux qui ont connu l'homme lisent bien autre chose que les étapes de l'étudiant de Sorbonne, philosophe et italianisant ; du lecteur de Bologne ; de l'officier de liaison en 1914-18 ; du professeur des Instituts français de Florence et de Naples, de l'historien des Bourbons de Parme, du professeur de littérature comparée, suppléant de J.-M. Carré, à Lyon, puis, titulaire de la chaire, à Grenoble ; du disciple de Henri Hauvette, successeur de son maître dans la chaire d'italien en Sorbonne depuis 1935 ; de l'inspecteur général et du président de jury d'agrégation dont les élèves occupent des postes et des chaires à travers la France et l'Italie.

Ces étapes officielles, en effet, ne disent même pas toutes les activités du professeur, de l'historien, du traducteur, de l'humaniste, du chroniqueur, du critique d'art, du directeur de revue, du promoteur de relations culturelles, de l'organisateur de colloques et de congrès, du membre du Comité consultatif des Universités et de la Commission de philologie moderne au Centre National de la Recherche scientifique ; de l'assesseur du doyen, à la Faculté des Lettres de Paris. Elles indiquent seulement les jalons entre lesquels s'est déroulée une activité qu'on pourrait dire dévorante, si cette épithète usée ne faisait tort à la paisible *maestria*, à la sereine aisance du travailleur que fut M. Bédarida.

Les comparatistes sont parmi les premiers à avoir bénéficié d'un savoir dont Paul Hazard disait qu'il était encyclopédique. Dès 1930, les *Mélanges* Baldensperger contenaient une étude de Bédarida sur *Voltaire collaborateur de la « Gazette de l'Europe »*. En 1931, la *R. L. C.* publiait son article sur *Hérédia en Espagne et dans l'Amérique latine*, tandis qu'à Lyon paraissaient *Le Romantisme français et l'Italie* et *Le Romantisme français et l'Espagne*. En collaboration avec son ami Paul Hazard, Henri Bédarida écrivait en 1934 *L'Influence française en Italie au XVIII^e siècle* et, la même année, il publiait *Théophile Gautier et l'Italie*, « les deux chefs-d'œuvre du comparatiste », disait M. Pézard lors de l'hommage rendu à l'auteur le 6 juin dernier. Vinrent encore *Ribera peintre de la Contre-Réforme*, *La Légende d'Eulens-*

piegel en Italie, L'Italie dans la vie et dans l'œuvre de Paul Hazard, etc. [1]

Qui écrira ce qu'a été « l'Italie dans la vie et dans l'œuvre d'Henri Bédarida » ? Il n'était pas encore agrégé quand Hauvette l'avait envoyé comme lecteur à Bologne. En 1917, le lieutenant Bédarida fit des centaines de conférences d'information, de Suse à Trapani, avant d'aller finir la guerre dans les unités de l'armée française d'Italie. Reçu à l'agrégation en 1919, il entreprenait dès 1920, aux Archives de Parme et dans diverses bibliothèques d'Italie, les recherches qu'il devait poursuivre aux Archives de Milan, de Turin, de Simancas et de Madrid pour préparer ses thèses sur Parme et la France, sur les premiers Bourbons de Parme et l'Espagne. C'est de Naples qu'en décembre 1927, il vint à Paris les soutenir. Nommé au Lycée de Lyon, il traduit l'*Histoire d'Italie* de Benedetto Croce, avec qui il s'était lié d'amitié pendant son séjour à Naples...

On ne peut tout énumérer, et l'esprit reste étonné devant son érudition précise, mise au service de l'histoire des idées et de la culture ; le cœur s'émeut devant un effort si long et si constant pour favoriser la compréhension réciproque de deux civilisations et de deux peuples. Le dimanche 22 décembre, à Florence, des amis italiens me confiaient avec admiration, avec reconnaissance, l'effet produit sur eux par sa communication au récent Congrès du Risorgimento, à Salerne : « il connaît notre histoire mieux que nous ; il nous comprend mieux que nous ne nous comprenons nous-mêmes ». Nul d'entre nous ne savait qu'à l'heure même où ce témoignage lui était rendu, Bédarida avait cessé de vivre. Mais nous savions tous que la source de cette compréhension, l'explication ultime de toutes ces années d'enseignement, de recherches, de voyages et de services multiformes aux moments les plus délicats et les plus difficiles des relations entre les deux pays, — c'était son amour de l'Italie et des Italiens. Ceux-ci le lui rendaient bien. *Cor ad cor loquitur*, le cœur parle au cœur, affirmait Newman et, au don de lui-même fait par Bédarida, avaient répondu en Italie des amitiés sûres et profondes, une confiance et une sympathie universelles, dont la stupeur et la consternation qui suivirent la nouvelle de sa mort, transmise par la radio, apportèrent immédiatement la preuve.

Les services universitaires en France et en Italie, l'influence, dans les deux pays, de ce maître français des études italiennes, ne nous révèlent pas encore l'homme tout entier, si discret sur lui-même d'ailleurs que sa femme et ses fils eux-mêmes ne savaient presque rien de son enfance. M. Renouvin, dans l'émouvante allocution qu'il a prononcée aux obsèques, a montré ce que ses collègues respectaient, admiraient et aimaient en lui, sa souriante autorité, sa spontanéité, sa bienveillance, sa rectitude et sa fermeté de jugement, sa totale

1. Cf. la bibliographie des œuvres d'Henri Bédarida dans *Trois siècles de littérature italienne.*

disponibilité. Il était capable de s'ajuster aux formes d'art et de pensée les plus différentes des siennes, de les saisir, de les comprendre, sans système, sans a priori, par intuition. Il avait comme l'instinct de la communication et il enseignait ce qu'il était, autant que ce qu'il savait.

Depuis son adhésion, à vingt ans, au mouvement du Sillon, « la tentative la plus marquante », d'après Maurice Vaussard, « qui ait surgi en milieu catholique pour christianiser la démocratie », jusqu'à sa présidence du Centre Catholique des Intellectuels français, en passant par les réseaux de la Résistance et le « Témoignage chrétien » clandestin, ou par « l'Amitié judéo-chrétienne », on le voit, pendant cinquante ans, sur tous les champs d'activité où il faut allier la lucidité à la générosité, la finesse à la force, la foi à la charité, pour comparer les besoins aux ressources, combler l'écart entre celles-ci et ceux-là, à force de sûreté dans la méthode, de rigueur intrépide dans les principes et d'inlassable indulgence envers les hommes ; de lumineuse et rapide perception des réalités psychologiques, sociales, internationales ; de fermeté courageuse dans le danger ; d'indépendance complète à l'égard des clans ; de sérénité pacifique et de discrète, d'exquise et souveraine bonté.

Dante, qui se définissait « un homme qui écoute l'inspiration de l'amour et qui écrit sous sa dictée », semble bien avoir influé sur son admirateur et traducteur Bédarida et, si l'on peut regretter que celui-ci n'ait pas écrit davantage, si l'historien et le traducteur en lui n'ont pas donné toute leur mesure, c'est que l'amour lui a dicté d'autres tâches. « La seule limite à la liberté vient des exigences du bien et de la vérité », déclarait-il à une des Semaines du C. C. I. F. mais, plus audacieusement, il ajoutait que même « la vérité est subordonnée à l'amour ». La passion de la liberté et celle de la vérité paraissent avoir cohabité chez lui dans la paix. Il n'aimait les débats que parce qu'ils étaient d'abord des rencontres et l'on pourrait dire de lui ce qui est dit d'un Ancien, Lyonnais lui aussi, mais d'adoption, et venu de l'Orient grec porter le christianisme dans les Gaules, Saint-Irénée : *Fuit vir non tantum veritatis sed et pacis tuendae studiosissimus.*

Yvonne Batard.

Comparative Studies in Society and History. *An International Quarterly.* — Le titre et le Prospectus de ce périodique — dont nous nous faisons un devoir d'annoncer la prochaine apparition par les soins de Mrs. Sylvia L. Thrupp et de l'Université de Chicago, — définissent l'essentiel d'un programme largement comparatiste qui, tout en dépassant la littérature, l'implique de plus d'une manière et, par là surtout, ne saurait nous laisser indifférents.

Il s'agit, en effet, d'étudier le comportement sociable de l'homme, de caractériser les conditions historiques, morales, spirituelles, de son

évolution au sein de la société. Il s'agit surtout de scruter la constitution des groupes sociaux — et, sans doute aussi, raciaux, religieux, nationaux, — et à force de « comparaison », de caractériser les rapports qui les unissent, ou les désunissent. La nouvelle Revue serait, semble-t-il, fort attirée, entre autres, par l'étude des domaines asiatiques et africains, en soi, comme dans leurs relations avec l'Occident.

La question se posera donc pour les *Comparative Studies* tout à la fois de ramener la société humaine à des « images collectives » et d'en mettre à nu les « structures », considérées tout autant dans leur stabilité que dans leurs démarches variables. De la synthèse donc, une synthèse proprement universelle qui, comme toute synthèse, comporte d'énormes ambitions et non moins de risques, faciles à deviner, parce que trop courants de nos jours, — celui de l'à peu près arbitraire, celui de l'essayisme gratuit, celui du glissement vers la pure spéculation... — Les méthodes, on le voit, sont à préciser très attentivement. On en aperçoit sans peine les inquiétantes oscillations, les accointances divergentes, avec les méthodes de l'histoire d'une part, et de l'autre, avec celles de la psychologie collective et de la sociologie, disons, expérimentale, voire d'une « sociométrie » genre Moreno, agissant sur le vif à coups de *tests* et de statistiques. Bien maniée, avec précaution, la « comparaison » ferait merveille, ici comme ailleurs.

Nous souhaitons vivement que la nouvelle publication, ayant délibérément écarté les risques inhérents à toute redoutable entreprise de ce genre, résiste à la tentation d'outrepasser les limites de l'authentique et féconde recherche comparative et que, du coup, elle fasse œuvre réellement créatrice de valeurs scientifiques.

B. M.

Société nationale française de Littérature comparée.

Réunion du Bureau, 16 *novembre* 1957.

Le Bureau de la Société s'est réuni dans la salle des Colloques du Centre Universitaire International, sous la présidence de M. Marcel Bataillon.

Ont participé : Mlle Batard, MM. Bédarida, Escarpit, Etiemble, Fabre, Gillet, Mlle Le Hénaff, MM. Munteano, Roddier, Rousseau, Mlle Tuzet, M. Voisine.

Se sont excusés : M. le Recteur Sarrailh, MM. Bémol, Dédéyan. Del Litto, Mme Durry, Mlle Frandon, MM. Monchoux, Ternois,

Le Procès-Verbal de la réunion du 6 avril 1957 est adopté.

M. Escarpit donne connaissance du compte rendu financier de M. Ternois, qui est approuvé. Il fournit des précisions sur l'état de la perception des cotisations. La Société décide de porter, dès l'exercice 1957, à 500 fr.

la quote-part des cotisations à reverser à l'Association Internationale, qui recevra donc 15.400 fr. pour liquidation des exercices 1955, 1956 et 1957.

M. Ternois, trésorier, ayant demandé à être relevé de ses fonctions, il lui sera demandé de rester en fonctions jusqu'au prochain renouvellement du Bureau lors de l'Assemblée générale 1958.

M. Voisine donne un compte rendu financier du Congrès de Lille. Il est décidé qu'il conservera le reliquat en attente de la publication des Actes de ce Congrès. M. Voisine indique dans quelles conditions cette publication pourrait avoir lieu. Le Bureau le charge de poursuivre ses négociations avec l'Université de Lille et la maison Didier.

M. Voisine rend compte des démarches faites aux Relations Culturelles en vue du Congrès de Chapel Hill et fait connaître la composition provisoire des délégations européennes telle qu'elle ressort d'une lettre de M. Friederich.

M. Escarpit rend compte des démarches faites aux Relations Culturelles au nom de la Société nationale française en vue d'un complément de subvention pour les délégués français.

M. Gillet est chargé de procéder à l'enquête, dont avait été chargée M^lle^ Batard, sur la situation de la Littérature comparée dans les enseignements.

M. Escarpit indique les difficultés qu'il rencontre pour établir son rapport sur l'état de l'enseignement de la littérature comparée en France.

Sont admis comme membres du Comité de la Société, MM. Vernière, professeur de littérature française à Bordeaux, Perus, professeur de russe à Clermont-Ferrand, et M. Rousseau, assistant à la Sorbonne.

M. Munteano annonce que, selon les décisions prises antérieurement, les diverses chroniques de la *Revue de Littérature Comparée*, intéressant la vie de la Société, seront réunies et publiées sous forme de Bulletin.

État de l'enseignement de la Littérature comparée en France en 1957.

Rapport présenté par R. Escarpit, Secrétaire général de la Société nationale française de Littérature comparée.

Ce rapport fait suite à celui qui a été publié dans le numéro 115 de la *Revue de Littérature Comparée* (juillet-septembre 1955), pp. 430 à 433. On est prié de se reporter à ce document pour y trouver les renseignements de base.

I. — POSTES D'ENSEIGNEMENT

Universités	Chaires	Maîtrises	Cours Complém.	Assistants	Moniteurs
Lyon	1		1	1 (d)	
Paris	2		2	3	
Strasbourg	1				
Dijon		(1)			
Bordeaux	1				1
Toulouse	1				
Clermont	(1)			1	
Lille		1			
Rennes	1			1 (d)	1
*Grenoble		(1)			
*Aix	Enseignement collectif				
Sarre	1				

Le signe * indique les Universités ne délivrant pas le Certificat de licence d'enseignement de Littérature comparée.

Les chaires et maîtrises rattachées à un autre enseignement sont entre parenthèses.

La mention (*d*) indique les postes demandés mais non encore créés.

II. — LES ÉTUDIANTS

L'effectif total des étudiants inscrits est passé de 207 en 1954 à 272 en 1956 pour l'ensemble des Universités de province, et de 307 en 1954, à 422 en 1956 pour l'ensemble des Universités françaises. L'augmentation est de 35 à 40 % et elle est supérieure à l'augmentation des effectifs universitaires dans l'ordre des Lettres, ce qui indique une progression de la Littérature comparée.

Entre 1954 et 1956, le nombre des certificats de licence délivrés est passé de 82 à 92 pour la province et de 132 à 182 pour l'ensemble du pays.

Une statistique portant sur 165 étudiants des Facultés de Bordeaux, Lille, Lyon, Rennes et Strasbourg, indique la répartition suivante des licences d'origine :

Licence de Lettres modernes	27,2 %
Licence d'Espagnol	22,4 %
Licence d'Allemand	12,1 %
Licence d'Italien	9,0 %
Licence d'Anglais	7,2 %
Licence de Russe	3,0 %
Licence d'Arabe	1,2 %
Divers	17,9 %

On notera l'anormale faiblesse des effectifs d'anglicistes, due vraisemblablement à la concurrence du Certificat d'études américaines. On notera d'autre part que le Certificat de Littérature comparée reste un certificat de linguistes.

III. — THÈSES ET MÉMOIRES

52 diplômes d'études supérieures sont en préparation : 17 en province (16 en 1954) et 35 à Paris (20 en 1954).

En province, les thèses d'Université sont en nombre de 5 et les thèses de doctorat d'État au nombre de 4. (En 1954, le total était de 8). A Paris, le nombre des thèses n'a pas varié depuis 1954 : environ 100 thèses d'université et 30 thèses de doctorat d'État.

Parmi les travaux en préparation, on relève les sujets suivants qui doivent être considérés comme retenus :

Diplômes d'études supérieures :

L'image de la France dans Smollett (Bordeaux).

*Jules César sur les scènes anglaises et françaises au XVI*e *et au début du XVII*e *siècles* (Lille).

La Grande Chartreuse, thème poétique dans les lettres anglaises et françaises à l'époque pré-romantique (Lille).

Les premiers traducteurs français du Cortegiano *dans leurs rapports avec l'idéal futur de l' « honnête homme »* (Lille).

La femme dans le théâtre de Shakespeare et dans celui de Racine (Lyon).

Chateaubriand traducteur de Milton (Lyon).

Le roman historique d'après Quentin Durward, Cinq Mars *et* La Gloria de Don Ramiro (Lyon).

Les lectures anglaises d'Alain Fournier (Lyon).

La philosophie allemande chez Pirandello et chez J.-P. Sartre (Lyon).

*Un Italien en France au XVIII*e *siècle : l'abbé Galiani* (Grenoble).

Les Saisons *de Thomson et de Saint-Lambert* (Toulouse).

Romain Rolland et l'Allemagne (Sarre).

Gérard de Nerval et l'Allemagne (Sarre).

Influences étrangères chez Tieck (Sarre).

Inspirations et influences étrangères chez Hofmannsthal (Sarre).

Poésie et peinture chez Gœthe et Valéry (Sarre).

Thèses de doctorat.

Comment peut-on appréhender le sociologique à travers le littéraire (Bordeaux).

*Le roman historique au début du XIX*e *siècle* (Lille).

*Évolution de la théorie de la traduction en France au XVIII*e *siècle envisagée dans ses raports avec l'anglomanie* (Lyon).

Le Tasse, la littérature et l'art baroques en France (Lyon).

Trois exilés politiques : Mickiewicz, Mazzini, Tourgueniev, et leur influence sur les idées libérales en France (Lyon).

IV. — LES PROGRAMMES

Peuvent être considérés comme définitifs pour 1957-58 et 1958-59 les programmes suivants :

Bordeaux.

I. — Questions.

1. Initiation aux problèmes de la littérature comparée et de la littérature générale.
2. Le roman historique aux XIX^e^ et XX^e^ siècles.
3. L'évolution de l'histoire littéraire des origines à nos jours.
4. Madame de Staël et l'Angleterre.

II. — Auteurs.

1. France.
   A. Dumas, *Les trois mousquetaires.*
   M^me^ de Staël, *De l'Allemagne.*
2. Angleterre.
   Walter Scott, *Ivanhoe.*
   W. Hazlitt, *The Spirit of the Age.*
3. Espagne.
   Perez Galdos, *Episodios Nacionales.*
   Ortega y Gasset, *Meditaciones del Quijote.*
4. Allemagne.
   W. Hauff, *Lichtenstein.*
   Herder et Goethe, *Von deutscher Art und Kunst.*
5. Russie.
   A. N. Tolstoï, *Pierre le Grand.*
   V. G. Bielinski, *Œuvres critiques.*
6. Italie.
   Manzoni, *I Promessi Sposi.*
   De Sanctis (texte à fixer).

Lille.

I. — Questions.

1. Schiller en France et en Angleterre à l'époque romantique.
2. J.-J. Rousseau en Europe au XVIII^e^ siècle.
3. Les lettres françaises et la Hollande au XVII^e^ siècle.

II. — Auteurs.

1. *Le Sonnet.*
   Choix de Sonnets de Du Bellay (*Olive*), Pétrarque, Shakespeare, Garcilaso, et sonnetistes allemands du XVII^e^.

2. *Le roman catholique contemporain.*
   Bernanos, *Journal d'un curé de campagne.*
   G. Greene, *The Power and the Glory.*
   I. Silone, *Pane e vino.*
   Carmen Laforêt, *Nada.*
   G. von Le Fort, *Das Schweisstuch der Veronika.*
3. *L'autobiographie littéraire.*
   J.-J. Rousseau, *Confessions*, livres 4, 5 et 6.
   Wordsworth, *The Prelude*, books 4, 5 et 6.
   Goethe, *Dichtung und Wahrheit*, livres X et XI.
   Alfieri, *Vita scritta da esso* (extraits).

RENNES.

I. — QUESTIONS.

1. Humanisme antique et médiéval de Dante.
2. Le thème de Don Juan.
3. Le cosmos et l'histoire.
   a) Le monde de Berthold Brecht.
   b) Jeanne d'Arc, de Schiller à Anouilh.
   c) Les Carmélites de Compiègne de G. von Le Fort et de Bernanos.
4. Le mythe de Prométhée d'Eschyle à Gide.

II. — AUTEURS.

1. *Faust* : Marlowe, Goethe, Gide, Calderon, Boito.
2. La destinée humaine : textes choisis de Dante, Calderon, Milton, Goethe, Claudel, Dostoïevski.
3. L'homme traqué :
   Dostoïevski : *Crime et Châtiment.*
   Kafka : *Le Procès.*
   Camus : *L'Étranger.*
   Cela : *La famille de Pascal Duarte.*
   Greene : *La Puissance et la Gloire.*
   Coccioli : *Le Ciel et la Terre.*
4. Prométhée ou la révolte.
5. Utopies de Thomas More, Campanella, Cervantes, Péguy, Huxley, jusqu'à Hesse.

BIBLIOGRAPHIE [1]

LIVRES ET PÉRIODIQUES

Cette Bibliographie est rédigée par M^lle E. Le Hénaff avec, pour ce fascicule, la collaboration de M. D. Devoto.

Théorie.

*805. Michaud (G.). *Connaissance de la littérature. L'œuvre et ses techniques.* Paris, Nizet, 1957. In-8°, 271 p.

*806. Hatzfeld (H.). *Initiation à l'explication de textes francais.* Munich, Max Hueber, 1957. In-8°, 196 p.

807. Vitier (C.). Una tesis sobre el lenguaje poético. *Libro jubilar de Alfonso Reyes*, 1956.

808. Pagnini (M.). La poesia e i mezzi della trasfigurazione poetica. *Cm*, mars-avril 1957.

809. Klein (R.). La théorie de l'expression figurée dans les traités italiens sur les *Imprese*, 1555-1612. *BHR*, avril 1957.

810. Sánchez-Castaner (F.). Un problema de estética novelistica como comentario a *La española inglesa* de Cervantes. *Est. ded. a Menéndez Pidal*, VII, 1, 1957.

811. Pizzorusso (A.). La poetica di La Bruyère. *Studi francesi* [Turin], janv.-avril 1957.

1. Abréviations.

AUMLA The Australian Universities Modern Language Association. Canterbury Univ. Coll. Christchurch. Nouvelle-Zélande.
BHR Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance. Genève.
Clav. Clavileño. Madrid.
Cm Convivium. Turin.
FR French Review. Brooklyn Coll. New York.
GLL German Life and Letters. Oxford.
HispB Hispania. Baltimore.
LM Letterature Moderne. Bologne.
L.Mod. Langues Modernes. Paris.
M de F Mercure de France. Paris.
MLN Modern Language Notes. Baltimore.
PMLA Publications of The Modern Language Association, New York.
RBph Revue Belge de Philologie et d'Histoire. Bruxelles.
RHM Revista Hispanica Moderna. Colombia Univ. New York.
RNC Revista Nacional de Cultura. Caracas.
RP Romance Philology. Berkeley.
RR Romanic Review. Columbia Univ. New York.
RSH Revue des Sciences Humaines. Lille.

*812. Jockers (E.). *Mit Goethe. Gesammelte Aufsätze.* Heidelberg, Carl Winter Universitätsverlag, 1957. In-8°, 206 p. [Pp. 12-47 : « Philosophie und Literaturwissenschaft »].

813. González Ollé (F.). Sobre el proceso de la creación dramática y una obra de Almeida Garrett. *Est. ded.* a *Menéndez Pidal.* VII, 1, 1957.

814. Hell (V.). C. r. de : H. Friedrich. *Die Struktur der modernen Lyrik. Von Baudelaire bis zur Gegenwart.* Hambourg, Rowohlt Verlag, 1956. In-16, 214 p. *RLC*, oct.-déc. 1957, pp. 573-577.

*815. Block (H. M.). *Furor poeticus* and modern poetry [In] *Wisconsin Academy of Sciences, Arts and Lettres.* Vol. 45, 1956, pp. 77-90.

816. Raphael (D. D.). The Arts and the Sciences. *Confluence* [Cambridge, Mass.]. Printemps 1957, pp. 68-76.

*817. *Littérature générale et Histoire des idées. Actes du premier Congrès national de Littérature Comparée.* Paris, Didier, 1956. In-8°, 67 p.

C. r. P. Moreau. *RLC*, oct.-déc. 1957, pp. 590-592.

Stylistique.

*818. Muscatine (Ch.). *Chaucer and the French Tradition. A Study in Style and Meaning.* Berkeley-Los Angeles. Univ. of California Press, 1957. Gr. in-8°, 282 p.

*819. Unbegaun (B. O.). *Russian Versification.* Oxford, Clarendon Press. 1956. In-12, xiii-164 p.

Genres littéraires.

820. Edelman (N.). C. r. de : R. A. Sayce. *The French Biblical Epic in The Seventeenth Century.* Cf. 1244 (1956). *RR*, déc. 1956, pp. 290-293.

*821. De Chasca (E.). *Estructura y forma en « El Poema de Mio Cid »* [Hacia una explicación de la imitación poética de la historia en la epopeya castellana]. Iowa, Univ. of Iowa Press-México, Patria, 1956, 156 p.

C. r. A. Heras, *HispB*, mars 1957.

822. Rychner (J.). Les sources morales des *Vigiles de Charles VII* [de Martial d'Auvergne] : le *Jeu des échecs moralisé* et le *Livre de bonnes mœurs* des « exempla » à la fin du moyen-âge. *Romania* [Paris], LXXVII, 1, 1956.

C. r. G. A. Brunelli. *Studi francesi* [Turin], janv.-avril 1957.

823. McPheeters (D. W.). C. r. de : P. Le Gentil. *La poésie lyrique espagnole et portugaise à la fin du moyen âge. II. Les formes*, cf. 441 (1955). *RR*, déc. 1956, pp. 299-301.

824. Salmi (A.). Le genre de poèmes de nativité (maulùdiyya-s) dans le royaume de Grenade et au Maroc ; du xiii^e^ au xvii^e^ siècle. *Hesperis* [Archives berbères et Bull. de l'Inst. des Hautes Études Marocaines], 1956, 3^e^ et 4^e^ trimestres.

825. Dughera (E. A.). Le gaucho au théâtre. *Rev. d'Hist. du Théâtre* [Paris], 1956, 4, pp. 327-332.

826. Wade (G. E.). A Summary of « Algunos aspectos del Teatro del Siglo de Oro » by J. Hierro [paru dans *Bolivar*, n° 45]. *Bulletin of the Comediantes* [Univ. of Wisconsin], automne, 1956.

827. Elizalde (I.). San Ignacio de Loyola y el antiguo treatro jesuistico. *Razón y fe*, janv.-fév. 1956.

828. Borgerhoff (E. B. O.). C. r. de : M. T. Herrick. *Tragicomedy, its Origin and Development in Italy, France and England*, cf. 989 (1955). *RR*, fév. 1957, pp. 46-51.

829. Brittin (N. A.). Coriolanus, Alceste and Dramatic Genres. *PMLA*, sept. 1956, pp. 799-807.

830. Chevalley (S.). C. r. de : J. Fouchard. *Plaisirs de Saint-Domingue*, Port-au-Prince, Impr. de l'État, 1955. In-8°, 181 p. *Rev. d'Hist. du Théâtre*, [Paris], 1956, 1, pp. 85-87.

*831. Merlant (J. Cl.). *Le moment de Lorenzaccio dans le destin de Musset.* Athènes [coll. de l'Inst. français, vol. 101], 1955. In-8°, 160 p.

C. r. Ph. Van Tieghem, *RLC*, oct.-déc. 1957, pp. 586-587.

832. Comptes rendus de : J. J. Arrom. *El teatro de Hispanoamérica en la época colonial*, La Habana. Annuario Bibl. Cubano, 1956 : M. Rodriguez Delgado. *RNC*, nov.-déc. 1956 ; F. Dauster. *HispB*, mars 1957.

833. Mead (R. G., Jr.). The Mexican literary scene in 1956. *HispB*, mars 1957.

*834. *La mise en scène des œuvres du passé.* Études réunies et présentées par J. Jacquot et A. Veinstein. [Entretiens d'Arras, 15-18 juin 1956]. Paris, éd. du C.N.R.S. 1957. In-8°, 308 p., XV planches.

835. Place (E. B.). Fictional Evolution : The old French Romances and the Primitive *Amadis* reworked by Montalvo, *PMLA*, juin 1956, pp. 520-524.

836. Servais (J.). C. r. de : R. Merkelbach, *Die Quellen der Griechischen Alexanderromans*. Cf. 1186 (1956). *RBph*, 1956, n° 1, pp. 99-101.

837. Lebègue (R.). L'influence des romanciers sur les dramaturges français de la fin du XVI^e siècle. *BHR*, janv. 1955.

838. García Jiménez (F.). Vida y sobrevida de la novela argentina de costumbres. *Revista de Educación* [La Plata. Argentine], fév. 1957.

839. Meléndez (C.). Ficciones de Alfonso Reyes, *Libro jubilar de Alfonso Reyes*, 1956.

840. Elconin (V. A.). A Quarter Century of American Fiction. *Books Abroad* [Univ. of Oklahoma Press], Hiver 1957, pp. 15-23.

841. Grenier (R.). La nouvelle dans la littérature américaine. *Informations et Documents* [Paris], nov. 1957, pp. 24-29.

*842. Mead (R. G.). *Breve historia de l'ensayo hispanoamericano*, México, Studium, 1956.

C. r. F. Alegría, *HispB*, mars 1957.

843. Vandegans (A.). C. r. de : J. Clark. *La pensée de Ferdinand Brunetière*, cf. 1113 (1956). *RBph*, 1956, n° 2, pp. 470-472.

Thèmes et Types.

*844. Schneider (A.). *La légende de Geneviève de Brabant dans la littérature allemande.* Paris, Les Belles-Lettres, s. d. Gr. in-8°, 198 p.

*845. Weigand (H. J.). *Three Chapters on Courtly Love in Arthurian France and Germany.* [Univ. of North Carolina Studies in the Germanic Languages and Literatures, n° 17]. Chapel Hill, The Univ. of. N. C. Press, 1956. In-8°, 59 p.

846. Lida de Malkiel (M. R.). Alejandro en Jerusalem. *RP*, fév. 1957.

847. Deonna (W.). Laus asini. L'âne, le serpent, l'eau et l'immortalité [fin de précédents articles]. *RBph*, 1956, n° 3, pp. 623-658.

848. Friedman (L. J.). The « Ubi sunt », the « Regrets » and « Effictio ». *MLN*, nov. 1957, pp. 499-505.

849. Francastel (P.). Un mito poético y social del Quattrocento : La Primavera, *La Torre* [Rio Piedras], janv.-mars 1957.

*850. Tenenti (A.). *Il senso della morte e l'amore della vita nel Rinascimento*. Turin, Einaudi, 1957.

851. Williams (J. D.). The Savage in Sixteenth Century Spanish Prose Fiction. *Kentucky Foreign Language Quarterly*, 1956, nº 1, pp. 40-46.

852. Hesse (E. V.) et McCrary (W. C.). The Mars-Venus Struggle, in Tirso's *El Aquiles*, *Bull. of Hispanic Studies* [Liverpool], juil. 1956.

853. Fucilla (J. C.). On the Mirror Symbols in Tirso's *Aquiles*. *Bulletin of the Comediantes* [Univ. of Wisconsin], printemps 1957.

854. Castello Branco (F.). O poeta Le Brun e o Terremoto de 1755. *Revista Municipal* [Lisbonne], 1er trimestre 1956.

855. Maiorana (M. T.). Étude Comparative : *Le Centaure* de Maurice de Guérin et *Le Colloque des Centaures* de Ruben Dario. *Lenguas Vivas* [Buenos-Aires], juin 1957.

*856. Savey-Casard (P.). *Le crime et la peine dans l'œuvre de Victor Hugo*, Paris. P. U. F. 1956. Gr. in-8º, 424 p.

C. r. J. B. Barrère. *RLC*, oct.-déc. 1957, pp. 583-585.

857. Barrère (J.-B.). Chemins, échos et images dans l'*Invitation au voyage* de Baudelaire. *RLC*, oct.-déc. 1957, pp. 481-490.

858. François (C. R.). Leconte de Lisle et le paradis perdu. *FR*, fév. 1957, pp. 280-289.

859. Garfias (P.). El paisaje de Moguer en la obra de J. R. J. [Jiménez]. *Clav.*, nov.-déc. 1956.

860. Benito Ruano (E.). Materias nobles en Juan Ramòn [Jiménez]. *Ibid.*

861. Schulman (I.). Función y sentido del color en la poesia de Manuel Gutiérrez Nájera, *RHM*, janv. 1957.

862. Fongaro (A.). Cors de chasse. *Studi francesi* [Turin], janv.-avril 1957. [De Vigny à Apollinaire, add. à l'étude de M.-J. Durry. *RSH*, oct.-déc. 1956].

*863. Aymar (B.). *Treasury of snake lore ; from the Garden of Eden to snakes of today in Mythology, Fable, Stories, Essays, Poetry, Drama, Religion and Personal Adventures*. New York, Greenberg, 1956.

*864. Nahas (H.). *La femme dans la littérature existentielle*. Paris, P. U. F. In-8º, 154 p.

865. Seiros Da Cunha De Almeida Esteves (M. H.). Poesia da noite no lirismo português. II. *Boletim de Filologia* [Lisbonne], XV, 1-2, 1954-1955.

866. Wilson (M.). C. r. de : Ch. D. Ley. *El gracioso en el teatro de la península*, cf. 781 (1955). *Bulletin of Hispanic Studies* [Liverpool], juil. 1956.

867. Ares Montes (J.). C. r. de : M. S. Carrasco Urgoiti. *El Moro de Granada en la literatura*. Madrid, Revista de Occidente, 1956, 499 p. *Clav.*, nov.-déc. 1956.

868. Wiley (W. C.). C. r. de : R. Kelso. *Doctrine for the Lady of the Renaissance*, cf. 62 (1957). *RR*. déc. 1956, pp. 301-303.

Relations générales.

*869. Ricci (J. F. A.). C. r. de : E. R. Curtius. *La littérature européenne et le moyen âge latin*. Trad. de l'allemand par J. Bréjoux, cf. 181 (1957). *L. Mod.*, mai-juin 1957, pp. 98-99.

870. Engel (C. E.). L'abbé Prévost collaborateur d'une revue neuchâteloise. [In] *Studies on Voltaire and the eighteenth Century* [Genève], 1956, II.

*871. De la Harpe (J.). *Jean-Paul de Crousaz* (1663-1750) *et le conflit des idées au siècle des lumières*. Berkeley. Los Angeles, Univ. of Calif. Press, 1955. In-8°, 294 p.

872. Chessex (J. C.). Madame du Boccage ou la belle inconnue. *FR*, fév. 1957, pp. 297-302.

873. Nivelle (A.). C. r. de : A. Schneider. *Georg Christoph Lichtenberg précurseur du Romantisme*, cf. 284 (1955), *RBph*, 1956, n° 1, pp. 122-124.

*874. *Journées Stendhaliennes internationales de Grenoble*, 26-28 mai 1955. Discours et Communications, Paris, Le Divan, 1956. In-8°, 242 p.

875. Poli (A.). Un ami inconnu de George Sand : Alessandro Poerio, *RLC*, avril-juin 1957, pp. 264-271.

876. Marshall (J. F.). Une lettre inédite d'Alfred de Vigny. *Ibid.*, pp. 274-276.

877. Bonnerot (J.). Lettres de Madame Cornu à Sainte-Beuve. *RLC*, oct.-déc. 1957, pp. 565-569.

878. Pighi (L.). Carducci e i suoi corrispondenti francesi. Lettere inedite *LM*, mai-juin 1957, pp. 305-324.

879. Viscusi (A. I.). Order and Passion in Claudel and Dante. *FR*, mai 1957, pp. 442-450.

880. Spitzer (L.). A New Synthetic Treatment of Contemporary Western Lyricism. *MLN*, nov. 1957, pp. 523-537.

881. Murphy (E. F.). C. r. de : G. M. Reeves. *Thomas Wolfe et l'Europe*, cf. 1300 (1956). *Books Abroad* [univ. of. Oklahoma Press], Hiver 1957, p. 45.

Intermédiaires.

882. Fujimura (T. H.). Etherege at Constantinople. *PMLA*, juin 1956, pp. 465-481.

883. Vanwelkenhuyzen (G.). C. r. de : R. Mortier. *Un précurseur de Madame de Staël : Charles Vanderbourg*. Cf. 1079 (1956), *RBph*, 1956, n° 3, pp. 757-759.

*884. Ortega y Medina (J.). *México en la conciencia anglosajona*. II Mexico, Robredo, 1955, 160 p.

885. Mortier (R.). C. r. de : K. Weinberg. *Henri Heine « romantique défroqué », héraut du symbolisme français*, New Haven, Univ. Press. Paris P.U.F., 1954, 303 p. *RBph*, 1956, n° 2, pp. 485-486.

886. Niemeyer (W.). Heine in Barèges. *Antares* [Hambourg], avril 1956, pp. 8-11.

887. Maixner (R.). Du Panslavisme au Panlatinisme. La disparition de Cyprien Robert en 1857, *RLC*, oct.-déc. 1957, pp. 513-528.

888. Comptes rendus de : Cl. Pichois. *Le vrai visage du Général Aupick, beau-père de Baudelaire*. Paris, Mercure de France, 1955. In-8°, 67 p. M. Gilman, *RR*, déc. 1956, pp. 226-227 ; H. Peyre, *Books Abroad* [Univ. of Oklahoma Press], Hiver 1957, p. 45.

889. Tuin (H. Van der). Les voyages de Théophile Gautier en Belgique et en Hollande. *RLC*, oct.-déc. 1957, pp. 491-512.

*890. Robinet de Cléry. *Rilke traducteur*. Genève, Droz, 1956, 149 p.

891. Vally (G.). Die Ursprünge des Exotismus in der französischen Literatur. *Antares* [Hambourg], nov. 1957, pp. 3-8.

892. Scalia (G.). Due viaggi in Cina [Fortini. *Asia Maggiore*. Turin, Einaudi, 1956, Cassola, *Viaggio in Cina*, Feltrinelli, 1951], *LM*, mai-juin 1957, pp. 358-363.

Courants, Mouvements, Époques.

893. Desonay (F.). C. r. de : P. Renucci, *Dante disciple et juge du monde gréco-latin*, cf. 723 (1952). *RBph.*, 1956, nº 4, pp. 1092-1093.

894. [Id.]. C. r. de : P. Renucci. *L'aventure de l'humanisme européen au moyen âge*, cf. 779 (1954). *RBph*, 1956, nº 1, pp. 107-110.

895. Simone (F.). Per una nuova valutazione del Quattrocento francese. *Studi francesi* [Turin], janv.-avril 1957.

*896. *Medioevo e Rinascimento*. Studi in onore di Bruno Nardi, Florence, Sansoni, 1956, 2 vol.

C. r. : G. Busino, *BHR*, avril 1957.

897. Scott (J. A.). Petrarch and Baudelaire. *RLC*, oct.-déc. 1957, pp. 550-562.

898. Fetscher (I.). Das französische Descartesbild und der deutsche Anticartesianismus, *Antares* [Hambourg], avril 1956, pp. 12-16.

*899. Pizzorusso (A.). *Studi sulla letteratura dell'età pre-romantica in Francia* [Studi e Testi, nº 9]. Pise, Goliardica ed., 1956. Gr. in-8º, 249 p.

*900. Alfieri (V. E.). *L'Estetica dall'Illuminismo al Romanticismo*. Milan, C. Marzorati, 1957. Gr. in-8º, 292 p.

901. Jones (P.). C. r. de : L. E. Tabary *Duranty. Étude biographique et critique*, cf. 1778 (1956). *RBph.* 1956, nº 2, pp. 467-470.

902. Barrère (J. B.). C. r. de : E. Starkie. *Baudelaire*. Londres, Faber and Faber, 1957. In-8º, 621 p. — L. J. Austin, *L'Univers poétique de Baudelaire*. Paris, Mercure de France, 1956. In-8º, 354 p. — J. Crépet, *Propos sur Baudelaire*, rassemblés et annotés par Cl. Pichois, préf. de J. Pommier. Paris, Mercure de France 1957. In-8º, 230 p. — *RLC*. oct.-déc. 1957, pp. 577-583.

*903. Muner (M.). *Per il riordinamento sistematico degli studi su Simbolismo, Decadentismo, Ermetismo*. Cremone, Pizzorni ed., 1957, 14 p.

904. Coffman (S. K. Jr.). American Poetry, 1927-1952. *Books Abroad* [Univ. of Oklahoma Press], Hiver 1957, pp. 5-14.

905. Garciasol (R. de). Notas sobre la nueva poesía española (1939-1956). *RNC*, oct.-déc. 1956.

906. Phillips (A. W.). José Luis Cano y la poesía contemporánea española [à propos de : *De Machado a Bousoño*, Madrid, Insula, 1956, 228 p.]. *RHM*, janv. 1957.

907. Maritch (S.). Un aspect des lettres yougoslaves. *Critique* [Paris], mai 1957.

Ambiances.

La vie, les idées, et les arts.

908. Raphael (D. D.). The Arts and the Sciences, cf. 816.

909. Carpenter (N.). Spencer and Timotheus : a Musical Gloss on E.K's Gloss. *PMLA*, déc. 1956, pp. 1141-1151.

910. Bouza Brey (F.). Los Aguayo, impressores barrocos de Compostela (1728-1819), *Cuadernos de estudios gallegos*, XI, 33, 1956.

911. O. F. C. r. de : J. Hampton. *Nicolas Antoine Boulanger et la science de son temps*, cf. 1784 (1956), *RR*, déc. 1956, pp. 220-221.

912. Morgan (B. Q.). Goethe's Dramatic Use of Music. *PMLA*, mars 1957, pp. 104-112.

913. Henel (H.). Type and Photo-phenomenon in Goethe's Science. *PMLA*, sept. 1956, pp. 651-668.

914. Vandegans (A.). C. r. de : M. A. Ruff. *L'esprit du Mal et l'esthétique baudelairienne*. Cf. 1791 (1956). *RBph*, 1956, nº 4, pp. 1095-1101.

915. Brown (C. S.). Music in Zola's Fiction, especially Wagner's Music. *PMLA*, mars 1956, pp. 84-96.

*916. Kuczynski (J.). *L'influence de l'économie politique sur la littérature*. Prague, « SNPL », 1956, p. 176. [En tchèque, trad. du polonais].

Influences antiques.

*917. Cary (G.). *The Medieval Alexander*. Edit. by D. J. A. Ross. Cambridge, Univ. Press, 1956. Gr. in-8º, xvi-416 p.

C. r. A. Poulet, *MLN*, juin 1957, pp. 461-463.

918. Barish (J. A.). Ovid Juvenal and the *Silent Woman*. *PMLA*, mars 1956, pp. 213-224.

919. Healy (Sister E. T.). Virgil and Tennyson. *Kentucky Foreign Language Quarterly*, 1955, nº 1, pp. 20-25.

920. Sacker (H.). Heinrich von Veldeke's Conception of the *Aeneid*. *GLL*, 1957, nº 3.

921. Clifford (F. B.). Horace in the Imitations of Alexander Pope. *Kentucky Foreign Language Quarterly*, 1955, nº 3, pp. 89-96.

922. Howell (S. E.). Lucian in *El Crótalon*. *Ibid.*, pp. 97-103.

923. Comptes rendus de : V. E. Graham. *Some undiscovered Sources of Desportes*, cf. 1551 (1956) : C. Rizza *Studi francesi* [Turin], janv.-avril 1957, p. 136.

924. Walker (W. S.). Poe's « To Helen ». *MLN*, nov. 1957, pp. 489-491.

Influences italiennes.

925. Maurino (F. D.). El *Viaje* de Cervantes y la *Comedia* de Dante. *Kentucky Foreign Language Quarterly*, 1956, nº 1, pp. 7-12.

926. Barberi Squarotti (G.). Di alcune opere francesi su Dante [A. Pézard, A. Renaudet, Y. Batard, P. Renucci]. *Lettere Italiane* [Gênes], janv.-mars 1955.

*927. Wright (H. G.). *Boccaccio in England from Chaucer to Tennyson*. Londres, The Athlone Press, 1957. Gr. in-8º, xiv-496 p.

*928. Prucher (A.). *I « Mémoires » di Philippe de Commynes e l'Italia del Quattrocento*, [Bibl. dell'Archivio storico italiana, VIII]. Florence, Olschki, 1957. In-8º, 192 p.

929. Shea (B.). Machiavelli and Fielding's *Jonathan Wild*. *PMLA*, mars 1957, pp. 55-73.

930. Renaudet (A.). Erasme et l'Italie. *Lettere Italiane* [Gênes], oct.-déc. 1955.

931. Desonay (F.). C. r. de : A. Renaudet. *Erasme et l'Italie*. Genève, Droz, 1954. In-4°, 267 p. *RBph*, 1956, n° 4, pp. 1084-1087.

932. Cerreta (F. V.). An Italian Source of Luzan's Theory of Tragedy. *MLN*, nov. 1957, pp. 518-523.

933. Parker (W. R.). Milton and the News of Charles Diodati's Death. *Ibid.*, pp. 486-488.

934. Hartley (E. A.). Some Italian Sources for « La Pucelle d'Orléans ». *Ibid.*, pp. 512-517.

Influences espagnoles et hispano-américaines.

*935. Brüggemann (W.). *Cervantes und die Figur des Don Quijote in Kunstanschauung und Dichtung der deutschen Romantik*. [Spanische Forschungen der Gorresgesellschaft, Reihe II. Band 7], Munster, Aschendorff, 1958. Gr. in-8°, viii-380 p.

936. Del Río (A.). C. r. de : S. T. Williams. *The Spanish Background of American Literature*, cf. 1576 (1956). *RR*, oct. 1956, pp. 198-205.

*937. Schalk (F.). *Spanische Geisteswelt vom Maurischen bis zum Modernen Spanien*. Heraugs. von... Baden-Baden, Holle, 1957. In-8°, 360 p.

Influences portugaises et brésiliennes.

938. Aquarone (J. B.). Charles Magnin (1793-1862). Considérations autour de deux traductions françaises des Lusiades. *Bull. des Études portugaises et de l'Institut français au Portugal* [Lisbonne], 1955-1956, pp. 173-197.

Influences françaises.

939. Muscatine (Ch.). *Chaucer and the French Tradition*. Cf. 818.

*940. Roe (F. C.). *Sir Thomas Urquhart and Rabelais*. The Taylorian Lecture. Oxford, Clarendon Press, 1957. In-8°, 23 p.

941. Newcomb (R.). Benjamin Franklin and Montaigne. *MLN*, nov. 1957, pp. 489-491.

*942. Wheatley (K. E.). *Racine and English Classicism*. Austin, Univ. of Texas Press. In-8°, xi-345 p.

943. Paxton (N.). The German Reaction to Racine. *Modern Languages*, 1955, n° 3.

944. Mortier (R.). C. r. de : G. Bonno. *Les relations intellectuelles de Locke avec la France*. Cf. 1195 (1956). *RBph*, 1956, n° 2, pp. 524-525.

945. Weinberg (K.). C. r. de : R. Mortier. *Diderot en Allemagne*, 1750-1850. Cf. 1197 (1956). *Ibid.*, pp. 465-467.

*946. Rosso (C.). *L'illuminismo francese e Pietro Verri*. [Studi e ricerche di storia della filosofia. 18]. Turin. Ed. di « Filosofia », 1955. In-8°, 36 p.

947. Zulli (F. Jr.). C. r. de : J. Voisine. *Jean-Jacques Rousseau en Angleterre à l'époque romantique*. Cf. 204 (1957). *Books Abroad* [Univ. of Oklahoma Press]. Hiver 1957, p. 45.

948. Stremooukhoff (D.). André Chénier en Russie. *RLC*, oct.-déc. 1957, pp. 529-549.

949. Dresch (J.). Heine in Paris (1831-1865). [Übersetzt von J. T.]. *Antares* [Hambourg], avril 1956, pp. 3-7.

950. Pichois (Cl.) et Trefz (H.). Gustave Mahler s'est-il inspiré de Baudelaire ? *RLC*, oct.-déc. 1957, pp. 562-565.

*951. Huysmans (J. K.). *A vau-l'eau*. Introd. et Notes par Italo Gotta. Coll. diretta da P. P. Trompeo. Rome, Signorelli, 1956. In-8°, 91 p.

952. Keating (L. C.). Mark Twain and Paul Bourget. *RF*, avril 1957, pp. 342-349.

Influences anglaises.

*953. Rickard (P.). *Britain on Medieval French Literature* 1100-1500. Cambridge Univ. Press, 1956. In-8°, ix-282 p.

954. Purdie (E.). Hamann, Herder and Hamlet. *GLL*, 1957, n° 3.

*955. Gibian (G.). *Tolstoj and Shakespeare*. 'S- Gravenhage, Mouton and Co, 1957. In-8°, 47 p.

956. Schaller (R.). Shakespeare in deutscher Sprache. *Theater der Zeit*, n° 11, 1955 [à propos du *Roi Lear*].

957. Kendzia (M. L.). Friedrich Ludwig Schröder und Shakespeare. *Theater der Zeit*, n° 12, 1955.

958. Stanton (R.). Hawthorne, Bunyan and the American Romances. PMLA, mars 1956, pp. 155-165.

959. Alciatore (J. C.). Stendhal, Hobbes, le courage et la colère. *FR*, janv. 1957, pp. 211-217.

960. Sullivan (E. D.). C. r. de : R. Escarpit. *L'Angleterre dans l'œuvre de Madame de Staël*. Cf. 173 (1955), *RR*, déc. 1956, pp. 307-309.

961. Dening (M. A.). Some English Influences on the Work of Justus Möser, 1720-1794. *AUMLA*, n° 4.

962. Willoughby (L. A.). Goethe and the English Language. *GLL*, 1957, n° 3.

963. Monod (S.). Alain, lecteur de Dickens. *M. de F.*, sept.-déc. 1957.

*964. Dickens (Ch.). *La vie et les aventures personnelles de David Copperfield le jeune*. Trad., Introd. Notes, Bibliographie par S. Monod. Paris, Classiques Garnier, 1957. In-8°, t. I, xl-657 p., t. II, 654 p.

965. Taupin (R.). C. r. de : V. P. Underwood. *Verlaine et l'Angleterre*. Cf. 217 (1957). *RR*, déc. 1956, pp. 209-212.

966. Underwood (V. P.) et Fongaro (A.). A propos de : *Verlaine et l'Angleterre*. *RLC*, oct.-déc. 1957, pp. 592-601.

967. Starr (W. T.). Romain Rolland and H. G. Wells. *FR*, janv. 1957, pp. 195-200.

968. Mohring (H.). Englisches Theater auf deutschem Boden. *Theater der Zeit*, n° 1, 1955.

Influences nord-américaines.

969. Patty (J. S.). Baudelaire's View of America. *Kentucky Foreign Language Quarterly*, 1955, n° 4, pp. 166-179.

970. Stone (H.). Dickens' Use of his American Experiences in *Martin Chuzzewit*. *PMLA*, juin 1957, pp. 464-478.

971. Arnavon (C.). C. r. de : R. Asselineau. *L'évolution de Walt Whitman*. Cf. 392 (1955). *RLC*, janv.-mars 1957, pp. 122-124.

972. Corbitt (R. D.). José Marti's Views on the United States. *Kentucky Foreign Language Quarterly*, 1955, nº 4, pp. 152-159.

Influences germaniques.

973. Paulsen (W.). C. r. de : F. Garrigues. *Goethe et Valéry*. Cf. 1608 (1956), *Books Abroad* [Univ. of Oklahoma Press], Hiver 1957, p. 43.

974. Orton (G.). The German Elements im Bécquer's Rimas. *PMLA*, mars 1957, pp. 194-224.

975. Teller (L.). Fontane in Flauberts Fusstapfen. *Revue des Langues vivantes*, 1957, nº 2.

*976. Galinsky (H.). *Deutschland in der Sicht von D. H. Lawrence und T. S. Eliot*. Eine Studie zum anglo-american Deutschlandbild des 20. Jahrhunderts. Wiesbaden, 1956.

977. Holdheim (W. W.). The young Gide's Reaction to Nietzsche. *PMLA*, juin 1957, pp. 534-544.

Influences belges..

*978. Pichois (Cl.). *L'image de la Belgique dans les lettres françaises, de 1830 à 1870*. Esquisse méthodologique. Paris, Nizet, 1957. In-16, 118 p.

Influences néerlandaises.

979. Brachin (P.). Les lettres néerlandaises en France. *Le Monde* [Paris], 27 fév. 1957.

Influences scandinaves.

980. Robichez (J.). L'introduction de l'œuvre d'Ibsen en France, 1887-1889. *Rev. d'Hist. du Théâtre* [Paris], 1957, I-II.

Influences slaves.

981. Angyal (A.). Der Entwicklungsgang der Slawistik in Ungarn. [In] *Wissenschaftliche Zeitschrift der Fr. Schiller-Univ.-Iena*, 1956-1957. Heft 1-2, pp. 69-83.

982. Zaleski (Z. L.). Un centenaire négligé. Henri Sienkiewicz et le dialogue de la critique et du public. *RLC*, oct.-déc. 1957, pp. 569-572.

983. O'Nan (M.). The Influence of Tolstoy upon Roger Martin Du Gard. *Kentucky Foreign Language Quarterly* 1957, nº 1, pp. 7-14.

*984. Cronia (A.). *Storia della letteratura serbo-croata*. Milan. Nuova Academia editrice, s. d., In-8º, 626 p.

C. r. Ch. Corbet. *RLC*, oct-déc. 1957, pp. 587-590.

ÉDITIONS DU
CENTRE NATIONAL DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE

I. — PUBLICATIONS PÉRIODIQUES

Le bulletin signalétique.

Le Centre de Documentation du C.N.R.S. publie un **Bulletin signalétique** dans lequel sont signalés par de courts extraits classés par matières tous les travaux scientifiques, techniques et philosophiques, publiés dans le monde entier.

3e Partie (trimestrielle).

Philosophie	France	2.700 fr.
	Étranger	3.200 fr.
Sociologie	France	1.100 fr.
	Étranger	1.320 fr.

Abonnement au Centre de Documentation du C.N.R.S. 16, rue Pierre-Curie, Paris-Ve. — C.C.P. : Paris 9131-62. — Tél. : DANton 87-20.

Bulletin d'information de l'Institut de Recherches et d'Histoire des Textes.

Directeur : Jeanne Vielliard.

Paraît une fois par an et est vendu au numéro :

N° 1 : 300 fr. — N° 2 : 400 fr. — N° 3 : 460 fr.

II. — OUVRAGES

M. Cohen et A. Meillet : *Les langues du Monde* (2e édition).... 6.400 fr.

Cet ouvrage est mis en vente au Service des Publications du C.N.R.S. et à la librairie ancienne H. Champion. Les Libraires sont priés d'adresser leurs commandes à la Librairie Champion.

Horn-Monval : *Bibliographie de la Traduction française du Théâtre étranger depuis les 500 dernières années* (en préparation).

Psichari-Renan : *La prière sur l'Acropole et ses mystères*.... 900 fr.

Collection : « Le Chœur des Muses » (*Directeur :* J. Jacquot).

1. — *Musique et Poésie au XVIe siècle*..... 1.600 fr.
2. — *La Musique instrumentale de la Renaissance* (relié pleine toile crème) ..... 1.800 fr.
3. — *La Renaissance dans les provinces du Nord* (relié)..... 1.100 fr.
4. — *Les Fêtes de la Renaissance* (relié)..... 3.000 fr.

Edipo Tiranno, traduit de Sophocle par Orsato Giustiniani, avec une étude et des documents sur sa représentation au Théâtre Olimpico de Vicence en 1585 (en préparation)

Collection d'Esthétique.

1. — *Mélanges G. Jamati* (relié pleine toile)..... 1.300 fr.
2. — *Visages et perspectives de l'Art moderne* (peinture, musique, poésie). — Recueil des communications faites aux entretiens d'Arras (20-22 juin 1955)..... 1.200 fr.
3. — *La Mise en Scène des Œuvres du Passé* (Entretiens d'Arras 1956) ..... 1.900 fr.

Publications de l'Institut de Recherches et d'Histoire des Textes.

Mlle Pellegrin : *La Bibliothèque des Visconti-Sforza* (relié pleine toile crème)..... 2.400 fr.

Richard : *Inventaire des manuscrits grecs du British Museum*.. 900 fr.

Vajda : *Répertoire des catalogues et inventaires de manuscrits arabes*..... 450 fr.

Vajda : *Index général des manuscrits arabes musulmans de la Bibliothèque Nationale de Paris*..... 2.400 fr.

Vajda : *Les certificats de lecture et de transmission dans les manuscrits arabes de la Bibliothèque Nationale de Paris* (en préparation).

Les Cahiers de Paul Valéry.

Ces cahiers se présenteront sous la forme de 32 volumes d'environ 1000 pages chacun, contenant la reproduction photographique du manuscrit et environ 80 aquarelles de l'auteur.

Une souscription limitée à 1.000 exemplaires numérotés est ouverte au prix de 140.000 fr. (volumes reliés) ou 154.000 fr. (volumes sous étuis).

III. — COLLOQUES INTERNATIONAUX

II. — *Léonard de Vinci et l'expérience scientifique au XVIe s.* 1.500 fr.
(Le colloque de *Léonard de Vinci* est en vente aux Presses Universitaires de France).

III. — *Les romans du Graal aux XIIe et XIIIe siècles*..... 1.000 fr.

IV. — *Nomenclature des écritures livresques du IXe au XVIe s.* 660 fr.

VIII. — *Études Mycéniennes* (relié pleine toile)..... 2.000 fr.

Renseignements et vente au Service des Publications du Centre National de la Recherche Scientifique, 13, Quai Anatole-France, Paris-VIIe. — C.C.P. : Paris 9061-11. — Tél. : INValides 45-95.

Le gérant : Marcel Didier.

ABBEVILLE. — IMPRIMERIE F. PAILLART. — (D. 6588)

L'HÉRITAGE DE FERNAND BALDENSPERGER

1871 - 1958

Le savant qui, en 1921, fonda cette revue avec Paul Hazard a survécu quatorze ans à son compagnon, dont il était de sept ans l'aîné. Il avait eu une verte vieillesse. Il est beau que le professeur installé en 1900 dans la chaire de littérature comparée de Lyon ait pu en 1950, trait d'union vivant, et bien vivant, entre les comparatistes de l'ancien monde et du nouveau, nous donner la *Bibliography of Comparative Literature*, en collaboration avec Werner P. Friederich.

Nous recueillons pieusement dans ce numéro des pages écrites par lui dans ces derniers mois, et qu'il destinait à la *R. L. C.* : simple échantillon, sans prétention, des mille curiosités littéraires que ce liseur infatigable excellait à découvrir, et qu'il était prompt à mettre en forme. Bien peu de temps avant sa mort, on le trouvait, dans sa chambre de malade, parcourant la *Bibliographie de la France*, l'œil toujours bien ouvert sur la marée montante de l'imprimé.

Baldensperger laisse dans nos rangs le souvenir d'un grand savant et d'un « grand bonhomme » : qu'on m'excuse d'emprunter à notre langage familier cette formule d'admiration, dont l'épithète rehausse un emploi corporatif et militaire du substantif. Ce bref adieu ne sera pas un éloge académique ou une notice minutieuse. Baldensperger a pris soin de publier en 1940, chez Conard, une assez belliqueuse autobiographie, intitulée *Une vie parmi d'autres*, *Notes pour servir à la chronique de notre temps*. Quant à la liste de ses publications, on la trouve, exhaustive jusqu'à l'année 1929, à la fin des beaux *Mélanges* qu'une soixantaine de confrères et d'admirateurs s'unirent alors pour lui dédier. Il faudra compléter cette bibliographie. Mais il n'y a pas urgence.

C'est surtout la valeur stimulante de son souvenir et de son héritage qu'on veut rappeler sans retard.

A lire la vie du disparu évoquée par lui-même, on confirme l'impression d'une personnalité riche, que n'absorbe pas tout entière son labeur scientifique, si intense qu'il ait été. Ce n'est pas une vie quelconque parmi d'autres quelconques, et le sous-titre nous en avertit déjà : Baldensperger a eu conscience d'être mêlé à la « chronique », sinon à l'histoire de son temps. Cet ennemi juré de tout simpliste déterminisme dans le domaine de l'esprit a été par choix le Vosgien, le Lorrain que sa naissance et son éducation le disposaient à être. Il l'a été vigoureusement, abondamment. Il était taillé en force. Jusqu'en ses dernières années, il dominait et animait nos réunions de sa haute stature, de son noble visage aux traits volontaires, de sa voix chaude. Il a cultivé la poésie. La musique a tenu une grande et belle place dans son existence et dans ses réflexions. Il a aimé la société. Il se campe devant nous en gentilhomme de la Troisième République, frayant avec les notables du pays et avec les seigneurs des lettres, sans sympathie pour les intellectuels trop à l'aise dans le plat pays démocratique. Homme de lettres en même temps qu'universitaire, il a inclus dans sa bibliographie tous les écrits signés Fernand Baldenne, ses recueils de vers, les *Contes et récits Vosgiens* que le fils de Saint-Dié publia dans *Le Pays Lorrain*, toutes les notes d'actualité et de souvenir qu'il donna à l'*Alsace Française* à partir de 1921.

Il a participé, depuis son adolescence de collégien en Suisse alémanique et ses premiers séjours « chez la studieuse Allemagne » de 1890, aux ferveurs et aux alertes du nationalisme français, dont il devait voir le crépuscule. Quand il instruisit en 1909 le « Procès de l'individualisme », une amitié se noua entre l'ancien dreyfusard et Maurice Barrès, depuis lorgtemps déjà prophète de l' « Énergie nationale » et gardien des « Bastions de l'Est ». Après le retour de l'Alsace à la France, Baldensperger demanda à être détaché à l'Université de Strasbourg, où Barrès lui-même vint donner un cours libre. Les quelques années qu'il passa au service de l'Alsace furent pour le professeur, en dépit d'un deuil intime, un sommet de son existence. La mort de Barrès devait creuser à ses yeux un vide irréparable dans les lettres françaises. Gide et Valéry, même avec le renfort d'autres écrivains notoires, ne lui semblèrent pas de taille à remplacer le lyrique « magicien » des lettres « pour cette primauté que la France intellectuelle attribue symboliquement à des écrivains ». Cette appréciation des valeurs peut surprendre. On en scrute aisément les partis pris sous-jacents.

Baldensperger, en 1935, avait quitté Paris pour l'Amérique, d'où il ne devait revenir définitivement que dix ans plus tard. Il suivait à distance le drame où la France était dès lors entrée, et qui faisait subir l'épreuve de la vérité à la victoire précaire de 1919. Dans son grand livre sur *Le mouvement des idées dans l'Émigration française (1789-1815)* il avait étudié avec autant de pénétration que de sympathie un mouvement de sens « fort opposé au cours de la vie moderne » : la résistance « d'une cause que l'histoire, en somme, a répudiée ». Si Baldensperger a dû sentir la cause du nationalisme barrésien comme digne d'une fidélité nostalgique, un peu désespérée, il faut dire aussi qu'il avait depuis longtemps, sans faire fi de la lucidité dont Valéry était le champion, préféré à cette vertu la foi dans un idéal : « *Anima* plus qu'*animus*, l'élan de l'âme plus que la simple compréhension garantit le salut du monde ».

Dans la préface de ses *Études d'histoire littéraire* de 1907, aspirant à vivifier l'érudition la plus exigeante par un sentiment bergsonien de la vie des lettres, il avait parlé du fourmillement de cette vie en poète, et il avait donné à entendre que la littérature doit toujours être portée par autre chose que l'intellect. Il répondait à ceux qu'inquiétait la submersion des valeurs de la critique dogmatique par une histoire objective et niveleuse : « ... Au lieu de demander l'affermissement de nos goûts et la justification de nos sympathies à des idées que nous sommes tentés de simplifier, apparemment pour leur donner plus de force par la concentration, ne serait-il pas plus sage de laisser l'énergie de nos décisions et la vitalité de nos partis pris s'alimenter à des sources qui ne soient pas d'ordre intellectuel ? » Il conseillait ironiquement de faire confiance au « fanatisme naturel à l'esprit humain »... Mais attention ! C'était pour mieux défendre les exigences de la compréhension lucide, fondée sur la connaissance la plus précise et la plus ample, pour constituer, avec les Gaston Paris et les Gustave Lanson, « une histoire des idées, des formes, des styles, des goûts ».

Le terrain d'investigation familier à Baldensperger était singulièrement vaste et important : tout le domaine germanique et le domaine français depuis la fin du XVIII^e siècle. Arthur Chuquet l'avait distingué à l'agrégation d'allemand et l'avait orienté vers *Gottfried Keller*, sujet de sa thèse principale (1899). Il embaucha le jeune docteur à la *Revue critique*, puis à la *Revue germanique*. Baldensperger ne tardait pas à y rendre compte de nombreux travaux. Même de brèves notes critiques lui étaient occasions de découvrir des secteurs très variés des lettres modernes. Avant

même d'avoir publié *Goethe en France*, sa première grande « étude de littérature comparée », il est estimé à sa valeur par Georg Brandes et fait figure chez nous de maître du comparatisme franco-germanique. Sa collaboration est appréciée à la *Revue d'Histoire littéraire de la France*. Dès 1902, il est consulté par Paul Hazard, encore élève de seconde année à l'École Normale : le disciple de Lanson et de Bédier s'adresse à Lyon au « successeur de Monsieur Texte » pour s'informer des points « sur lesquels un effort pourrait devenir fructueux ». Le prestige de Baldensperger est complexe. Ses premiers voyages d'études l'ont déjà conduit, non seulement en Allemagne et en Suisse, mais en Angleterre et en Écosse, au Danemark, en Suède, en Norvège, en Finlande. Il publie la même année (1902) un livre sur César Frank et un volume de vers.

Cette période lyonnaise qui a commencé pour Baldensperger avec le siècle est celle où le voyageur studieux et artiste s'installe dans la vie, est adopté par le monde des notables, trouve dans le mariage l'épanouissement de sa vie personnelle et se prépare à étendre sa sphère d'action. Madame Baldensperger, excellente musicienne, sera intimement associée à son mari dans cette campagne pour la musique française dont il doublera bénévolement, en 1913, sa première mission de professeur d'échange aux Etats-Unis. Et c'est comme attaché de mission de son beau-père, expert financier, qu'il prendra en 1912 un bref contact avec la Russie, la Chine et le Japon.

Mais surtout, l'autorité qui rayonne du professeur Baldensperger bien avant qu'il ne quitte Lyon pour la Sorbonne (1910) tient à ce qu'il a entrepris, en pensant aux relations franco-germaniques modernes, mais pas seulement à elles, un effort de documentation exceptionnel par l'ampleur et la méthode. A plusieurs reprises, et en particulier dans le premier numéro de cette *Revue*, en 1921, il a évoqué le temps — plus de cinq années — qu'il a passé « à dépouiller, *en suivant*, les principaux périodiques français, quotidiens et revues, de l'époque 1770-1880 ; pour se donner la notion de la mobilité, et se faire porter, s'il était possible, par ce flot ».

On retrouve ici le langage bergsonien de l'introduction aux *Études* de 1907, texte capital qui nous livre, mieux dessinée que dans le livre plus ample sur *La littérature* (1913) l'attitude de Baldensperger devant la littérature comme objet de connaissance, et la racine de ses plus substantiels travaux. Il n'a jamais craint — la seule idée lui en semblait comique — d'être confondu avec les rats de bibliothèque qui oublient la littérature dans les minuties

de la « petite histoire » littéraire. Le robuste marcheur vosgien a fait et refait bien des fois sans fatigue, à des altitudes et dans des ambiances différentes, les mêmes parcours temporels à travers l'époque 1770-1880, jusqu'à ce qu'il connût ce vaste pays comme sa poche. Telle a été sa base de départ, non seulement pour les belles monographies réunies en 1907 et en 1910, pour tant d'autres articles magistraux, mais aussi pour toutes ses synthèses : *Goethe en France* (1904), avec sa *Bibliographie critique* (1907), *Le mouvement des idées dans l'Émigration* et *Sensibilité musicale et romantisme* (1925) ; les *Orientations étrangères chez Honoré de Balzac* (1927) ; de là encore la solidité et la richesse de ses études sur Alfred de Vigny, dont il a édité l'œuvre et expliqué la « biographie intellectuelle » en tant de publications échelonnées de 1912 à 1948.

Il n'a jamais conçu l'histoire des idées philosophiques et politiques, celle des idées sur la littérature, celle du goût littéraire et de la sensibilité artistique, comme séparables de l'interprétation des grandes créations littéraires qui durent, à la fois soustraites à la « mobilité » au sein de laquelle elles ont pris naissance, et toujours replongées dans la mobilité de temps nouveaux. Sans doute n'y a-t-il pas antagonisme mais continuité entre ses conceptions et celles de la *Literaturwissenschaft*, s'il est vrai pour un Cyzarz que « sans une érudition approfondie et consciencieuse les plus belles synthèses manquent de base solide », et que « l'érudition, substructure indispensable de l'histoire littéraire, ... n'est pas une fin en soi » (j'emprunte ces formules à l'étude de Henri Lichtenberger, *Une méthode nouvelle...*, dans le tome II des *Mélanges* offerts à Fernand Baldensperger). Dès 1907, le maître français était persuadé que les grandes œuvres qui, sans être *intemporelles*, deviennent *immortelles*, sont dans un rapport difficile à préciser avec tout ce qui les prépare et tout ce qui les suit. Répudiant « l'évolution des genres », linéaire et abstraite, et l'histoire littéraire attentive aux seules « œuvres maîtresses », il croyait nécessaire de regarder, sans s'y perdre, la multitude des écrits qui expriment ou préparent des changements, ce « moutonnement », comparable à celui des vagues, ou des houles dans les blés, des tendances et des efforts « qui arrivent à une sorte de point culminant, à la fois par l'effet de leur *nisus* propre et par l'affaissement des forces rivales ». « Heureux les efforts qui, dans cet incessant jaillissement, trouvent à s'incarner quelque temps dans une forme belle, plus durable qu'eux-mêmes... »

Mais pourquoi, par l'intervention d'un grand artiste, « une variété d'inspiration, une nuance de psychologie, une modalité

artistique a atteint au *style* », c'est-à-dire à ce qui la désigne pour l'immortalité, Baldensperger ne cherche pas trop à l'expliquer plus en détail que par l'*intensité* particulière avec laquelle l'artiste a éprouvé ce qu'il sentait et ce qu'il faisait. N'importe. L'histoire littéraire la plus attentive au mouvant, pourvu qu'elle n'oublie pas les beautés qui durent, sert mieux la compréhension et la survie de celles-ci que la vieille rhétorique obstinée à les glorifier selon des règles et des genres, ou que la conception romantique qui fait honneur de la « stylisation triomphante » à la spontanéité du génie, sans chercher à savoir quelle matière il transmua. Quand on pénètre longuement dans l'intimité de la pensée et de la création d'un Vigny, d'un Balzac, on n'est pas suspect de nier le génie.

Baldensperger fut méfiant, sans doute injuste, à l'égard des méthodes mises en œuvre par la nouvelle stylistique pour pénétrer au fond des œuvres. Il s'irritait de voir un mot « magique » (baroque) « suffire à tout ». Avec moins d'indulgence qu'Alain, dont le séparait une incompatibilité d'humeur et de philosophie, il se moquait de l'admiration-par-principe des vieux maîtres de rhétorique (« Ah ! messieurs, que cela est beau ! »). Et il lui semblait la voir revivre, à grand renfort de philologie, chez les *Stilforscher* trop habiles à démontrer, par leurs savants exercices, que « toute œuvre d'art est une sphère parfaite dont n'importe quel point permet d'accéder au centre génétique de ce microcosme ». Les secrets atteints par la stylistique rejoignent souvent les vues acquises par les meilleures recherches historiques, sans lesquelles elle n'aurait, parfois, pas grand'chose à dire. L'historisme ironique de Baldensperger semblait dire à la nouvelle science : tu ne me rejoindrais pas précisément à tel carrefour si je ne l'avais d'avance reconnu.

Au demeurant, notre vieux maître prêchait pour le « pluralisme » en littérature comparée. Soyons plus accueillants encore que lui à la diversité des méthodes. Mais à cette heure de l'adieu, sachons reconnaître la valeur propre, toujours actuelle, de son héritage. Les grandes œuvres qu'il nous lègue, amples ou courtes, sont bien œuvres historiques. Par leur solidité érudite, et leur sens de la vie, elles honorent une histoire littéraire qui prétend contribuer à l'histoire de l'esprit humain. Et cette *Revue*, dont les épigraphes exaltent bien les convictions communes à Baldensperger et à Paul Hazard, elle a été aménagée par eux pour permettre d'illustrer, par mille aspects du concret historique, « une vivante notion des genèses intellectuelles ». La plus subtile étude formelle des œuvres de l'esprit pourra-t-elle jamais se désintéresser de leur

genèse sans s'embarquer dans l'arbitraire ? Baldensperger savait aussi qu'il y des formes durables et même, comme il disait, des « formules ». Il savait le prix et le mystère de celles qui ont longtemps régné. De même, s'il a choisi comme objet propre de la littérature comparée la vie de l'esprit par-dessus les frontières, ce n'est pas à lui qu'on peut reprocher d'avoir méconnu les destinées originales des « littératures diversement différenciées » et la transmutation que chacune opère sur ce qu'elle reçoit du dehors.

Le cosmopolitisme dont il a fait lui-même l'objet privilégié et l'humaine justification du comparatisme, avait encore, en 1921, un horizon principalement européen. Était-ce peu de chose, alors, que de s'attacher à mieux montrer, dans ce cadre, la fécondité des âges « d'intense innutrition internationale » — Renaissance, XVIII^e siècle, Romantisme — et de « l'espèce d'émulation et d'enseignement mutuel que les pays d'Europe tendent à instituer entre eux dans le domaine des idées et des formes » ? Notre monde convulsé, où les traditions nationales de la vieille Europe restent vivaces, en voit d'autres, nouvelles ou fort anciennes, s'imposer à l'attention au sein de mouvements d'ampleur planétaire. Le vieux cosmopolitisme entre concitoyens d'un même canton illustre du globe est-il périmé pour autant ? Peut-il s'effrayer de ce que des perspectives s'ouvrent pour un « nouvel humanisme » plus ample, mais plus difficile que celui que Baldensperger nous invitait à préparer ? Le vieux maître qui, dernièrement encore, se réjouissait du succès de la littérature comparée au Japon, ne nous détournerait pas d'être prêts aux confrontations entre visages très différents de « l'humanité éclairée ». Plus que jamais « le champ est immense » et requiert « l'effort commun des bonnes volontés ». La maison aménagée par Baldensperger, Paul Hazard et Jean-Marie Carré est une demeure hospitalière pour ceux qui participent à cet effort avec le double souci de la connaissance rigoureuse et des synthèses qu'elle peut servir. Elle est leur héritage commun.

Marcel BATAILLON.

POUR CHARLES X EXILÉ

L'Émeraude, morceaux choisis.

Une publication parisienne de janvier 1832 en l'honneur de Charles X exilé, soucieuse d'éviter toute intervention des autorités du jour, ne pouvait se dispenser d'un certain symbolisme facile. Rien de plus révélateur pourtant que cette brochure, devenue fort rare, et que sa présentation. Et, si l'Émigration de 89 avait bien contribué au changement de la littérature, le regroupement, dans un même recueil, d'auteurs légitimistes résidant des deux côtés de la Manche, ne laisse pas de mériter quelque attention dès l'apparence extérieure de leur publication.

Ce titre d'abord : *L'Émeraude, Morceaux choisis de Littérature moderne*, suivi d'un H enguirlandé, initiale de Henri V, le possible roi à venir, dont le portrait, « duc de Bordeaux », figure agréablement en face du titre. La couleur de la couverture ensuite, un *vert* chatoyant qui plaisait au comte d'Artois, avait servi à désigner les *verdets*, royalistes organisés du Midi. Tout cela prépare un public, sans doute assez limité, à faire accueil aux 219 pages réunissant des notabilités qui n'ont rien de bourgeois, et où l'on pourrait s'étonner de trouver côte à côte Lamennais, sans doute mécontent de la suppression de son *Avenir* en 1831, et Lamartine, pour qui « la politique ne peut pas et ne doit pas aller du tout pendant quelques années, car chacun de ses pas la jetterait dans un abîme sans fond » (à Virieu, 11 décembre 1831).

C'est, sans doute, Émile Deschamps, en raison de ses amitiés et camaraderies littéraires et d'une certaine indifférence à l'égard du nouveau régime [1], qui s'efforça de grouper, pour les éditeurs Canel et Guyot, les 29 collaborateurs des « Morceaux choisis » : d'où, son prologue versifié :

1. Henri Girard, à la Bibliographie de son excellente thèse sur Deschamps, p. 550, cite l'*Emeraude* ; mais, comme il en fait un in-8°, on peut supposer qu'il n'a pas eu cet in-12 entre les mains. — Quant à l'in-12 que possède la Bibl. Nationale de Paris (Z. 47.679), il a dû être dépouillé du portrait d'*Henri V*.

Emeraude, couleur de feuille,
Emeraude, couleur d'espoir,
Le monde t'appelle et t'accueille
Comme une étoile en un ciel noir ! ! [*sic*]

Deux prudents anonymes font, en vers, un sort humoristique, d'une part, aux *Trois Journées* :

Marchands, rassurez-vous. L'auguste populace
En renversant le trône épargne les comptoirs... (p. 142)

d'autre part, à *Dix Mois sous Louis-Philippe, ou la France en 1831* :

Regrets pour le passé, pour le présent l'horreur,
Et pour l'avenir l'épouvante... (p. 149)

Mais c'est Balzac, ou plutôt « De Balzac », qui, dès la page 1 du recueil, ouvre la marche des intellectuels, ou des aristocrates. Son article *Le Départ*, que *la Comédie humaine* ne semble point utiliser, peut poser des questions. D'abord, l'auteur de la *Physiologie du Mariage* a-t-il quitté son fameux logis de la rue Cassini, proche de l'Observatoire, pour se rendre en hâte à Cherbourg où va s'embarquer le roi détrôné ? Ses lettres à M^me^ Zulma Carraud ne font aucune allusion à pareille excursion, mais le secret était de mise alors que le personnel de l'École de Saint-Cyr était menacé pour ses tendances réactionnaires, et d'autre part, cette amie excellente de Balzac s'avérait plutôt républicaine d'idées. Très « fastueux » à cette époque, Balzac possédait un tilbury, un groom et deux chevaux de prix permettant une brève randonnée.

Quoi qu'il en soit, les dix pages du *Départ* — celui du dernier des Bourbons de branche aînée — semblent avoir permis à Balzac, accompagné d'un ami qui pourrait être le peintre Auguste Borget, de communiquer à un public particulier, d'abord l'impression produite par cet exode forcé, ensuite les réflexions suscitées dans un cerveau qui n'est pas celui d'un simple spectateur :

Voyez-vous ce bâtiment de guerre près de la jetée ?... Allons nous mêler à la foule qui se presse sur le port, et voyons ce terrible convoi.

Voilà le roi !

Ce fut une sourde clameur irrésistible échappée à toutes les lèvres, au moment où parut Charles X. — Ils ne savaient pas si bien dire !... C'est en effet le dernier roi de France ; après lui, peut-être y aura-t-il un roi des Français ; celui-ci est le roi de Dieu... [...] En ce moment ce vieillard en cheveux blancs, enveloppé dans une idée, fidèle à une idée, victime de son idée, et dont, ni vous ni moi, ne pouvons dire s'il fut imprudent ou sage, mais que tout le monde juge dans le feu du présent, sans se mettre à dix pas dans la froideur de l'avenir... (pp. 1-2)

Balzac dépasse « paradoxalement », comme il le dit lui-même, la simple immédiateté de ces regards :

La liberté dans les lois, c'est la tyrannie dans les mœurs, comme le despotisme dans les lois garantit la liberté des mœurs [...] Voilà le paradoxe que le départ du roi légitime rendra vérité. Quand ce vieillard et cet enfant auront mis le pied sur ce vaisseau, le peuple sera souverain. Le peuple, qui ne sait pas lire [...] La souveraineté du peuple sera traduite par la classe intermédiaire, encore plus fatalement. (p. 5)

Walter Scott et Shakespeare, dont les noms figurent dans ces dix pages balzaciennes, achèvent de nous convaincre de leur authenticité : on y peut voir comme une double promesse implicite, que l'œuvre du romancier saura justifier. On croit y apercevoir de même, cette fois en transparence seulement, l'ombre du vieux Goethe, dont une conversation avec Soret, le 2 août, nous apprend qu'il prenait moins d'intérêt à la Révolution de Juillet qu'au différend qui, à l'époque, mettait aux prises Cuvier et Geoffroy Saint-Hilaire au sujet de l' « unité de composition organique » et de ses conséquences.

Comme de juste, l'*Émeraude* va faire une ample place à Victor Hugo. Celui-ci avait, en mai 1825, célébré dans une *Ode* le sacre de Charles X. Puis, en l'honneur de la *Naissance* et du *Baptême* du duc de Bordeaux, il avait derechef mis sa muse au service de la légitimité [1] ; loyalisme tout désigné pour être encore, après juillet, invoqué dans un recueil littéraire légitimiste :

Honneur à la première aurore,
O jeune lis qui vient d'éclore,
Tendre fleur qui sort d'un tombeau ;

C'est Dieu qui l'a donné, le dieu de la prière...
La cloche, balancée aux tours du sanctuaire,
Comme aux jours du repos y rappelle nos pas.
C'est Dieu qui l'a donné, le dieu de la victoire !
Chez les vieux martyrs de la gloire
Les bronzes ont sonné comme aux jours des combats. (p. 12)

Le *Baptême* n'était pas en reste, accompli qu'il avait été avec de l'eau du Jourdain, rapportée par Chateaubriand de son voyage :

Quel est cet enfant débile
Qu'on porte au sacré parvis ?
Toute une foule immobile
Le suit de ses yeux ravis... (p. 111)

Jourdain ! te souviens-tu de ce qu'ont vu tes rives ?
Naguère un pélerin près de tes eaux captives
Vint s'asseoir et pleura, pareil en sa ferveur
A ces preux qui jadis, terrible et saint cortège,
Ravirent au joug sacrilège
Ton onde baptismale et le tombeau sauveur ! (p. 113)

1. Cf. Camille Pelletan, *Victor Hugo homme politique*, 3e éd., 1907 ; Fernand Gregh, *L'Œuvre de Victor Hugo*. Paris, 1933.

Par la force des choses, c'est, en somme, le premier Cénacle romantique, — ses précurseurs et ses adhérents plus ou moins lointains, — qui se prête à un groupement littéraire qu'on estime efficace. On se garde évidemment d'y inclure un Béranger ; mais, dès que sont en jeu, et en cause, des personnalités complexes, c'est presque un contresens que de leur faire une place dans un ensemble dont l'unanimité devrait faire la force. Vigny, époux d'une Anglaise et hostile aux « ordonnances » témoignant de l'impéritie de Charles X, est prêt à qualifier les derniers Bourbons de « race de Stuarts », comme il le fera dans son *Journal* : la seule contribution qu'il fournit à l'*Émeraude*, c'est sa 10e *Élévation*, *Les Amants de Montmorency*, écrite le 27 avril 1830, et admise pour son dernier vers :

Et Dieu ! tel est le siècle, ils n'y pensèrent pas. (p. 64)

Mais le *comte* Alfred de Vigny manquerait cruellement à un ensemble où les particules, voire les titres, se séparent aussi peu que possible des personnages respectifs, — depuis *de* Balzac, *de* la Menais [*sic*], *de* Jailly et J. *de* Saint-Félix, ce dernier réduit d'ailleurs à ses initiales, jusqu'au *vicomte de* Chateaubriand [1], au *vicomte de* Nugent, au *comte de* Rességuier. Et si *Alphonse de Lamartine* se contente de cette modeste désignation, peut-être est-ce parce que le problème *Alamartine* sera plus tard résolu à son détriment par les archives royales [2], et qu'il s'en doute déjà. Les dames, Anaïs Ségalas, Amable Tastu [3], sont à l'abri de telles incertitudes.

C'est peut-être une femme, mais anonyme, qui nous renseigne sur la traversée et sur les premiers déplacements en Grande-Bretagne, dans une « Correspondance de Bath, 1831 », qu'on voudrait plus explicite :

La dernière partie de notre voyage s'est délicieusement terminée ; commencé entre deux émeutes françaises qui hurlent dans la rue, en guenilles et la tête nue, en attendant mieux, et terminé à Bath, la jolie ville, tu conçois si ce voyage a dû être charmant.

Nous avons donc marché à travers mille sites riants, vaporeuses montagnes, lacs tranquilles, torrents tumultueux, frais ombrages sous lesquels on dort comme si l'on n'était pas français [...] Eh bien, ciel brumeux, nuages épais, ombres mystérieuses qui écrasent les collines, vapeurs qui cachent

1. *Un Jeudi-Saint à Rome* (16 avril 1829) pourrait trouver place dans l'attachante monographie de Mme M.-J. Durry, *L'Ambassade romaine de Chateaubriand*, Paris, 1927.

2. A. Testot-Ferry, *Généalogie de la Famille Alamartine*. Mâcon, 1926.

3. Son mari ayant été ruiné, comme imprimeur, par la révolution de juillet et réduit à un poste de bibliothécaire, il n'est pas surprenant de trouver cette missive de talent dans ce recueil, auquel elle donne une charmante traduction en vers du portugais Gil Vicente, *Cancione* [*sic*] *amorosa*, (p. 34).

le vaisseau, tout cela a disparu à l'approche de Bath. Bath, la ville éclatante de lumière ; Bath, la fraîche et joyeuse cité, calme, heureuse, repose tranquille comme si le monde n'était pas en révolution. (pp. 65-66)

Il va de soi que même des partisans déclarés de la branche aînée ne sauraient manifester à Charles X la parfaite dévotion dont voici l'objet outre-Manche, ou en France d'après Juillet, deux figures attendrissantes : le jeune Henri, l' « enfant du miracle », né en 1820, et la veuve sa mère, cette duchesse de Berry née à Naples en 1798, « élégante plutôt que belle », mais séduisante, par sa franchise et son courage, au gré du public français le plus étendu. A elle sont adressées plusieurs pièces de vers rappelant un passé qu'elle serait la dernière à oublier. D'abord en Écosse, ensuite à Bath, elle reste attachée à sa patrie d'adoption, cette France qu'elle a dû quitter pour l'Écosse d'abord, ensuite pour cette ville de Bath où elle voudrait éduquer son Henri,

L'enfant médiateur entre le Ciel et nous —

exalté de la sorte par J. de Saint-Félix (p. 56). — Même Jules Janin, que nous rattachons par définition à la critique parisienne, ne manque pas, au début d'une assez longue *Vente à l'encan*, de faire une place à cette reine manquée et à ses errances :

Vous avez cru que tout était fini pour la maison de Charles X ; vous avez appris que le roi déchu avait pris son parti en philosophe chrétien, et qu'il s'était arrangé de nouvelles Tuileries dans l'humide château d'Hollyrood [...] On vous a dit les courses aventureuses de madame la duchesse de Berry à travers les comtés anglais... (p. 37)

Mais — grâce au vicomte de Nugent (pp. 73-75) et à deux anonymes (pp. 137-140 et 212-215) — l'hommage va surtout à « Henri de France », « jeune roi » qui doit dormir à son heure, afin d'être prêt, si les circonstances le permettent, à témoigner que le comte de Chambord est bien ce que l'on voyait en lui,

Jeune lis, tendre fleur qui croissait pour la France... (p. 212)

Il serait intéressant, comme en épilogue édifiant de cette *Émeraude*, de rappeler la tentative de la duchesse de Berry en avril 1832, son arrestation en novembre, et les diverses tendances manifestées par les intellectuels français de tout calibre, quelques semaines après la publication de ce singulier recueil.

Fernand Baldensperger.

GOETHE ET VALÉRY

Leurs vues comparées sur la comparaison littéraire.

A la mémoire de Jean-Marie Carré.

L'acte de comparer est un plaisir, une connaissance, *du second degré*. Quand un amateur de peinture, ou de poésie, retrouve dans son souvenir les impressions laissées en lui par d'autres tableaux ou poèmes que ceux dont il fait sa présente dilection, s'il revoit un Rembrandt ou un Vinci en regardant un Carrière ou un Poussin, s'il retrouve Baudelaire dans Mallarmé, Hugo dans Rimbaud et Racine dans Valéry, son enchantement s'accroît de la perception d'une similitude prestigieuse, riche de profondes résonances. Les comparaisons, comme les Muses, sont filles de Mémoire.

Il faut toutefois, pour que la comparaison tourne à l'avantage de la chose comparée, qu'elle ne détruise pas ce qui en fait l'originalité unique, qu'elle ne la déprécie pas en la faisant paraître comme trop exactement, trop fidèlement, trop servilement inspirée de telle autre, ou comme insuffisamment réussie. On dit d'une œuvre qu'elle supporte, ou qu'elle ne supporte pas, telle ou telle comparaison. La comparaison « négative » peut être d'ailleurs, en libérant l'esprit des « idoles », un puissant moyen de progrès spirituel ; mais la comparaison « positive » aboutit à de singuliers accroissements de valeur.

En percevant ce qui est commun à des œuvres dont l'originalité est d'ailleurs irréductible, l'esprit entre-t-il en contact, — comme Marcel Proust l'explique dans *le Temps retrouvé* à propos des impressions du présent reconnues dans le passé, — avec l'essence même des choses en même temps qu'avec la partie extra-temporelle de son être, avec une forme supérieure de réalité, de vérité et de beauté qui l'emplit d'une joie et d'une force particulière et qui « enivre l'intellect » ? Alors, dit Proust, que les sensations

isolées laissent subsister beaucoup de vide dans l'âme, les sensations composées, ou transposées, lui donnent, par la découverte de « filiations nobles », une impression de paix, de plénitude et d'achèvement.

Quand un critique cherche à suivre jusqu'aux idées l'essence mystérieuse de cette sensation double, plus complexe et plus intense, et qu'il tente de donner une expression nécessairement plus ou moins mythique de ces ressemblances et de ces différences, il est conduit à des analyses qui tendent d'une part à mieux caractériser chacun des termes de la comparaison, d'autre part à établir si possible entre ces caractères respectifs des relations de symétrie, de dépendance ou de réciprocité. Il est sur le chemin de l'*Influence*.

Quand l'historien de l'art ou de la littérature cherche à ordonner en un tableau plus ou moins harmonieux l'ensemble des comparaisons que lui suggère l'étude d'une époque ou d'une littérature, — car il ne fait pas autre chose, — il compare pour juger, pour classer et pour expliquer, il utilise la comparaison à la manière des savants, et non plus comme les artistes. Il croit du moins le plus souvent qu'il en est ainsi. Il croit utiliser non plus la part la plus mystérieusement subjective de ses impressions, mais celle qui lui semble la plus impersonnelle et la plus générale. Il doit cependant prendre garde alors que celle-ci n'est peut-être plus rien sans celle-là.

Mais que se passe-t-il, ou plutôt que doit-il se passer, quand il s'agit de comparer entre elles, ce qui est un cas plus singulier, des littératures différentes qui, comme leur nom l'indique, sont *étrangères* les unes aux autres ? Le problème a préoccupé non seulement les professeurs, mais aussi beaucoup d'écrivains, qui ont fait avant eux de la littérature comparée sans le savoir. Les vues qu'ils ont exprimées à ce sujet peuvent aider à poser le problème dans son vrai jour. Goethe et Valéry sont de ceux-là.

Mais pourquoi Goethe et Valéry ? Il faut avouer qu'il n'y a pas à cela de nécessité absolue. Il pourrait être fructueux de comparer sur ce point les vues d'autres écrivains. Il y a pourtant, entre ces deux-là, des liens que le temps fait apparaître de plus en plus intimes, des liens de fait et des liens de droit, si j'ose dire.

Goethe n'a pas été un « Maître » pour Valéry, qui en avait suffisamment ailleurs. Et même, dès sa jeunesse, Valéry lui voit des faiblesses qui le préservent de toute influence véritable, sur quoi nous aurons à revenir plus loin. Le Solitaire du Grand Silence songe parfois à Goethe, — ses *Cahiers* en portent la trace, — comme à un point de repère utile, ou présumé tel, sans plus.

Mais les circonstances, auxquelles Valéry se plaît à obéir, lui imposent un beau jour, assez inopinément, d'écrire une étude (de littérature comparée ?) ayant Goethe pour sujet : c'est, à l'occasion du centenaire de la mort du Sage de Weimar, le *Discours en l'honneur de Goethe*. Remarquons en passant, — ce qui vérifie l'idée de Valéry quant au rôle des « circonstances extérieures », — qu'un autre centenaire a exercé une grande influence sur sa carrière littéraire : il s'agit du centenaire de la naissance de Maurice de Guérin, en 1910, qui lui fournit le sujet de *la Jeune Parque*, pris, comme on sait, dans *la Bacchante*. Du *Discours en l'honneur de Goethe* il restera à Valéry la possibilité de trouver plus tard chez le poète allemand une source d'inspiration pour sa dernière œuvre importante, *Mon Faust*. Pendant la dernière partie de sa carrière, Valéry accorde à Goethe, dans son univers spirituel, une place assez prestigieuse : « On dit Goethe comme on dit Orphée ».

D'un autre côté, aussi différent que le « poète de l'Apparence » soit du penseur de la « conscience seconde », et l'auteur de *Werther* et de l'*Élégie de Marienbad* de celui de *Narcisse* et de *la Jeune Parque*, ils ont néanmoins plus d'un trait commun, ils ont le même sentiment et le même désir d'universalité humaine. Ni l'un ni l'autre, à l'orée de leurs siècles, n'ont ménagé les avertissements à l'humanité, particulièrement à l'humanité européenne, engagée dans l'aventure du nationalisme et de la modernité. Critiques en même temps que poètes, l'un et l'autre ont porté le même intérêt actif aux grands représentants de l'art et de la littérature universels, ont adopté comme Maîtres, non seulement des contemporains et des compatriotes, mais des écrivains et artistes d'autres temps et d'autres pays, se sont livrés, pour leur compte ou pour celui d'autrui, à des comparaisons artistiques ou littéraires qui n'étaient pas dénuées de pertinence et d'efficacité. C'est en se comparant à de grands modèles que le jeune écrivain prend conscience de sa vraie nature et trouve les moyens de la réaliser, c'est en comparant entre eux, pour les rejeter ou les admettre définitivement, les différents modèles possibles, que le génie en formation aiguise son sens critique, se confirme dans ses certitudes, en acquiert de nouvelles, découvre et peut utiliser à sa façon les secrets de ses devanciers, se forme une table personnelle de valeurs esthétiques et morales. Goethe et Valéry, génies conscients l'un et l'autre, ont procédé ainsi.

Il n'est pas surprenant, dans ces conditions, qu'ils se soient laissés aller l'un et l'autre à émettre sur la possibilité et la légitimité des comparaisons qu'ils instituaient eux-mêmes, des

réflexions qui peuvent en faire naître d'autres, en raison même des divergences qu'elles présentent.

L'existence de ces contacts et de si suggestives analogies entre les deux poètes explique sans doute la tentation, pour les comparatistes, de les soumettre eux-mêmes à la comparaison. Il y a déjà plusieurs années, les Maîtres regrettés qui ont si longtemps dirigé cette *Revue*, eurent presque en même temps l'idée de réunir ces deux grands noms pour en faire le sujet d'une commune étude. C'est à la demande de Jean-Marie Carré que fut écrit l'article *Goethe et Valéry* imprimé dans la *Revue de Littérature comparée* d'octobre-décembre 1947. Pendant que cet article était sous presse, Fernand Baldensperger donnait de son côté un *Valéry extra-goethéen*, dans *le Monde français* de février 1947. Depuis lors, la comparaison de ces deux esprits n'a pas cessé de paraître de plus en plus naturelle, ce qui vient apporter, si la qualité du souvenir n'y suffisait, une justification supplémentaire à notre propos.

*
* *

C'est un peu en manière de paradoxe, et presque de jeu, que Valéry, à la fin du banquet du Pen-Club, en 1926, affectait de mettre en doute la légitimité des congrès internationaux d'écrivains et, implicitement, de la littérature comparée. Reprenant une des idées-mères de sa théorie de la littérature, venue d'ailleurs de Mallarmé, selon laquelle la littérature est un art fondé « directement sur le langage natal », un art du langage, une exploitation des propriétés littéraires du langage, Valéry se plaisait d'abord à montrer que l'art littéraire aboutit « à maintenir, à fortifier, à perfectionner les obstacles les plus sensibles, les différences les plus remarquables et les plus nettes qui isolent [chaque] nation de toutes les autres ». L'un des caractères spécifiques, quelquefois perdu de vue, de l'art littéraire, qui l'oppose à tous les autres dont la matière est fournie par des sensations de valeur universelle, c'est qu'il met en jeu, chez l'auteur et le lecteur, une forme de sensibilité intellectuelle dont les racines plongent au plus profond de notre être de chair et de sang, la sensibilité au langage particulier, à l'idiome que nous avons sucé avec le lait, dont les sons ont pour la première fois fait vibrer notre oreille et notre voix et qui, de ce fait, conservera toujours pour nous un degré de familiarité, de consubstantialité, auquel aucun autre ne pourra prétendre. Parce qu'il reste donc toujours dans une certaine dépendance de ce langage premier, le plaisir esthétique que procure

l'art littéraire ne peut être donné pleinement à chacun que par les œuvres d'une seule littérature :

Si parfaitement que nous connaissions une langue étrangère, si profondément que nous pénétrions dans l'intimité d'un peuple qui n'est pas notre peuple, je crois impossible que nous puissions nous flatter d'en percevoir le langage et les œuvres littéraires comme un homme du pays même. Il y a toujours quelque fraction du sens, quelque résonance délicate ou extrême qui nous échappe : nous ne pouvons jamais être assurés d'une possession entière et incontestable [1].

S'il en est ainsi, toute comparaison littéraire n'est-elle pas faussée au départ et rendue en quelque sorte impossible, le deuxième terme de la comparaison se dérobant toujours dans une certaine mesure à notre effort pour l'appréhender ? C'est sans doute ce que Valéry serait tenté d'accorder assez facilement, et qui contient d'ailleurs une part de vérité. Dans la rigueur, les littératures sont proprement *in-comparables*, puisqu'un même homme ne peut éprouver le plaisir littéraire, dans son intégrité, qu'à l'occasion d'une seule littérature.

Valéry, cependant, ne s'attarde pas dans ce nihilisme. C'est qu'il ne peut manquer de constater un autre fait de première importance : malgré cette impossibilité de principe, les littératures n'ont pas laissé de se rechercher, de se connaître, de s'aimer, de s'admirer et de se féconder mutuellement.

Les diverses littératures sont tombées amoureuses les unes des autres. Et ce miracle n'est pas d'aujourd'hui. Virgile se tendait vers Homère. Et nous, Français, que n'avons-nous aimé ? L'Italie sous Ronsard, l'Espagne sous Corneille, l'Angleterre sous Voltaire, l'Allemagne et le Proche-Orient par les Romantiques, l'Amérique par Baudelaire..., et, de siècle en siècle, comme des trésors plus constamment goûtés, la Grèce et Rome. Je considère la Grèce et Rome comme des nations simplement un peu plus éloignées de nous que les autres. Homère n'est encore qu'à quelques billions de kilomètres d'ici. Il faut l'excuser, à cause de cette distance, de n'être pas ce soir parmi nous [2].

L'obstacle de la diversité des langues peut d'ailleurs devenir plus utile que nuisible, puisque des erreurs ou des insuffisances peuvent être la source d'interprétations nouvelles, originales, et libérer en quelque sorte malgré lui l'imitateur ou le disciple d'un assujettissement excessif à un modèle.

Le malentendu créateur opère, et il se fait un engendrement illimité de valeurs imprévues... Notre Shakespeare n'est pas celui des Anglais ; et même, le Shakespeare de Voltaire n'est pas celui de V. Hugo... Il y a vingt Shakespeare dans le monde qui multiplient le Shakespeare initial, en développant des trésors de gloire inattendus. Voilà une conséquence assez admirable de l'imparfaite compréhension... [3]

1. Paul Valéry, *Discours*, pp. 182-83.
2. *Discours*, p. 183.
3. *Discours*, p. 183.

L'étude de ces « conséquences assez admirables », n'est-ce pas une part essentielle de ce que nous appelons « littérature comparée » ? On reconnaît encore dans ces lignes l'application d'une autre théorie chère à Valéry, celle de la nécessaire disparité entre la création et l'interprétation de l'œuvre, du désaccord irrémédiable entre le lecteur et l'auteur :

> Ni lu ni compris ?
> Aux meilleurs esprits
> Que d'erreurs promises !

A plus forte raison s'il s'agit de lecteurs qui parlent une autre langue. Mais, dans les deux cas, ce désaccord est également bienfaisant, car « l'œuvre dure en tant qu'elle est capable de paraître tout autre que son auteur l'avait faite, elle dure pour s'être transformée, et pour autant qu'elle était capable de mille transformations et interprétations »[1]. C'est ainsi que l'influence peut devenir créatrice, et les comparatistes sont donc à cet égard les plus favorisés des critiques.

Il y a d'autre part dans les œuvres littéraires, en dehors des causes d'un plaisir purement subjectif, des éléments objectifs qui peuvent plus facilement devenir l'objet de comparaisons instructives : thèmes, mythes, idées, caractères, etc. Mais quand il présentait les littératures comme des entités absolument irréductibles les unes aux autres, Valéry ne pensait-il pas surtout à la poésie, dont on sait qu'il disait que son ambition essentielle doit être de fournir « quelques applications parfaites du langage d'une nation » ? Il prenait dans le second cas l'exemple de Shakespeare, qui est sans doute lui aussi essentiellement poète, qui a fait l'objet, en France et ailleurs, de malentendus particulièrement tenaces, dont on ne saurait dire pourtant que la pensée, ni même l'art, ne soient pas accessibles pour une grande part à un lecteur étranger de bonne volonté. En admettant que le plaisir esthétique et poétique éprouvé à la représentation d'une pièce de Shakespeare soit différent pour un Anglais et pour un Français, et l'écart est particulièrement important si cette représentation a lieu en français pour les Français, il reste que la multiplicité des Hamlet possibles n'est pas plus grande en France qu'en Angleterre, et que certains de nos Shakespeare sont peut-être aussi plausibles que ceux de nos voisins. Serait-il, dans ces conditions, absolument vain, comme certains critiques l'ont cru, de comparer Shakespeare et Racine ? Stendhal ne l'a pas pensé.

1. *Littérature*, p. 85.